

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Essais publiés par le Cercle littéraire français, 1<sup>ère</sup> année, Gand, Janvier 1891 – Décembre 1891 (n°1-12).*

---

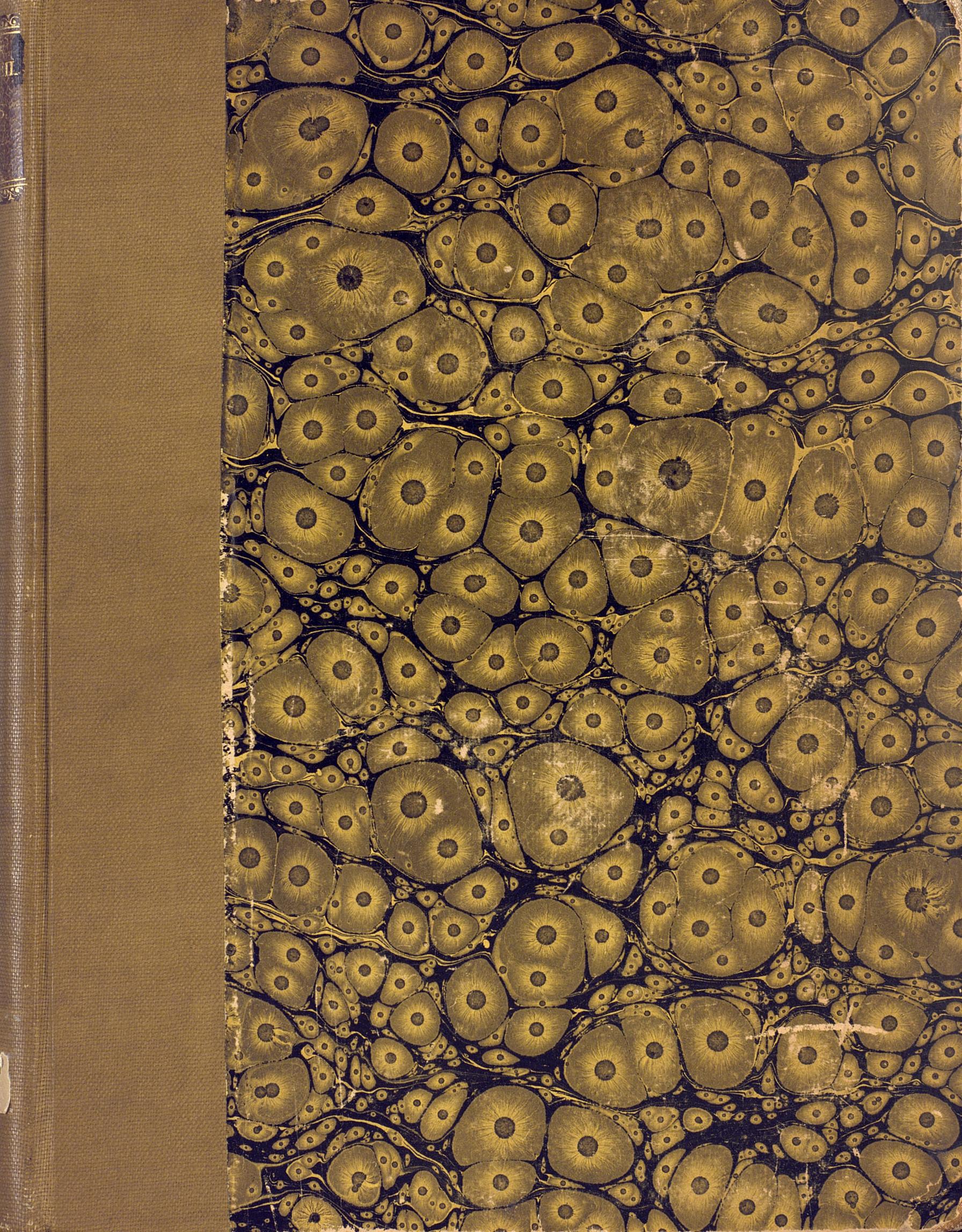
**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

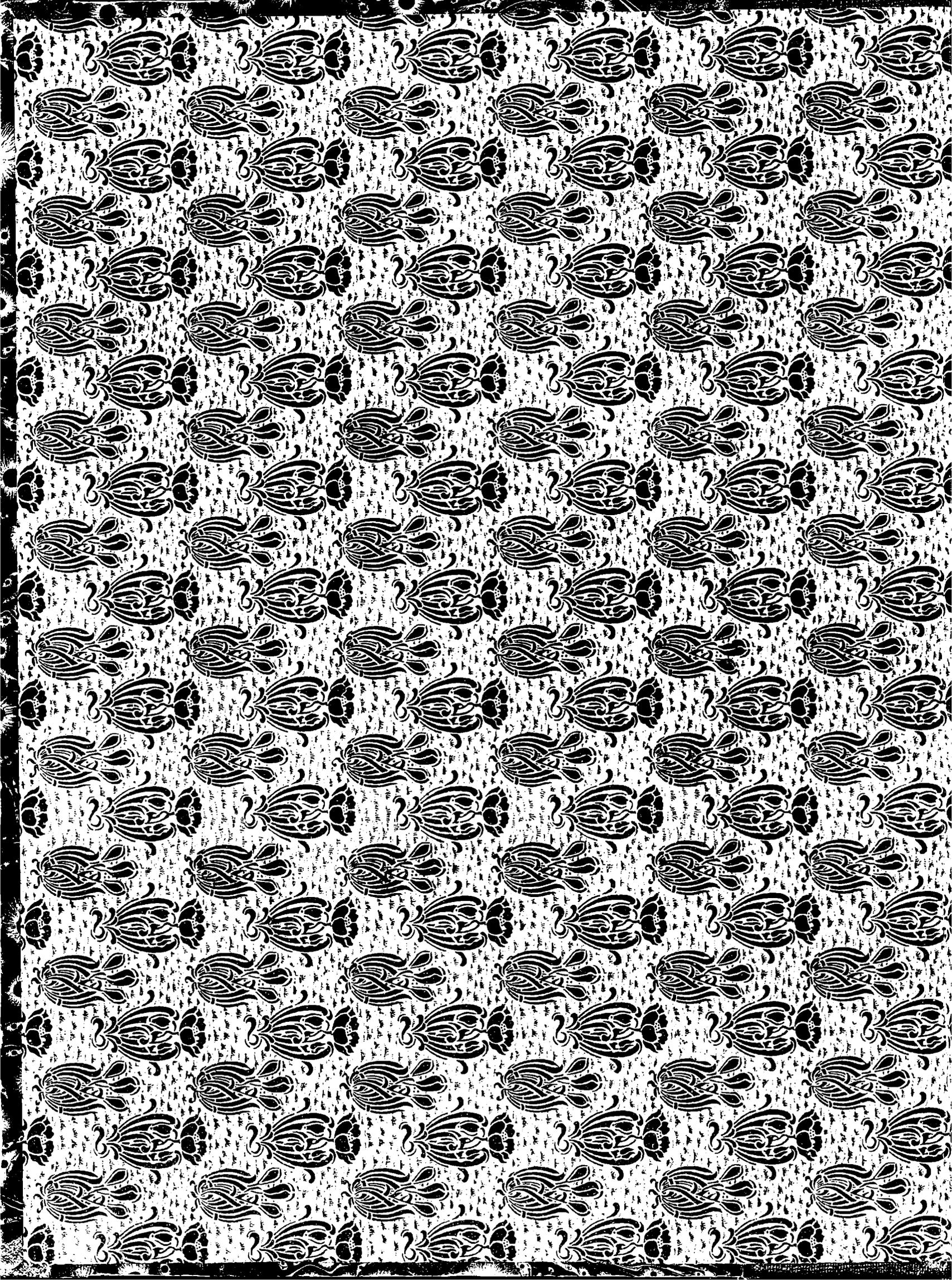
*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

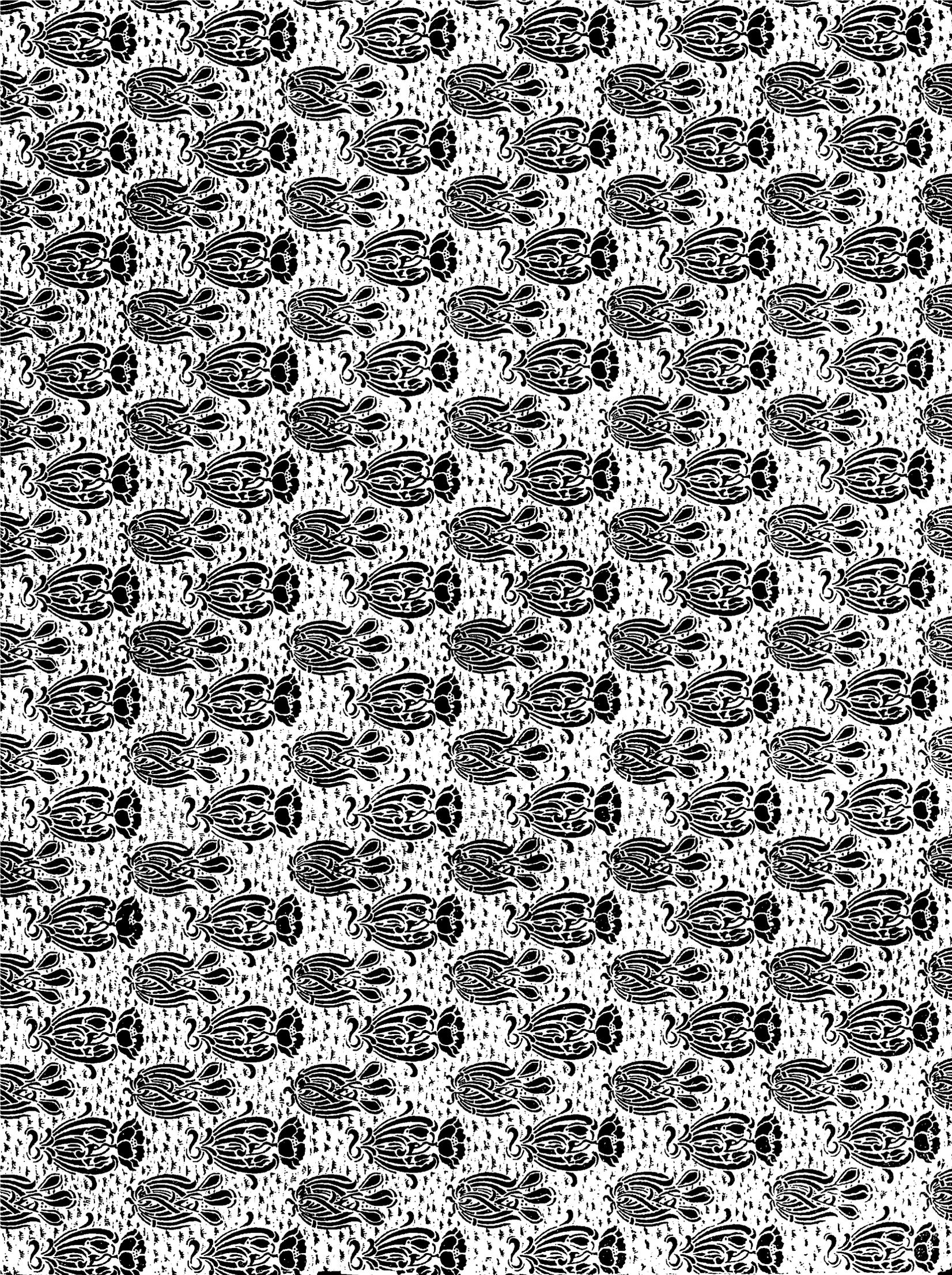
Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









Le Réveil  
(Essais)  
I

Première Année. N° 1.

JANVIER 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 1.

**AUX LECTEURS.**

<i>Fable sans morale.</i> . . . . .	LÉON LUCY-MAR.
<i>Si j'avais des ailes</i> . . . . .	GEORGES ARVENSIS.
<i>La Mer</i> (Esquisses) . . . . .	LOUIS VÈHENNE.
<i>La Cigarette.</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Tableau Triste.</i> . . . . .	JOSEPH DE GEYNST.
<i>Sonnets</i> . . . . .	CHARLES TUYTENS.
<i>La Rose Mousseuse</i> (Conte). . . . .	LOUIS DE BUSSCHER.
<i>Désespoir.</i> . . . . .	GEORGES DUSSILLON.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.



### AUX LECTEURS.

*Il y a trois ans, lors de la fondation du Cercle Littéraire Français, créer un journal eût été chose impossible. En effet, composé de quelques Membres seulement, le Cercle ne pouvait raisonnablement tenter tâche aussi périlleuse. Aujourd'hui il est dans toute sa vitalité, il compte dans son sein tous les jeunes gens qui cultivent les lettres, aussi croyons-nous bien faire en livrant à la publicité quelques œuvres de Membres du Cercle, espérant que nos Essais recevront un accueil sympathique parmi les personnes qui s'occupent de littérature.*

*Nous n'avons pas la prétention de publier des œuvres impeccables et n'ignorons pas que les pièces tant en prose qu'en poésie qui paraîtront dans notre recueil soulèveront des critiques sévères, mais nous comptons sur l'indulgence du public, trop heureux s'il veut bien seconder nos efforts.*

*Nous savons qu'il faut être bien téméraire pour fonder un journal, alors*

*que tant d'autres publications, écrites par des hommes compétents ont vécu ; que nous n'avons pas toute l'expérience nécessaire pour mener à bien une entreprise aussi difficile, mais cependant nous n'hésitons pas, estimant qu'*

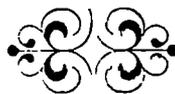
**A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.**

*Le but principal que poursuit la rédaction est de propager, surtout parmi la jeunesse, le goût de la littérature française.*

*Aussi ne négligerons-nous rien pour rendre cette publication aussi attrayante que possible et croirons-nous nos efforts couronnés de succès, si nous parvenons à faire éprouver à d'autres, l'amour que nous ressentons nous-mêmes pour la langue française.*

*Comptant sur l'appui de tous ceux qui s'intéressent vraiment à la littérature, qui sont toujours là lorsqu'il s'agit de prêter leur concours aux tentatives des jeunes, le **Cercle Littéraire Français** n'épargnera rien, pour faire de ses **Essais**, une publication digne de lui et de ses lecteurs.*

LA RÉDACTION



# FABLE SANS MORALE.

---

A MARGUERITE.

Dans un jardin tout émaillé de fleurs, caché dans un brillant parterre de roses, un immonde crapaud avait établi sa demeure.

Il était d'un vert gluant, tacheté de noir; les yeux bruns, injectés de sang, sortaient de leurs orbites, pleins de stupidité.

Il s'était accroupi entre les tiges délicates des rosiers et laissait découler son écume verdâtre sur leur feuillage pur.

Que faisait donc là cette horrible créature?... Pourquoi n'était-il pas resté dans la fosse ignoble où il avait vu le jour? Quelle mystérieuse aventure l'avait amené dans ce séjour parfumé, où ne devaient pénétrer que l'abeille et le papillon?...

C'est tout un conte, et le voici :

Parmi les gentes fleurs qui remplissaient l'odoriférant parterre, se trouvait une rose blanche, à la corolle éblouissante, aux feuilles claires et délicates. Elle y régnait en souveraine, élevant fièrement sa belle tête au-dessus de celles de ses sœurs.

L'humble crapaud avait osé lever vers la reine des jardins un regard brûlant. La rose captivait son âme: il ne voyait plus qu'elle, il ne vivait plus que par elle!... Et dans ce cœur formé, semble-t-il, pour les amours triviales et basses, s'étaient tout-à-coup développés de violents désirs, des sentiments poétiques et passionnés.

Oui, il l'aimait!... Un fluide magique et jusqu'alors inconnu l'avait transformé à sa vue. Il ne soupirait que pour elle, et son âme qui paraissait fermée à toute pensée chaste et noble, était sortie de son abaissement pour oser prétendre aux Cieux!...

Mais hélas!.. il se comparait avec désespoir à cette beauté céleste dont la tête rayonnante éclipsait ses voisines!... Car qu'était-il, lui? Un être méprisé de l'homme, un rebut de la création, symbole du dégoût et de la laideur, le dernier peut-être de tous les animaux!...

Oh! cette pensée le torturait... Il voyait bien que jamais il n'appartiendrait à la rose, et qu'elle daignerait à peine jeter sur lui un regard de pitié!...

C'est pourquoi il était venu ramper aux pieds de celle qu'il adorait, comme un esclave abject aux pieds d'une sultane.

Son âme fut en proie aux plus violents supplices. Il entendait sans cesse au-dessus de lui les douces paroles que les papillons diaphanes adressaient à la reine des fleurs; il voyait celle-ci leur sourire; il pouvait contempler à tout instant la légère abeille qui venait poser voluptueusement les lèvres sur celles de sa bien-aimée... Il était réveillé chaque matin par les douces et ravissantes aubades que lui chantaient les œillets et les lys!... Et lui, muet comme la tombe, désespéré comme Caïn, écoutait pourtant et de ses yeux énormes tombaient... des pleurs de sang!

Et ce fut ainsi qu'un jour, miné par le chagrin et la passion, il mourut, après avoir osé poser sur la tige fraîche de la rose un hideux baiser!

Liège. — Octobre 1890.

LÉON LUCY-MAR.

---

### Si j'avais des Ailes!...

*Si j'avais seulement des ailes  
Comme les gentes hirondelles...  
Oh! comme je voyagerais!  
Et combien heureux je serais!  
Je fuirais les frimas d'automne  
Pour des lieux aimés du printemps,  
Et je reviendrais quand Mars donne  
La feuille à l'arbre, tous les ans.*

*Si j'avais seulement des ailes  
Comme les blanches tourterelles...  
J'irais, ami tendre et zélé,  
Consoler le triste exilé.  
Je parlerais de sa patrie,  
De ceux qu'il aime encor là-bas :  
Mère, sœur, épouse chérie,  
Qu'hélas! il ne reverra pas!*

*Si j'avais seulement des ailes...  
J'irais, sur les branches nouvelles,  
Me balancer au gré du vent.  
Là, j'admirerais au Levant  
L'astre éclatant de la lumière;  
Et la nuit, cette voûte entière  
Où règne la pâle clarté  
Des soleils de l'immensité.*

*Si j'avais seulement des ailes...  
Je voudrais m'élever sur elles  
Bien haut, sous la voûte des cieux,  
Et rester planer dans ces lieux,  
Ayant au-dessus de ma tête  
Des abîmes sans profondeur,  
A mes pieds, du haut de ce faite,  
La nue et sa sombre épaisseur !*

*Hélas ! que n'ai-je pas des ailes !...  
Mais que dis-je, n'ai-je point celles  
Bien plus rapides de l'esprit ?  
L'oiseau voit son vol circonscrit...  
Tandis que des horizons vastes  
S'ouvrent, pour moi, dans le ciel bleu,  
Où mes pensées enthousiastes  
Veulent percevoir... jusqu'à Dieu !*

Septembre 1890.

GEORGES ARVENSIS.

---

# LA MER.

(ESQUISSES).

*Nous sommes les vagues profondes  
Où les yeux plongent vainement;  
Nous sommes les flots et les ondes  
Qui déroulent autour des mondes  
Leur manteau d'azur écumant!*

(JOSEPH AUTRAN).

## I.

Tu es belle, ô captivante enchanteresse, mer bleue aux horizons lointains, quand les derniers feux du jour irisent les blanches crêtes de tes vagues qui se poursuivent follement et viennent mourir sur la grève en murmurant...

Sur ta surface azurée, miroir d'un ciel bleu, court une brise fraîche qui vient enfler les voiles des frêles embarcations, balancées par tes vagues ainsi que des berceaux. Au loin, tu te confonds avec le ciel pour ne former qu'un même infini et des stries d'argent rayent seules tes flots langoureux. Ton silence n'est troublé que par le cri plaintif de la mouette, qui vient plonger son aile pâle dans ton onde limpide et bientôt disparaît, semblable à un flocon de neige emporté par l'aiglon.

Tu es grandiose, lorsque la nuit lentement étend son manteau sombre à l'horizon et que le soleil, achevant sa course de feu, vient mourir dans ton sein. Des ombres grises glissent rapidement sur ta surface; l'Orient est déjà enténébré, tandis qu'au ponant, le globe de feu plonge et s'enfuit dans le grand Océan. Sur tes flots diaprés courent des frissons de rubis et de saphir; les derniers rayons rejaillissent, en paillettes aux mille couleurs, sur tes vagues écumeuses qui, semblables à des montagnes neigeuses, s'écroulent dans un débordement de nacre et d'émeraude...

Lentement, monte le croissant argenté de la lune, bel ornement d'une nuit pure, dont la majesté sereine fait planer dans les cieux un immense mystère. Plus un souffle, plus une haleine, plus un frisson dans ce ciel sans nuage... Une à une, les étoiles s'allument au firmament, comme autant de diamants jetés dans l'espace. Au large, des fanaux de navires, semblables à des feux follets, dansent, rouges ou blancs, sur le sombre de la mer. L'Océan devient pâle et laiteux sous les rayons que verse la lune, et au milieu de ce calme, de cet anéantissement de toutes choses, on croit entendre, du sein des ondes, résonner la voix amoureuse de la sirène aux yeux bleus...

Tu es belle alors, ô mer, captivante enchanteresse; tu es grandiose, quand les rayons de la lune éclairent tes vagues qui se poursuivent follement et viennent mourir sur la grève en murmurant...

## II.

Tu es belle, ô mer, lorsque les éclairs blafards crèvent les ténèbres, et que la tempête qui hurle, précipite tes flots en courroux contre les hautes falaises déchiquetées.

Brusquement de larges nuages noirs, semblables à de vastes crêpes ont obscurci le ciel; tes flots, si bleus tantôt, ont pris une teinte vert sombre; les mouettes se sont réfugiées dans les creux des rochers, et le vol lourd du goëland gris et de l'albatros trouble seul la tranquillité menaçante qui règne sur l'Océan.

Soudain le tonnerre gronde, un vent violent se lève et des colonnes d'eau sorties du sein des ondes, balaient tout sur leur passage.

Alors, mer impitoyable, tu n'as pas pitié des frêles embarcations livrées à ta merci; tu n'entends pas les cris d'agonie de ces malheureux qui se perdent dans l'immense clameur de la tempête.

Tu te joues de ce pauvre bateau, de ces quelques planches qui séparent ces infortunés de la tombe!

Tu pousses leur coquille de noix sur ces récifs mortels qui émergent de tes lames houleuses, comme autant de dents prêtes à happer leur proie... Et alors, au-dessus du crépitement de la foudre, du mugissement de l'Océan démonté, du cri de mort des pétrels et des frégates, un craquement sinistre se fait entendre. Tous ceux qui se trouvent sur le navire disparaissent un à un pour toujours; tous sont allés chercher le repos parmi les montagnes de corail, dans les grottes vertes qu'habitent les ondines et les sirènes.

A ta surface, rien ne décèle le crime que tu as commis, rien, excepté un mât brisé que le vent du large pousse vers la côte.

Dans ta colère même, alors que rien ne résiste à ta fureur, tu es belle, ô mer, lorsque les éclairs blafards crèvent les ténèbres, et que la tempête qui hurle, précipite tes flots en courroux contre les hautes falaises déchiquetées.

*Août 1890.*

LOUIS VÉHENNE.

## LA CIGARETTE.

*Au ciel s'élève la fumée,  
En colonnette parfumée;  
Comme un mince et long serpent bleu,  
Capricieuse, elle tournoie,  
Ondule, et puis dans l'air se noie,  
Se noie et se perd peu à peu.*

*Ou croit voir dans ses arabesques  
Grimacer des Kobolds grotesques,  
Ou bien, déroulant leurs anneaux,  
Passer les rondes fugitives  
Que forment les elfes craintives,  
Quand vient le soir, dans les roseaux.*

*Vague fleur des pays du rêve,  
Dans la volute qui s'élève,  
Un insaisissable profil,  
Quelque doux visage de femme,  
Évoqué d'un coin de notre âme,  
Se montre, riant et subtil.*

*Le tourbillon passe rapide,  
Et se dissipe dans le vide,  
Déjà tout s'est évanoui.  
Il reste un peu de cendre grise  
Qu'emmène tantôt la brise,  
Et le beau rêve s'est enfui!...*

*C'est ainsi que passe la vie ;  
Nous laissons notre fantaisie  
Forger un songe décevant.  
Mais les déceptions amères  
Bientôt dissipent nos chimères ;  
Autant en emporte le vent !*

*Ainsi s'envolent par bouffées,  
Avec nos plaintes étouffées,  
Espoirs et peines à la fois.....  
Et la cigarette qu'on fume  
Se raccourcit et se consume,  
Puis enfin nous brûle les doigts.*

FRÉDÉRIC FRICHE. ou *Albert Sureau*

## **TABLEAU TRISTE.**

*(Fragment).*

A MON AMI LOUIS VÉHENNE.

Le pauvre vieux père Variot vient de s'éteindre dans le dernier frisson d'une laborieuse agonie. Sur la fraîche blancheur de l'oreiller se profile le triste visage du cadavre. La teinte fuligineuse de ses orbites, ses joues émaciées, ses lèvres lippues, contractées et ouvertes témoignaient des douleurs suraigües d'une lente mais victorieuse fièvre hectique qui avait miné, rongé ce pauvre corps. Ses yeux, grands ouverts encore, avaient quelque chose de profondément triste; ils s'anéantissaient dans une contemplation infinie. Dans son immobilité de mort, il semblait heureux de ce que la vie s'était envolée loin de lui, emportant avec elle toutes ses souffrances et ses misères. Après tout, pourquoi eût-il regretté la vie? Elle avait été dure, bien dure pour lui! Il y a des gens qui s'attachent à la vie, s'y cramponnent, mais il y en a aussi un grand nombre pour qui elle est un fardeau d'une excessive lourdeur. Et le père Variot était de ceux-ci.

Il avait peiné, il avait lutté pour l'existence, il avait fait tous les efforts possibles, il s'était rompu à la fatigue, mais la fatalité le poursuivait, s'acharnait après lui. Pourquoi? Il n'en savait rien. Et souvent cela le mettait dans une terrible fureur, lui qui luttait âprement de voir des hommes, des individus comme il disait, se vautrer dans leur or, se plonger dans une dégradante oisiveté, tandis que lui était plus misérable que le dernier de leurs chiens.

Mais généralement ces tempêtes de colère se passaient rapidement, il redevenait maître de lui, et, prenant une nouvelle ardeur, tâchait de procurer des ressources à sa famille qu'il adorait réellement.

Mais un lugubre soir de décembre, un coup cruel — le plus cruel qu'il ressentit durant sa vie — trappa le vieux père Variot. Valentine, sa femme, qui lui avait donné un fils et une fille, lui fut ravie par l'impitoyable mort.

Ah! il l'aimait follement sa femme! Il l'aimait d'une forte passion qu'elle lui avait inspirée dès sa jeunesse la plus tendre et qui lui aurait fait commettre tout pour qu'elle eût un instant de joie, de bonheur. Aussi lorsqu'elle s'éteignit dans ses bras, un grand effondrement s'était fait en lui. Il en était devenu comme muet par la douleur qui l'étreignait au cœur. Les forces l'avaient quitté et cette longue prostration accéléra la marche de la fièvre qui circulait dans ses veines.

Le malheur causé par la mort de Valentine s'était abattu plus que jamais sur la famille et les nombreuses dettes qu'avait occasionnées la maladie n'étaient pas encore payées, lorsque le père Variot, miné par le chagrin, vaincu par l'inexorable fièvre, s'était couché, pâle et maigri, pour s'endormir quelques jours plus tard dans l'éternel sommeil.

Le soir tombait lentement. Et c'était un spectacle douloureux que cette chambre suintant partout la misère et cette petite lucarne par l'entrebaillement de laquelle on avait laissé pénétrer un air d'une exquise fraîcheur pour le malade.

Au dehors, dans le clair crépuscule, une grande douceur descendait sur toutes choses. Les routes se dessinaient, régulières, droites et tantôt sinueuses, déjà plus éblouissantes que le ciel. Les quelques maisons qui ne formaient plus partie de la ville de Charleroi, mais pas encore la campagne, ciselaient leurs rouges toitures sur l'horizon s'assombrissant; les usines aux exubérants et gigantesques reliefs crevaient le ciel de fulgurantes clartés. La lune se levait, montait au ciel, rosée et pleine de tristesse; au loin, la campagne se noyait d'ombres violettes. Dans le lointain embrumé un clocher faisait entendre la dolente sonnerie de son Angelus.

Sur cette nature au repos après sa journée de fatigue, sur les champs endormis, sur la ville disparaissant sous l'amoncellement des ténèbres, plus loin sur la rivière muette, sur tout ce paysage calme, entrant doucement dans la nuit, il y avait le même recueillement, le même profond silence impressionnant que sur le visage du père Variot envahi par la mort.

Et là, près de la lucarne, Marie, la fille du mort, était affaissée dans une poignante douleur. Son teint était d'une cadavérique pâleur, ses yeux livides, son visage d'une effrayante maigreur. On voyait que longtemps elle avait veillé son père et que la hideuse misère avait trop tôt fané cette fleur toute printanière.

Marie venait d'atteindre ses dix-huit ans. Malgré les ravages exercés par les cruelles privations, elle était encore d'une réelle beauté. Plutôt petite que grande, la taille flexible et bien cambrée, ses mouvements étaient d'une extrême grâce. Ses yeux, beaux, malgré les larmes qu'elle versait, étaient infiniment doux et tristes dans l'enchâssement de leurs paupières rougies; sa bouche était petite et devait être pleine de ravissement quand elle souriait.

Au milieu d'une demi-obscurité pleine d'un morne silence, Marie songeait, immobile, les yeux attachés sur la face pâle du mort.

Dans la foi naïve de ses dix-huit ans, elle se demandait pourquoi le malheur s'acharnait après sa famille, et elle, qui toujours avait trouvé une consolation intime dans la prière, se mit à douter de l'existence de Dieu, insensible devant

tant de misères supportées honnêtement. Puis une crainte la saisissait tout entière. Son frère Jean, n'est-il pas encore assez malheureux! Il va rentrer et trouver son père inanimé! Quel coup cruel pour lui! Le matin, tristement il avait dû quitter la maison pour se rendre à son travail tandis que son père se mourait.

Le cœur de Marie bondissait de terreur à l'idée de la douleur que ressentirait son frère. Et, oppressée par les sanglots qui l'étranglaient, elle se mit à pleurer comme un enfant. La tristesse peinte sur ses traits était si navrante que la jeune fille semblait vouloir s'anéantir aussi dans l'infini de la mort.

Puis, le calme se réveillant en elle, seule avec le mort et dans cette lugubre pénombre, elle avait peur, mais sans velléité de fuir. Elle était comme rivée à sa chaise.

Par intervalles elle s'efforçait de distinguer les bruits qui se répercutaient dans l'escalier. Et chaque fois qu'elle entendait des pas résonner sur les dalles elle avait peur que ce ne fût Jean. Elle aurait voulu voir se prolonger indéfiniment ce moment d'attente...

Cependant l'heure habituelle du retour de Jean approchait et bientôt aussi Marie entendit monter l'escalier avec précipitation. Elle venait de reconnaître les pas de son frère. Sa figure émaciée devint plus pâle encore tant elle craignait d'assister à cette terrible douleur qui allait éteindre son frère. Il y avait de la stupeur au fond de sa tristesse.

Elle eut un moment de furieuse anxiétude.. .

Brusquement la porte s'ouvrit et Jean entra. Il se dirigea directement vers le lit où il avait quitté son père le matin. Et lorsqu'il le vit là, gisant, froid et inerte dans la rigidité de la mort, il ne poussa pas un cri tant sa douleur était immense et tomba dans les bras de sa sœur.

(Extrait de : *Les Emigrants*.)

Avril 1890.

JOSEPH DE GEYNST.

---

# SONNETS.

A MADAME W. D.

## I. — Lever de Soleil.

*Quand le soleil levant à l'horizon s'enlise,  
Le matin, dans les prés tout de fleurs émaillés,  
Sur les hauts peupliers, les oiseaux réveillés  
Se bercent doucement au souffle de la brise.*

*Les timides pinsons qu'un faible rayon grise,  
Perlent des airs tous doux par les vents emportés ;  
Et les cerfs matinaux, par ce concert troublés,  
Se mirent au lac bleu que le soleil irise.*

*De mystiques baisers, s'élèvent dans les airs  
Les suaves odeurs — au bord des ruisseaux clairs,  
Dans le scintillement de la fraîche rosée.*

*Et là — majestueux, près des nymphars blancs,  
Se promènent sur l'eau deux cygnes imposants,  
— C'est l'amour qui bénit la nature éveillée.*

## II. — Coucher de Soleil.

*Quand le soleil stagnant en la pourpre s'enlise  
Le soir, sur la blancheur des monts immaculés,  
Les fauves, reins arqués, par la peur fouaillés,  
Clament des rauquements que la montagne brise.*

*Et ces rugissements, par la jaseuse brise ;  
Dans la forêt houleuse, épars, sont emportés  
Avec le clapotis clair des ruisseaux troublés  
Que la lune d'argent de ses reflets irise.*

*Ereintés, écrasés, sous leurs spasmes amers,  
Dans les jungles plongeant, vifs comme les éclairs,  
Hypnotisés là par l'impression ailée*

*De l'au-delà, raidis, les fauves impuissants  
Sont étendus, dans les roseaux, les yeux sanglants.  
— Et la forêt s'endort par le vent balancée....*

CHARLES TUYTTENS.

## LA ROSE MOUSSEUSE.

(CONTE).

Estérelle, la petite fée qui veille sur les fleurs, et qui parfois, durant les belles nuits d'été, les arrose, à la lueur tremblotante des étoiles, de la douce et fraîche rosée, folâtrait et lutinait un jour dans un jardin, bien loin de sa demeure.

Fille d'un rayon de soleil et d'une goutte d'eau, elle était belle comme le jour, d'une beauté limpide et rayonnante, et habitait, au milieu d'une forêt, une clairière tapissée de mousse, véritable nid de verdure, plein de mystère et de fraîcheur, où les oiseaux venaient chanter leurs plus jolis airs, et où poussaient tout plein de violettes, au bord d'une source qui murmurait sous l'herbe fine. Là, au milieu des pâquerettes et des myosotis, Estérelle avait sa chambre à coucher, une grande campanule bleue; son boudoir, une digitale à calice de pourpre; et même sa chambre à bains, un beau lys blanc, plein de rosée jusqu'aux bords.

Après une course insensée à travers les allées sablées et le gazon, les plates-bandes et les parterres semés de fleurs qui s'inclinaient sur son passage et sentaient bon tant qu'elles pouvaient, la fée s'aperçut que le soleil avait disparu à l'horizon, et que la lune, inclinant son urne d'argent, épanchait ses lueurs d'opale à la terre silencieuse et sombre. Estérelle résolut de passer la nuit dans ce jardin, car elle s'y plaisait beaucoup, et y connaissait à peu près tout le monde; elle s'était successivement penchée sur la corolle de chacune des fleurs, pour s'enivrer de leurs senteurs capiteuses; elle avait lié conversation avec la bête à bon Dieu, le papillon et la libellule dorée, au fin corsage, aux ailes frémissantes, et un brin d'herbe parfumé lui avait déjà conté tous les cancans du gazon.

Estérelle chercha longtemps, bien longtemps, une fleur où elle pourrait dormir à l'aise; elle les interrogea toutes, mais n'en trouva pas une qui valait sa grande campanule bleue ou sa digitale à calice de pourpre. Elle finit cependant par choisir une rose, qui entr'ouvrait des pétales fins et dentelés, d'une exquise délicatesse et d'un parfum pénétrant. La fée se coucha mollement au fond de son calice, et la rose referma sur elle sa corolle odorante.

Pendant la nuit survint un orage; il plut de grosses gouttes qui ruisselaient le long de la tige des fleurs, et retentissaient en tombant sur le feuillage; le vent gémit, faisant pencher et craquer les grands arbres. Mais Estérelle, bercée par la tige flexible de la fleur, ne s'éveilla point; à peine fut-elle mouillée d'une goutte égarée, qui avait trouvé moyen de s'infiltrer jusqu'à elle.

Avec l'aurore, la rose rouvrit ses pétales. La petite fée s'éveilla et s'amusa

d'abord à respirer l'air frais et subtil du matin, où montait un arôme léger d'herbes et de fleurs, et où flottait un murmure infini; à suivre du regard la poussière d'or qui tremblait dans les rayons du soleil, ou quelque léger papillon, chiffonnant au milieu du gazon la colerette d'une marguerite. Enfin elle quitta sa couche, secouant ses ailes diaphanes, et toutes les fleurs la saluèrent à son lever.

Souriante et caressant d'un air mutin les boucles de sa chevelure blonde, elle dit alors à la rose : " Rosette, ma mie, la plus belle de mes filles, je vais rentrer chez moi, où la campanule, la digitale, le lys et les violettes doivent attendre mon retour avec inquiétude. Mais avant de te quitter, je voudrais récompenser ton hospitalité. Si je pouvais t'embellir et te parer encore ! Mais beauté, couleur, parfum, je t'ai déjà tout donné ! Que puis-je faire pour toi ? „

— " Eh bien ! petite fée, orne moi de mousse ! „ dit la coquette.

Et Estérelle orna de l'humble mousse cette rose hospitalière. Depuis ce jour on la nomme *Rose mousseuse* et elle rayonne au milieu de ses sœurs, reine parmi les reines des fleurs.

Juin 1890.

LOUIS DE BUSSCHER.

*(Imité de l'Allemand).*

## DÉSESPOIR.

*C'en est trop !... O malheur !... Elle ne m'aime pas !...  
O Ciel !... pour quel motif mon cœur bat-il encore ?...  
Que ne suis-je passé de la vie au trépas,  
Me voyant dédaigné par celle que j'adore !...*

*Je l'aimais d'un amour insensé, délirant !  
Elle, par du mépris accueillit mes paroles !  
Mon cœur est déchiré d'un désespoir navrant,  
Et ma tête se perd en mille visions folles !...*

*Non ! Non ! Cela n'est pas !... Car une passion  
Si forte que la mienne attendrira son âme  
Et devra l'attendrir !... Quoi !... Sans émotion  
Elle brise ce cœur que son image enflamme !*

*... Et pourtant... C'est ainsi! C'en est trop!... Oui, mourons  
Plutôt que d'endurer un sort si misérable!...  
O mort! toi, qui guéris les désespoirs profonds  
Console un malheureux que son malheur accable!..*

*Les deux mains sur le front, je me parlais ainsi...  
Je voulais mettre fin à cette destinée,  
Et le moyen formait mon unique souci...  
" Faisons Lui nos adieux! ma vie est terminée! „*

*Soudain, je frissonnai... Là, dans l'obscurité,  
Que vois-je remuer?... Quelle est la chose affreuse  
Dont un suaire blanc cache la nudité? \*  
Que vient faire en ces lieux cette vision hideuse?...*

*O Ciel! Ai-je bien vu?... C'est la mort!... C'est la mort!  
Elle vient... Elle arrive... Elle approche... " Arrière!...  
O mort, que me veux-tu?... Quoi, sur l'ordre du sort  
Tu viens mettre une fin à ma vie éphémère? „*

*Le spectre épouvantable approcha lentement.  
Une faux, qu'il tenait dans sa main décharnée,  
Dans l'ombre de la nuit reluisait vivement.  
Un rictus entr'ouvrait sa bouche satanée.*

*— " Oui, c'est la mort qui vient à l'appel de ta voix.  
Tu trembles! Tu frémis! et ta figure est pâle!  
Tu n'avais appelé... Je suis là, tu me vois!...  
Tu trembles!... As-tu peur malgré ta face mâle? „*

*" A quoi bon ces effrois?... As-tu peur de mourir?  
Veux-tu donc vivre encor d'une si triste vie?  
Que ferais-tu sur terre où l'on doit tant souffrir?  
Entre dans le séjour où l'oubli te convie! „*

*" Tu croyais au bonheur!... Malheureux!... à l'amour!...  
Hélas! ces mots sont vains! Tout gémit et tout pleure:  
La douceur règne seule en ce triste séjour  
Et pour s'en délivrer il faut que l'homme meure... „*

*" D'une femme adorable un beau jour tu t'épris...  
Depuis lors tu rêvas... tu rêvas sa tendresse...  
Tu rêvas son amour et les doux baisers pris  
Sur la lèvre rosée où se puise l'ivresse! „*

*“ Et déjà tu croyais obtenir le bonheur !  
La belle souriait, et tu repris courage.  
Enhardi du succès tu lui donnas ton cœur...  
Elle ne te dit rien — O funeste présage! ”*

*“ Car il n'était plus temps... un autre avait le sien !  
Un autre avait ravi le cœur de ton amie...  
Tu souffris en secret, sans plainte — et tu fis bien ;  
Mais ta lyre exhala ta douleur endormie.... ”*

*“ Et tu tiens à la vie!.. Tu ne veux pas mourir!...  
L'espoir germe en ton âme étouffant la souffrance.  
L'espoir!... Un sentiment vain qui ne peut rien offrir  
A l'homme malheureux... si ce n'est la patience. ”*

*“ Mais viens donc dans mes bras et viens sous ce manteau  
Où l'oubli des malheurs apaisera ton âme...  
Car sous le blanc linceul, à l'abri du tombeau  
Le cœur humain n'est plus torturé par la femme. ”*

*“ Au lieu de sa caresse, au lieu de ses baisers  
Je t'offre mes faveurs, je t'offre mon étreinte ;  
Couvre mes os sans chair des baisers refusés..  
Viens donc dans mes bras!... Viens y sans nulle crainte.... ”*

*Et le spectre hideux déjà levait sa faux  
Pour trancher d'un seul coup le fil de cette vie...  
Mon œil s'obscurcissait... je voyais les tombeaux,  
Les sépulcres affreux où la Mort me convie...*

*... Mais une blanche main se posa sur mon front,  
Un Ange me couvrit de son aile azurée...  
Mon âme tressaillit sous son regard profond...  
Sa beauté me parlait de ma belle adorée.*

*L'Ange, c'était l'Espoir, qui vint me consoler,  
Qui ranima mon cœur par sa douce parole.  
L'Ange, c'était l'Espoir qui vint me révéler  
Que je pourrais encore attendrir mon idole!.....*

GEORGES DUSSILLON.





Première Année. N° 2.

1 FÉVRIER 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 2.

<i>Le Chien de Paul Marcellin</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Remembrance</i> . . . . .	R. SERASQUIEZ.
<i>Incarnation</i> . . . . .	LÉON LUCY-MAR.
<i>Monsieur Chaverdier</i> . . . . .	JEAN NOVIS.
<i>Réverie</i> . . . . .	MAXIME SANGHI.
<i>Vie et Jour</i> . . . . .	GEORGES ARVENSIS.
<i>Un Songe.</i> . . . . .	V. LÉZAR.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

---

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

# LE CHIEN DE PAUL MARCELLIN.

## I.

Jean Rivier souleva la patte inerte et enflée du chien qui geignait.

“ Elle n'est pas cassée, dit-il; une charrette l'aura sans doute luxée. „ Et avec cette dextérité qui faisait déjà de lui un chirurgien incomparable, il fit subir à l'articulation une pression bien combinée qui la remit aussitôt en place.

“ Voilà „ fit-il, regardant avec un bon sourire son ami Paul Marcellin, penché derrière lui, les mains aux genoux. “ Maintenant nous allons la bander. „ Tout en parlant, il roulait autour de la patte malade une longue bande de toile plâtrée qu'il humecta et épingla soigneusement.

“ Bon, fit-il en se relevant, voilà ton toutou *confortable*, comme disent les „ Anglais. N'importe, il faut être poète et drôle de corps comme toi pour ramasser „ une bête pareille sur un trottoir et la trimbaler dans ses bras, passé minuit, de „ la Madeleine à la rue Balzac !..... et puis pour arracher son ami Rivier aux „ beautés de sa thèse : *L'Hypnotisme et l'art de guérir !* Non, vrai, si mon chef „ de service et mes collègues de l'hôpital Beaujon savaient que je passe mes „ nuits à raccommoder la carcasse de chiens errants !..... ce qu'ils se ficheraient „ de moi ! „

Il riait, passant doucement la main sur l'échine de la pauvre bête, qui, semblant reconnaissante, avançait le museau vers lui en remuant la queue.

“ A propos, dit Marcellin, où en est-elle cette fameuse thèse qui doit révolutionner la science ? „

“ Ma foi, ça n'avance guère; depuis quelques jours ça traîne, ça traîne..... Il „ faudra que je me décide à aller passer un mois ou deux à Nancy, chez Liégeois.... „ J'ai des renseignements à m'y procurer, toutes sortes d'observations qui me man- „ quent..... Enfin, qui vivra verra. — Mais toi même, mon vieux, j'y pense, quelles „ nouvelles de ton livre ? „

“ Bonnes : Hetzel accepte décidément d'éditer aux conditions que je t'ai dites. „ On commencera à composer la semaine prochaine. „

“ Et tu ne me dis pas ça tout de suite, grand nigaud ! Ah ! ma foi, vrai....  
„ vrai.... ça me fait bien plaisir, tu sais, mon vieux. „

Il lui secouait la main, riant d'un rire bon enfant, les yeux humides, et ne trouvant rien autre chose à dire pour exprimer son contentement.

Puis, brusquement : “ Tu n'as plus besoin de moi. Bon, je rentre me coucher. „  
Se retournant sur le seuil : “ Je reviendrai demain, ajouta-t-il, voir comment vous  
„ vous portez, toi et ta bête. „

La porte refermée, Paul l'entendit dans l'escalier chanter d'une voix de chaudron de cuivre une chanson de carabins :

*Avez-vous connu Marion  
Qui dans tout' nos réunions,  
Sitôt qu'elle était pompette,  
A nous tous faisait minette ?  
Sur la dal', sur la dal',  
Sur la dal' de l'hôpital,  
Où son crâne était vidé,  
Et ses boyaux retirés.  
Sur la da-alle....*

Un claquement de porte, une chaise remuée à l'étage supérieur, et tout se tut. Marcellin, secoua la tête en souriant ; il alla prendre avec précaution la corbeille où était couché le chien, un joli chien, ma foi, malgré sa maigreur, couleur isabelle, les pattes et le front blancs, la déposa sous sa table de travail, s'assit devant, roula une cigarette et se mit à rêver. — Rien n'aide ce délicieux travail du poète, la rêverie, comme de suivre des yeux la fumée d'une cigarette, ce tournoiement vif qui monte, ralentit bientôt, élargissant sa spirale en une vague opalescence ; quelque chose de léger, de parfumé, d'aérien, d'immatériel, comme la pensée qui monte avec elle, plus affinée, et plus alanguie à mesure.

Ne me parlez ni du cigare, ni de la pipe. Rien ne vaut cette petite chose qu'on dirait animée, qui se roule et se déroule entre les doigts, et dont Richépin a dit “ que seuls les poètes savaient encore l'apprécier. „

En ce moment, la rêverie de Marcellin était brune, avec de grands yeux couleur de la mer, très profonds et lumineux, une fine silhouette de jeune fille que toute la soirée il avait contemplée, dans une loge de l'opéra-comique. Elle lui demeurait perpétuellement devant les yeux, s'imposant à son esprit, à la fois tyrannique et très douce, dans le bercement des mélodies de *Lakmé*, encore chantantes à son oreille.

Déjà une fois auparavant, il l'avait rencontrée, en wagon, revenant d'Argenteuil, toute riieuse au milieu d'une jeune et nombreuse compagnie, et depuis il avait gardé d'elle un souvenir très vif.

Tout à l'heure, en la revoyant au théâtre, il avait éprouvé cette sensation indéfinissable et mystérieuse, comme un coup brusque au diaphragme, qui signale d'une façon certaine la présence de la personne aimée. Il se sentait attiré vers cette jeune fille.

Vivant, par timidité, assez en dehors du monde, ses amours avaient été banales et faciles, ne dépassant guère la grisette sentimentale, dont la folle petite cervelle bat la tramontane à la pensée de l'amour d'un poète, d'un vrai qui fait *des choses qu'on imprime*.

Cependant, il avait la vive intuition de tendresses plus délicates, plus élevées, témoin son recueil : *Amours trahies*, où l'amour mondain déroule toutes ses subtilités, toutes ses mignardises.

Et ce soir là, se rémémorant l'inanité de ses amours passées, il les trouvait affreusement vides et bêtes, se laissait aller à une rêveuse mélancolie; mais bientôt étant de ceux chez qui toutes les émotions, même les plus fugitives, se traduisent en rimes et en rythmes, sa plume se mit à courir sur le papier :

*J'ai beaucoup aimé les yeux bleus ou noirs !*

. . . . .

Aucun bruit autour de lui; rien que le susurrement continu du gaz dans la lampe, le tic tac du cartel, et parfois, très loin, le sifflet d'une locomotive.....

*Plusieurs me l'ont dit — hélas! je l'ai cru.....*

*Mais ce que disait leur bouche frivole,*

*S'est envolé, comme une avoine folle;*

*Le deuil de mon cœur toujours s'est accru.*

. . . . .

.....Et toujours les rimes se pressaient sous son front, comme une théorie blanche de vierges qui danseraient en se donnant la main.....

*Ainsi que la grappe au bord du sentier,*

*Dont chaque passant arrache à poignées,*

*Elles m'ont ravi mon cœur tout entier,*

*Et, l'ayant meurtri, se sont éloignées !*

. . . . .

## II.

A quelques jours de là, Rivier partit pour Nancy. Paul, escorté de son chien maintenant parfaitement ingambe, l'accompagna jusqu'à l'embarcadère de l'est.

Après force caresses du chien à son médecin, on se sépara, lorsque Paul eût promis à son ami de lui envoyer le premier exemplaire de son livre qui sortirait des presses.

C'était un dimanche matin; Paul se dit que par ce beau soleil de printemps, il ferait bien d'aller revoir certain coin moussu et ombragé, le long de la Seine, entre Epinay et Argenteuil, où bien souvent l'été précédent il avait passé de longues heures à rimaiter dans l'herbe.

Il siffla donc son chien, alla prendre le banlieue, et, une heure après, débarquait à Argenteuil.

Au moment où il allait sortir de la gare, le chien poussa tout-à-coup un jappement joyeux et s'élança comme un boulet dans les jambes d'un gros petit monsieur qu'il manqua renverser. Puis il se mit à gambader follement autour de lui, malgré les efforts de Paul stupéfait qui essayait de le rappeler. — " Ah! mon Dieu, s'écria „ le petit homme, c'est Beppo, mon pauvre Beppo! d'où viens-tu, ma bonne bête, „ mon bon chienchien chéri, où as-tu été si longtemps? „

Comme vous pensez bien, ces effusions réciproques embarrassaient fort Paul, qui craignait de passer pour un voleur de chien. Il se décida à adresser la parole au petit monsieur, et lui raconta en quelques mots comment il se trouvait en possession de Beppo, qu'il était heureux de pouvoir lui restituer. L'autre se confond en remerciements et lui déclare qu'il faut absolument qu'il vienne prendre un verre de vin à sa villa. Il s'empare de son bras, et, malgré tout ce que Paul peut objecter, l'entraîne, courant presque, tout en bavardant comme une pie, tandis que derrière eux, Beppo emboîte le pas.

Au bout de cinq minutes, Paul avait appris que son interlocuteur s'appelait Etienne-Joseph Garandon, qu'il était fabricant de papiers peints, qu'il venait passer tous ses dimanches à Argenteuil, dans la bonne saison, avec sa femme, ses deux filles et son fils, que Beppo avait disparu une nuit d'automne, qu'il n'y avait personne à la villa. Sans doute il s'était échappé des mains de ses voleurs et avait longtemps erré dans Paris, la pauvre bête!..... etc., etc.

Il ne s'interromptit que pour reprendre haleine, repartant bien vite avec des pétarades de chandelle romaine.

De son côté, Paul avait dû lui décliner ses noms et qualités, et ce qualificatif d'homme de lettres, énoncé non sans fierté, avait paru lui faire grande impression.

(A suivre.)

FRÉDÉRIC FRICHE.

---

## REMEMBRANCE.

*Etoile, je ne te désire  
Ni te demande dans les cieux ;  
Et pourtant j'aime, sans le dire,  
A relever vers toi les yeux.*

*Et parfois alors je m'attarde,  
Car j'aime à te considérer ;  
Avec plaisir je te regarde  
Tant que je puis te regarder !*

\*  
\*\*

*Ce n'est pas que je vous désire,  
Souvenirs de jours malheureux ;  
Et pourtant j'aime, sans le dire,  
A vous rappeler de mes vœux.*

*Alors parfois, hélas ! je pleure.  
Je voudrais, sans me consoler,  
Sur vous, jusqu'à ma dernière heure,  
Pleurer tant que je puis pleurer !*

Mars 1890.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

---

# INCARNATION.

---

A MADemoiselle HENRIETTE E....

Il est l'heure... La cloche libératrice a retenti sous la voûte de brique rouge.... le bourdonnement étrange de ces cent cinquante voix jeunes et rieuses, s'est envolé derrière la porte encore fermée.... et là, sur le trottoir, la foule qui attend, battant du pied la neige, fixe ses yeux impatients sur cette sortie d'école, grand éclat de rire s'élançant vers la nue grisâtre d'hiver...

Oh! oui, vous les avez toutes vues, ces fillettes mutines, s'échappant, le sourire aux lèvres, le regard allumé du désir d'être libres, respirant avec ivresse l'air pur du dehors, s'éloignant ensuite, groupées, parlant haut dans leurs rires argentins, avec ces gestes qui leur appartiennent, et qui vous font les suivre des yeux, longtemps, dans la brume...

Oh! moi j'en raffolais de ces tableaux où la vie s'épanche, coule à flots de ces jeunes cœurs avides de plaisir.... je raffolais de ces bruissements d'abeilles, de ces bourdonnements agités et sourds, qui glissent, rampent, se faufilent, parvenant jusqu'à vous, avec des tressaillements et des vibrations étranges, pleins de jeunesse et de grâce....

Mon regard se promenait grisé sur ces réunions d'amies, aux vêtements bigarrés, aux cheveux diversement noués, tombant pour la plupart sur ces légères épaules qui, soulevées par la joie et l'habitude du rire intérieur, semblent, lorsque le vent agite la chevelure, des vagues s'irritant dans un océan de soie.

Il m'était si doux de les contempler toutes, en connaissant plusieurs, de les confondre dans mon imagination qu'elles troublaient, de les voir lancer à l'ombre, furtifs, leurs regards de seize ans... et si triste, de les voir disparaître gaïes au tournant de cette rue qu'elles animaient, tandis que la bise du soir faisait flotter autour d'elles les pans frangés de leurs manteaux.... Il ne m'a plus été donné de ressentir ces émotions qui agitaient mon cœur à cette époque là....

Plus jamais je n'ai revu ces sourires, ces yeux, ces voix de ma jeunesse, ces fées qui hantaient mon adolescence, qui faisaient naître en moi les premiers sentiments de l'amour, et qui, troublant ma pensée de poète, faisaient résonner dans mon âme les cordes encore faibles de la lyre du cœur....

Hélas !..... j'ai cherché... j'ai vu..... j'ai songé... et rien de tout ce dont mes yeux se sont nourris ne m'a rappelé ces jours-là, ces ivresses folles et pures, ces rêves, ces projets d'avenir tous évanouis,..... rien !..... absolument rien dans tous ces tableaux d'aujourd'hui ne m'a souri comme autrefois,.... rien !..... rien !..... si ce n'est toi !....

Toi, brune et vive, toi dans les veines de qui circule brûlant le sang de l'Italie, toi, que j'ai découverte et suivie, parmi la foule bruyante de tes compagnes, sans que tu le saches, sans que tu le devines, sans que rien dans ta poitrine d'enfant ait tressailli, sans que ton cœur ait battu, sans que, dans le regard que tu me lances parfois, j'aie découvert le moindre indice de la plus légère attention...

Oh! oui, que tu rirais !.... que tu trouverais grotesque et ridicule ce vieillard à la voix tremblotante, à l'œil qui semble éteint, à la démarche incertaine et gênée..... si tu savais que son cœur est jeune, si tu découvrais qu'il t'admire, qu'il te voit apparaître en ses songes, la nuit, toujours..... que ton nom glisse sans cesse sur ses lèvres décolorées,.... qu'il t'aime !..., lui, l'ancien, le démodé, le vieillard en un mot !.....

Que tu rirais !. ... Quel éclat sonore s'échapperait inextinguible de tes lèvres,.... combien tes dents se montreraient jolies au soleil..... et quel éclair moqueur alanguirait tes yeux noirs sur ta peau brune !..... Non, ne ris pas, chère, ne souris pas même, car le vieillard a vu s'incarner en toi le souvenir de l' Aimée,.... de la charmante et vive enfant que l'Adriatique avait vu naître,..... que le soleil du midi avait dorée de ses rayons... Il s'est tout entier retrouvé dans ton amour, comme autrefois il se retrouvait, se revivait, dans son Henrietta du vieux temps, qu'il avait tant adorée, et que la mort froide avait arrachée de ses bras...

Oh! non, mignonne, tu ne rirais pas du jeune cœur dans la vieille enveloppe si tu savais cela !....

*Liège, Décembre 1890.*

LÉON LUCY-MAR.

---

## MONSIEUR CHAVERDIER.

Un grand vieillard maigre, vêtu de noir, décoré de la médaille militaire, des besicles d'acier au bout d'un nez en bec d'aigle, tel était monsieur Chaverdier. Je l'ai connu il y a quelque trente ans. Un gros registre sous le bras, il prenait au Boulevard des Italiens, l'omnibus où je montais d'habitude, et nous nous parlâmes ainsi, à force de faire ensemble, été comme hiver, la même route dans les rues de Paris. — Tout d'abord, il ne me dit que des choses banales; notre conversation fut celle de deux gens inconnus l'un pour l'autre. Mais je finis par apprendre que son registre était le manuscrit d'un ouvrage auquel il travaillait, et qui absorbait tout son temps. Ancien officier aux chasseurs d'Afrique, retraité pour cause de blessures graves, il avait, dans l'espace de quelques années, fermé les yeux de tous les siens, et cherchait l'oubli de ses maux dans la culture des lettres. Sa pension suffisait à l'entretenir. Il passait ses journées à la Bibliothèque Nationale, compulsant d'une main fiévreuse les antiques parchemins et les vastes in-folio. L'histoire l'avait séduit; aussi rêvait-il de publier un tableau de la civilisation hébraïque depuis ses origines jusqu'à l'ère chrétienne. En littérature, il avait des opinions très arrêtées, il se moquait de Victor Hugo, méprisait profondément Balzac et appelait " gamineries „ les œuvres du " nommé „ Musset. Il s'était mis à la besogne, plein d'ardeur. Avec impatience il attendait le moment où, son livre terminé, il pourrait enfin le donner au public. Monsieur Chaverdier me faisait part de ses craintes et de ses espérances, l'ouvrage avançait..... il venait de commencer la dernière partie..... Il avait découvert à la Bibliothèque Mazarine un volume qui facilitait beaucoup ses investigations. J'assistais pour ainsi dire à la composition, aux progrès de son travail qui commençait à m'intéresser.....

Il me dit, un matin de décembre, que, son étude terminée, il s'occupait de la relire avant de la faire éditer. Ses bons yeux gris brillant de joie, il frottait l'une contre l'autre ses mains sèches et ridées. A présent, monsieur Chaverdier s'occupait de trouver un éditeur : il se mit en rapport avec l'une des bonnes maisons de la capitale. N'étant pas riche, il ne pouvait supporter les frais de publication, mais ayant confiance dans son mérite, il ne doutait point d'obtenir une réponse favorable. Son œuvre paraîtrait, serait lue, aurait plusieurs tirages, satisferait enfin du même coup l'écrivain et l'éditeur.

— Mais on l'éconduisit avec une banale excuse. On avait pris connaissance de son travail qui semblait original et consciencieux..... L'ouvrage pressait pour le moment, on était surchargé; l'on verrait plus tard.

Mon ami ne fut pas plus heureux chez un second libraire. Néanmoins il ne désespérait pas. Il offrait son manuscrit, on le remerciait toujours, et bien qu'il n'en fit rien paraître, sa dignité souffrait visiblement de ces refus. Son dos se voûtait, son regard d'ordinaire si vif devenait terne, le physique décelait l'état du moral. Et de voir ce vieillard bon, courageux, rabroué d'officine en officine, les larmes me venaient aux yeux....

Le temps avait marché. Avril ramenait les fleurs et les beaux jours. Un matin, je ne vis pas monsieur Chaverdier dans l'omnibus. Comme vous pouvez croire, j'en fus très inquiet. Sachant l'état précaire de sa santé, je craignais quelque malheur, et vous allez voir si mes appréhensions étaient fondées. J'avais résolu de me rendre dès le soir chez mon vieil ami pour prendre de ses nouvelles. En rentrant chez moi, je trouvai ce billet qu'un commissionnaire avait apporté.

MON CHER DURAND,

» J'ai eu cette nuit une assez forte indisposition. Le médecin m'ordonne de  
» garder le lit. Je crois que j'ai mon compte, comme nous disions au régiment, et  
» que la mort, à qui l'on m'a si souvent arraché, réclame aujourd'hui ce qui lui  
» est dû. Je vous serais fort obligé si vous veniez me voir.

« ALBERT-MAURICE CHAVERDIER. »

La lecture de ces quelques lignes m'attrista. Je me hâtai de gagner le logement que monsieur Chaverdier occupait rue de Valmy. Je trouvai le médecin à son chevet; en vieux praticien, celui-ci ne s'était pas trompé sur la nature du mal à combattre. La science ne pouvait guérir que le physique, or c'était le moral qui souffrait. Le patient se trouvait au plus mal. Bien qu'on lui eût défendu de parler ou de faire aucun mouvement, il avait voulu m'écrire, et cet effort l'avait épuisé. Une crise était survenue, il délirait. Couché sur son lit de camp, dans sa chambre froide et nue, monsieur Chaverdier faisait peine à voir... Le médecin voulait appeler une sœur de charité, mais je préfèrai m'installer au chevet du moribond. Je le veillai pendant quelque temps.

Les forces revenaient, les nuits étaient bonnes, aussi je me prenais à espérer. J'avisai une ruse innocente que je crus propre à hâter la convalescence de mon cher malade : J'avais, lui dis-je, découvert un éditeur qui consentait à publier son ouvrage. Sur ma prière, un ami s'était prêté de bonne grâce à jouer ce rôle. Il vint à l'appartement de la rue de Valmy où l'on débattit longuement les conditions,

le format de l'ouvrage, ainsi que le nombre d'exemplaires. J'avais pris le manuscrit rebuté et un imprimeur s'était chargé, moyennant finances, d'en reproduire les feuillets.

Je passais de longues heures avec monsieur Chaverdier, causant du jour béni où son livre pourrait figurer à la montre des librairies parisiennes. Je voyais avec joie le malade se rétablir peu à peu. Mais un matin, la fièvre revint, les forces disparurent, et le médecin hocha tristement la tête : ce n'était plus qu'une question d'heures. Le quinzième jour vint pourtant. Vers midi, un prote apporta les pages encore humides. Vous peindre la joie de mon vieil ami, je ne le tenterai point. Jamais je ne vis spectacle plus touchant. Il riait, me serrait les mains, parlait de se lever, et dans le débordement de son plaisir me dit ce mot charmant : " Mon cher, me voilà rajeuni de dix ans ! „ Je m'efforçai de calmer cette indicible joie, rappelant que le repos et la tranquillité lui étaient toujours prescrits. Il me promit de rester calme, sur quoi je le quittai..

. . . . .  
Je reviens une heure après. Je rencontre la concierge dans l'escalier; son visage bouleversé me fait pressentir une catastrophe. Sans lui laisser le temps de parler, je me précipite vers la chambre de monsieur Chaverdier. Il était mort, tenant pressés contre son cœur les feuillets imprimés du " *Tableau de la civilisation hébraïque.* „

Gand, Janvier 1891.

JEAN NOVIS.

---

## RÊVERIE.

(En entendant la Rapsodie Hongroise de Liszt.)

A MON AMI N. J.

Madame G.... s'étant mise au piano, nous joua la Rapsodie Hongroise de Liszt. Dès les premières notes, je me sentis fort ému. Bientôt les accords se succèdent plus pressés; un charme mystérieux m'envahit tout entier; détaché du milieu où il se trouve, mon esprit transporté, s'abandonne à la rêverie. Je vois des montagnes bleuâtres dont les cîmes neigeuses, dorées par le soleil levant, se détachent peu à peu sur le ciel brumeux; je vois des steppes sans fin et des forêts profondes. Graduellement le paysage s'anime. Une fraîche jeune fille, la tête appuyée sur l'épaule d'un élégant cavalier, se promène à l'ombre d'un bosquet verdoyant. Le

bonheur brille dans ses yeux d'azur, tandis que son beau compagnon la regarde avec tendresse. Ils se parlent et sourient doucement. Que se disent-ils? Mille choses tendres, sans doute, où les mots amour et aimer reviennent sans cesse. Ils sont jeunes, ils ont l'espérance. Bientôt le tournant du chemin les dérobera à mes yeux; le jeune homme s'incline et dépose un chaste baiser sur le front virginal de sa compagne. Ils ont disparu.. .

### F'RISKA!

De gais laboureurs élèvent leurs hymnes vers l'astre du jour. Les moissonneurs se rendent au travail en sifflant un air national. Ils sont tout joyeux; une noble fierté anime leur regard qui brille du feu de l'honnêteté. Leur besogne est rude, sans doute, mais ils sont hommes; leur épouse est plus faible qu'eux, leurs enfants sont petits, il est d'un bon père de pourvoir aux besoins du ménage. Et ils chantent et se mettent à l'ouvrage avec ardeur...

Quels accords mélodieux parviennent à mon oreille? Douces voix de jeunes filles, mâles accents de jeunes gens. On est en fête, on danse, on rit. Le chant continue plus fort; les couples s'enlacent, serpentent, tourbillonnent; les frais costumes aux riches couleurs se mêlent et se fondent, offrant à l'œil un spectacle magique. Et toujours on chante en se serrant les uns contre les autres, et la danse continue, vive, pressée, impétueuse. Chantez vierges, dansez jeunes gens pendant que la joie vous éclaire!

### LASSAN!

Qu'y a-t-il au loin, dans la plaine; que signifient ces flammes qui s'élèvent dans les airs, s'abaissent, crépitent, sifflent et grondent? d'où sortent ces cris qui glacent d'effroi? Des guerriers farouches se précipitent en avalanche, la fureur les pousse, un hurlement sinistre sort de leurs bouches, un rictus affreux contracte tous leurs traits. Rien ne les arrête: ni les cris déchirants des mères éplorées, ni les vagissements plaintifs des enfants au berceau. La pitié leur est inconnue. Une épée d'une main, une torche enflammée de l'autre, ils avancent toujours. Le meurtre, l'incendie, voilà leur œuvre! Ce ne sont point des hommes, ce sont des démons sanglants qui passent en bandes échevelées, semant partout la mort, la terreur et transformant en champs de carnage les riantes plaines de jadis.

Pleurez, mères; pleurez vos enfants morts, vos époux égorgés!

Eh quoi! se laissera-t-on exterminer sans opposer de résistance? Le sol de la patrie sera-t-il impunément couvert du sang de ses enfants? Où donc sont les descendants des Huns indomptés, où sont les fils de l'inflexible Attila? La patrie

va périr ; ne la défendrez-vous pas ? Où est ce mâle courage qui jadis animait vos ancêtres ?

L'ennemi s'avance toujours, faisant sans cesse de nouvelles victimes. Soudain, une clameur terrible s'est élevée des steppes ; les monts bleuâtres et les chênes séculaires ont frémi. Courage, épouses, nous courons à l'envahisseur ! Et les jeunes gens, tantôt joyeux, maintenant guerriers implacables, se sont jetés sur les hordes ennemies. Rien ne les arrête, rien ne leur résiste ; leur généreux sang coule de leurs blessures ; beaucoup tombent, mais pas une plainte ne s'élève. Leur patriotisme les anime ; le pays les regarde ; les ancêtres ont frémi dans leurs tombeaux et sont fiers de tels descendants. Non, la Hongrie ne succombera pas !

Les ombres de la nuit descendent sur les steppes ; le combat dure toujours. Mais peu à peu, les cris et les vociférations s'assourdissent, le silence s'établit. Alors s'élève de la plaine sombre, un cri immense, saluant la patrie délivrée, la liberté reconquise !

Beaucoup de vaillants hélas ! ne reverront jamais leurs épouses désespérées, leurs enfants en pleurs. Les steppes ont bu leur sang, ils ont succombé, mais leurs corps inanimés reposent sur les cadavres de leurs ennemis.

Plus rien que le silence effrayant, terrible ; seules les flammes crépitantes projettent sur la plaine leurs sinistres reflets .....

Des cris joyeux, de vigoureuses fanfares éclatent de tous côtés, un chant de triomphe grandit dans le lointain, célébrant la mémoire des héros tombés en combattant pour la patrie.

Dans ces plaines infinies de la Hongrie, la liberté est dans tous les cœurs ; on lui sacrifie tout. Les mères donnent leurs fils, les épouses leurs maris, sachant bien que ce sacrifice est utile à la patrie, que les montagnes neigeuses et les sombres forêts ne seront plus foulées par l'étranger.

Le ton s'abaisse et expire lentement ; les accords deviennent moins vigoureux, ralentissent et meurent. Tout a fui, fraîches jeunes filles, guerriers farouches, libres steppes de la Hongrie !

Dieu que c'était beau !

MAXIME SANGHI.



## VIE & JOUR.

*Ainsi que le vautour, dans ses serres cruelles,  
Enlève sans pitié, sans égard pour leurs cris,  
Les oiseaux blancs et purs, les tendres tourterelles,  
Loin des bois, des forêts et de leurs doux abris ;  
Ainsi, le Temps, armé d'une force invincible,  
A laquelle, ici-bas, rien ne peut résister,  
Nous ravit, malgré nous, sur son aile terrible ;  
Sans souci de nos pleurs..... il ne veut s'arrêter !  
Il ne respecte rien, il jongle avec nos vies,  
Il se rit de l'orgueil de ces faibles humains  
Qui pensent échapper, au milieu des orgies,  
A la loi de mourir, à la loi des destins !  
Notre vie ici-bas est celle d'une rose ;  
Sa durée est d'un jour, nous vivons un moment,  
Puis, frappés de la faux qui tranche toute chose,  
Nous sommes moissonnés, noble, riche, ou manant...  
Quand l'astre radieux, illuminant le monde,  
Parait, à son lever, dans l'horizon lointain,  
Et de ses feux dorés, qu'il répand comme une onde  
Bienfaisante pour tout, annonce le matin ;  
Quand on voit le ciel pur, qui de sang se colore,  
Quand on voit de la mer surgir l'astre du jour,  
La nature, aussitôt, grâce aux mains de Flore,  
A ce grand bienfaiteur sourit avec amour.  
La lumière bientôt se répand sur le monde,  
Car le soleil plus haut monte, jusqu'au zénith ;  
Et là, se reposant dans la masse profonde,  
Grand dans sa majesté, du regard nous bénit.  
Mais le sort a voulu que de bien près la chute,  
Suivît fatalement ce comble de grandeur ;  
Ainsi, ce jour brillant, non sans vaillante lutte,  
Voit venir son déclin, voit finir son bonheur.*

*Il marche languissant et sent sa fin prochaine ;  
Enfin, Adieu ! beauté, charme qui nous séduit ;  
En vain tu te débats, car ta perte est certaine  
Et voici ton vainqueur : la sombre et froide nuit !*

*Comme il en est du jour, il en est de la vie ;  
Quand, tout petits enfants, objets dignes d'envie,  
Nous arrivons ici, symboles de candeur,  
Nous sommes appelés messagers de bonheur.  
La nature elle-même, en bonne et tendre mère,  
Semble entourer de soins notre enfance si chère :  
Tout nous sourit alors, les fleurs et les oiseaux ;  
Comme eux, nous sommes purs, innocents et sans crainte  
Et pour nous le soleil, pour voir nos blancs berceaux,  
Des gros nuages gris perce la vaste enceinte.  
Bientôt nous grandissons, nous croissons en vigueur,  
Ballottés constamment sur la mer orageuse  
De la fortune, au flot dont hélas ! la faveur  
Est changeante toujours, et trop souvent trompeuse.  
Vainqueurs dans ces combats, nous en sortons enfin  
Plus puissants et plus forts ; c'est là notre apogée.  
Lors, fiers et triomphants, nous voyons le destin  
Nous enlever bientôt, car c'est chose obligée,  
Nous sommes entraînés, et bien rapidement  
Dans le sombre chemin qui conduit à la tombe !  
Déclin,... bientôt après..... anéantissement !  
Tel est le sort commun, il faut que l'on succombe !  
La nuit qui suit le jour est sombre et nous fait peur,  
L'homme a toujours aimé d'admirer la lumière,  
Et ne peut s'empêcher de quelque vague horreur  
Devant cet Inconnu, qui dépasse sa sphère.  
La nuit n'est-elle pas l'image de la Mort,  
De ce néant affreux, qui glace les courages  
Des plus mâles guerriers, incertains de leur sort,  
De ce mystère enfin, défi suprême aux Ages ?*

G. ARVENSIS.

# UN SONGE.

A MON AMI PAUL A....

Je ne crois ni aux devins, ni aux oracles; je n'ajoute foi ni aux rêves, ni aux songes, mais je doute cependant encore si les songes, sous leurs dehors enfantins et naïfs, ne renferment pas parfois de terribles prophéties. J'ose espérer que je me trompe... mais si c'était vrai?... Oh! que je plaindrais la pauvre humanité..

Le Drachenfels est là haut. Fier malgré ses murs en ruines, majestueux quoique battu par les orages et tempêtes, comme un nid d'aigles sur la cime d'une montagne, il s'élève sur le Rhin. A ses pieds le fleuve, aux eaux limoneuses, se déroule entre les rives plantées de vignes, les collines couvertes d'arbres en fleurs. Autour de lui, depuis le gigantesque bloc de granit qui sert de basé au château, jusque dans la ville, s'étend une forêt épaisse, ombragée, obscure, où règne un silence de mort.

Ta... ra... ta... ra... ta....

Le son du cor retentit tout à coup et là haut, au point où semblent se joindre les trois rails du chemin de fer à crémaillère, qui va de la ville au Drachenfels, apparaissent deux points blancs devant une tache jaune. Regardez, les points blancs se dessinent, la tache jaune s'accroît : c'est une diligence que deux forts chevaux mecklembourgeois amènent doucement vers la plaine, le long de la voie ferrée.

Le postillon se démène comme un possédé, joue du cor, harcèle de son fouet enrubanné son attelage aux harnais cuivrés. Lentement, très lentement, la voiture descend. La voici qui approche. C'est une vieille guimbarde, aux essieux usés, aux ressorts grinçants, aux flancs rebondis, aux portières vivement coloriées. Malgré sa couche de vernis, ses panneaux armoriés, ses rideaux de velours, la voiture a l'air vieux, bien vieux. Elle approche... et en même temps des éclats de voix, des cris retentissants et des rires joyeux, couvrant pour un moment le bruit de vieilles ferrailles et le tintement des grelots, se font entendre clairs et distincts. Une joyeuse compagnie emplit l'intérieur de la diligence. De belles dames, aux robes décolletées, aux bras chargés de bijoux, aux jupes couvertes de dentelles et de broderies, semblent s'amuser beaucoup de la conversation, nullement languissante, de Messieurs, vieux ou jeunes, qui, bien pommadés, bien parfumés parlent la bouche en cœur et avec beaucoup de gestes. Au fond, un général tout couvert de galons, la poitrine constellée de décorations, discute à voix haute avec son voisin, un gros évêque au camail violet. Ce sont des riches, les heureux d'ici-bas; ils ont les moyens de s'amuser, ils s'amusent. Regardez l'impériale, ces coffres soigneusement emballés ces caisses aux clous de cuivre, ces bourriches pleines de victuailles, tout montre

que les voyageurs sont riches et opulents et qu'ils comptent passer encore de beaux jours, à l'abri de tout souci, au milieu de leurs biens, de leurs richesses.

Qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Un ouvrier hèle le postillon. Que veut-il dire en montrant la montagne? Rien, sans doute, car le cocher continue sa route en jouant du cor.

Ta-ra... ta-ra... la voiture descend, descend tout doucement.. .

Que voulait dire cet ouvrier en montrant les ruines du Drachenfels? Ah! oui, qu'est-ce, en effet? Un nuage de fumée dans les airs, blanc sur le ciel bleu, et sous lui un point noir paraît là-haut; il grandit, le point devient tache, cette tache corps. Il grandit, grandit toujours. Comme il augmente! Tenez, le voici qui descend. Grand Dieu! Mais c'est une locomotive; c'est le chemin de fer à crémaillère.

Oui, c'est lui; il dévale au grand galop, noir de suie, mugissant, lançant feu et flamme, il roule, roule, descendant la montagne avec fracas.....

. . . . .

Enfin le postillon s'est retourné, il a vu la locomotive. Mais quoi? le malheureux ne quitte pas la voie ferrée? Il a le temps, morbleu, est habile, fort et maître de la route.

Ta-ra... ta-ra... ta... c'est le postillon qui joue du cor.

. . . . .

La locomotive passe comme le vent, laissant au loin derrière elle maisons, routes, arbres et champs. Elle roule, roule toujours.

Cor... Cor... Cor... C'est le machiniste qui corne.....

La diligence s'avance tout doucement.....

La locomotive dévore l'espace. ...

Enfin cette fois, le postillon s'est aperçu du danger; haletant, fiévreux, il serre le frein et pousse ses chevaux vers le talus. Hélas! le frein est vieux, usé, il ne sait plus mordre la roue; les chevaux habitués à cette bonne route, le long des rails, effrayés des ronces, craignant les ornières, restent insensibles au mors qui les secoue.....

La diligence continue... La locomotive s'avance..... Arrêtez !.....

Un choc épouvantable se produit et la locomotive se jette sur la diligence. Hommes et femmes, chevaux et postillon, voiture et bagages, tout disparaît sous le monstre de fer qui, mugissant, se fraie un passage de sang à travers les débris difformes de ces corps broyés, meurtris, pantelants...

La diligence a disparu. La locomotive continue...

. . . . .

Si c'était vrai.... oh! que je plaindrais la pauvre humanité!





Première Année. N° 3.

1 MARS 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 3.

<i>Idylle Rouge</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>Madrigal et Portrait</i> . . . . .	PAUL M.
<i>Le Hollandais chez lui</i> . . . . .	PIERRE HANCART.
<i>Pastel</i> . . . . .	CARLOS DU FAY.
<i>Le Chien de Paul Marcellin (fin)</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Rêve</i> . . . . .	R. SERASQUIEZ.

**Prix du numéro : 40 centimes.**  
**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :  
**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,  
Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

# IDYLLE ROUGE.

---

A JOSEPH DE GEYNST,  
-- Ces lignes de son ami. --

Le canon grondait sourdement là-bas, du côté de Thionville.

Après avoir mis à feu et à sang les villages environnants, les Prussiens avaient maintenant dirigé toutes leurs forces de ce côté. Les Français résistaient énergiquement, aussi la bataille continuait-elle toujours, horrible et meurtrière. De loin, on apercevait des nuages de fumée blanche qui s'élevaient dans la pureté du ciel, s'élargissaient, s'évanouissaient, puis, c'étaient des lueurs rouges qui soudain embrasaient l'horizon, le faisant ressembler à une immense tache de sang.

Alors qu'on s'égorgeait sous les murs de Thionville, que les décharges d'artillerie de plus en plus fréquentes ébranlaient l'air, le silence avait envahi la petite localité de Fontoy, située à peu de distance.

Là aussi, la guerre avait passé. On ne voyait que maisons aux vitres cassées, toits fumants, débris jonchant le sol. Des chevaux éventrés, des cadavres d'hommes, des caissons défoncés, pêle-mêle, barraient les rues. Sur les murs blancs des habitations, des cervelles avaient jailli, des empreintes de mains rouges se dessinaient. Les habitants, attaqués à l'improviste, avaient fui en désordre, oubliant tout, ne songeant qu'à préserver leurs jours.

La petite église avait été saccagée, mais c'était dans le cimetière surtout que ce tableau d'*après la bataille* se déroulait dans toute son horreur.

Les grilles étaient arrachées; des obus avaient soulevé le sol, abattu les croix, détruit les mausolées, renversé les chapelles et tout cela formait sur la terre un fouillis de décombres. Près d'une fosse fraîchement creusée, un boulet avait mis en pièces un cercueil qu'on n'avait sans doute pas eu le temps d'enfouir et une tête hideuse surgissait d'un linceul blanc. Dans un angle de ce lugubre charnier, leur sang coulant d'horribles blessures, gisaient des soldats. Au milieu d'eux un fantassin se tenait debout, appuyé contre une énorme croix : il avait un trou rouge au front. Partout l'horreur, partout la mort !

De temps à autre, au milieu du silence qui pesait sur cette hécatombe humaine, on entendait le galop d'un cheval : c'était un uhlan qui passait. ...

Une maison qui se trouvait adossée au mur du cimetière avait échappé comme par miracle à cette dévastation générale : c'était celle du fossoyeur. Quelques carreaux cassés déparaient seuls son air propre et riant.

La nuit venait; il y avait déjà six heures que la bataille était finie à Fontoy et deci, delà, des paysans apparaissaient, cherchant à regagner leurs demeures. Trop souvent, hélas! ils ne les retrouvaient plus.

Parmi ceux-ci, se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, marchant péniblement, appuyé sur le bras d'une jeune fille.

Comme il passait près d'une ferme :

“ Eh! dis donc, père Gaspard, c'est-y vous qui devez enterrer tout ce monde-là? Le métier de fossoyeur ne serait plus une sinécure! „ lui cria un paysan qui trouvait encore matière à plaisanter sur ce lugubre tableau.

Le fossoyeur ne répondit pas; hâtant le pas, il se dirigea vers son logis. Quand il traversa le cimetière, à la vue de cette désolation, une larme roula sur sa joue hâlée.

Gaspard n'était pas un de ces cyniques enfouisseurs qui à moitié gris mettent les gens en terre en fredonnant une chanson; il aimait “ ses morts „ comme il les appelait, aussi apportait-il tous ses soins à embellir leur dernière demeure. C'était lui qui tous les jours arrosait les petits jardinets entourant les tombes; c'était lui qui allait mettre sur le tertre nu surmonté d'une simple croix de bois la couronne fanée, indigne d'orner désormais le riche mausolée.

Le fossoyeur entra chez lui, verrouillant soigneusement la porte.

Sa compagne, craintive, tressaillait lorsque de temps à autre le vent apportait jusqu'à Fontoy le bruit des coups de canon de Thionville.

“ Ne crains rien, Marthe, lui dit Gaspard, ils ne reviendront plus ici, du moins pour le moment. Dors tranquille, tu as ton père qui, le cas échéant, quoique bien vieux, bien cassé, saurait encore te défendre. „

Marthe avait dix-huit ans. Sans être ce qu'on est convenu d'appeler *une beauté*, la fille du fossoyeur avait en elle ce je ne sais quoi qui plait, là, tout de suite, et fait qu'on est attiré vers une personne avant même qu'on la connaisse davantage.

Deux beaux yeux, profondément noirs, qu'ombrageaient des sourcils finement arqués, donnaient à son visage un air mélancolique que semblaient démentir une bouche mignonne paraissant faite pour le rire, un petit nez provocateur aux ailes frémissantes. D'épais cheveux bruns tombaient en torsade sur ses épaules; sa taille mince et souple avait des ondulations gracieuses, emprisonnée dans son corsage de velours noir, ouvert sur la poitrine.

On frappa à la porte de la maison. Le fossoyeur alla ouvrir et s'entretint assez longtemps au dehors avec le visiteur, lui parlant à voix basse.

Gaspard étant rentré, dit à sa fille qu'un de ses amis frappé mortellement par un éclat de mitraille, ayant demandé à le voir une dernière fois, il ne pouvait lui refuser cette suprême consolation. Voulant épargner à Marthe la vue de ce douloureux spectacle, il la pria de l'attendre à la maison, lui promettant de revenir dans quelques instants.

Quand son père fut sorti, la jeune fille eut peur. Cette chambre qui lui avait toujours semblé si riante lui paraissait maintenant lugubre et triste. La lumière qui vacillait, dessinait sur la muraille des formes bizarres, étranges, qui se poursuivaient follement, faisant naître dans son imagination des craintes et des appréhensions qu'elle s'efforçait en vain de repousser. Ses yeux interrogeaient avec effroi les recoins de la chambre plongés dans l'obscurité comme s'ils allaient y apercevoir quelque chose d'affreux, de surnaturel.

Apeurée, elle ouvrit la porte, puis contourna le mur de l'habitation, afin de voir si son père ne revenait pas. Elle se trouvait maintenant dans le cimetière, au milieu des morts qui jonchaient le sol.

La lune versait des rayons laiteux sur ces hommes dormant leur dernier sommeil, blanchissant encore ces faces pâles, aux couleurs de cire, aux yeux ternes, fixes, grands ouverts. Au loin, dans la campagne, des ombres apparaissaient, se découpant très nettes : c'étaient des sentinelles qui veillaient.

Marthe n'osait plus avancer : ces soldats morts l'épouvantaient. Soudain elle crut remarquer que l'un d'eux remuait le bras. Effrayée, elle se rejeta involontairement en arrière, croyant à une hallucination de son cerveau surexcité, mais il lui sembla percevoir un faible gémissement.

Domptant sa terreur, la jeune fille s'approcha. Ayant prêté l'oreille, elle entendit de nouveau s'élever une plainte, plus distincte cette fois : " A boire, disait la voix, à boire..... „

Celui qui se lamentait ainsi était un soldat, très jeune encore, portant l'uniforme de fantassin. La tunique ouverte sur la poitrine laissait voir une large tache rouge qui s'étalait, s'élargissant toujours sur la toile blanche de la chemise.

Il avait les jambes prises sous une lourde croix de pierre renversée sur lui, paralysant ainsi tous ses mouvements.

La jeune fille ne pouvant de ses faibles mains soulever la croix qui écrasait le malheureux retourna vers la demeure de son père, espérant que celui-ci serait rentré. Dans sa course elle trébucha contre une large dalle occupant le milieu du chemin, destinée à recouvrir l'entrée d'un vaste caveau que le fossoyeur n'avait pas eu le temps de fermer. Gaspard venait à sa rencontre et Marthe ayant été puiser de l'eau, ils coururent tous deux vers le blessé.

Le fossoyeur eut bientôt déplacé la lourde pierre qui l'écrasait; de son côté la jeune fille trempant son mouchoir dans le vase qu'elle portait, humectait les tempes du soldat.

Celui-ci ouvrit les yeux et son regard erra lentement autour de lui. Quand il aperçut le visage de Marthe qui se penchait vers lui, un sourire se dessina sur ses lèvres décolorées. Maintenant que le blessé avait repris connaissance, il fallait le transporter dans un endroit où il pût être pansé, où on pût lui donner les soins que réclamait son état. Mais où? C'était à quoi songeait la jeune fille. Dans la maison de son père? Impossible; sa qualité de soldat français ne resterait pas longtemps inconnue aux ennemis qui parcouraient les routes, traitant déjà toute cette partie de la Lorraine en pays conquis. On ne pouvait cependant pas le laisser là, dans le cimetière.. ..

Soudain ses yeux tombèrent sur le caveau béant dont tout-à-l'heure elle avait heurté la dalle qui devait en recouvrir l'entrée. Si on le déposait là? Lugubre asile, mais du moins on y serait à l'abri des poursuites; personne ne se douterait de la présence d'un moribond au milieu de ces morts.

Elle pria son père de transporter le soldat au fond du caveau. Gaspard le prit dans ses bras et doucement descendit les marches de pierre qui y donnaient accès.

Sur deux rangées, les uns au dessus des autres, se trouvaient disposés des cercueils. Rongés par l'humidité, recouverts d'une épaisse couche de poussière, ils semblaient dormir là depuis des années. Seule, la croix d'argent qui ornait la bière qu'on avait déposée la veille dans le caveau, reluisait dans l'obscurité.

Le fossoyeur eut vite fait d'apporter un matelas pour y déposer le blessé. Marthe, de ses fins doigts de jeune fille, doucement souleva la toile qui adhérait à la poitrine du soldat; avec des ménagements, des délicatesses infinies, elle lava la plaie qui se montrait rouge et béante.

Le fossoyeur venait de sortir du caveau. Marthe se trouvait maintenant seule avec le jeune homme. Elle regarda longtemps ce visage pâle, aux lèvres contractées par la douleur; longtemps elle le considéra, noyée dans ses pensées, achevant peut-être dans son imagination de jeune fille un rêve qui venait la bercer.

Lentement le blessé avait ouvert les yeux, les tenant rivés sur celle qui lui avait sauvé la vie. Un moment leurs regards se rencontrèrent..... Marthe tressaillit sentant un grand trouble suivi d'une grande douceur l'envahir toute..... Au dehors la campagne dormait. La bataille devait être terminée : le canon s'était tu. Le gémissement du vent qui se jouait entre les branches des arbres,

le cri d'un oiseau qui regagnait son nid, le clapotis des aubes d'un moulin dans une eau voisine, troublaient seuls, dans le cimetière de Fontoy, l'éternel sommeil de tous ces morts que la lune dégagée des nuages venait lécher doucement.

De temps à autre, un appel de clairon retentissait, aigu dans le silence ; d'autres sonneries lui répondaient plus éloignées et plus faibles à mesure, puis tout retombait dans le calme, dans le mystère . . . . .

(A Suivre.)

LOUIS VÉHENNE.

---

## MADRIGAL.

*Rien de plus beau que de beaux yeux,  
Rien de plus grand que leur puissance.  
Je le reconnais d'autant mieux  
Que je suis sous leur dépendance.  
Si je faisais l'indifférent  
Autrefois, et riais des autres,  
Je ne savais assurément  
Quel était le charme des vôtres.  
Mais depuis ils m'ont bien appris  
Qu'avec eux il fallait se rendre,  
Et c'est mon cœur qui fut surpris,  
Quand, pensant n'être jamais pris,  
Il vit qu'il n'était plus à prendre.*

---

## PORTRAIT.

*Menton coquin,  
Sourcils d'ébène,  
Nez aquilin  
Et front de reine ;*

*Cheveux de fée  
Aux doux reflets  
De ce camée  
Cadre de jais ;*

*A rendre fou  
Bouche mutine  
Et grands yeux où  
L'amour butine.*

*Cils ténébreux  
Qui les recouvrent,  
Aux éclats bleus  
Quand ils s'entr'ouvrent ;*

*J'oublie encor  
Ses dents divines,  
De ce trésor  
Les perles fines !*

*On les dirait  
N'être autre chose  
Que jets de lait  
Dans une rose !*

PAUL M.

## LE HOLLANDAIS CHEZ LUI.

A MADAME MARIE D.

Mon imagination d'enfant de sept ans m'avait donné des idées très drôles et passablement fausses sur le type des différents peuples.

Ainsi je ne pouvais me représenter le Hollandais sous d'autre aspect que celui d'un petit homme, gros, trappu, au visage calme et placide, au nez plat, aux lèvres lippues, aux joues vermeilles encadrées d'une barbe coupée en collier. Invariablement aussi, le pantalon de ce bonhomme lui remontait jusqu'au dessus des chevilles, laissant voir des bas d'un jaune orange, le gilet entr'ouvert montrait une chemise d'une blancheur éclatante et le cou était emprisonné dans un immense foulard rouge. Ce grotesque personnage se promenait au milieu de plates-bandes où s'épanouissaient les tulipes et les jacinthes aux couleurs chatoyantes ; il se pâmait d'admiration devant des pétales irisés ou mordorés, devant des clochettes couleur mauve ou de saphir, recourbées en volutes et brillantes des perles de rosée miroitant sous les rayons d'un soleil matinal.

Jamais je ne me serais imaginé un parterre de jacinthes sans songer à un Hollandais. Aujourd'hui — je ne sais pourquoi — ces mêmes plates-bandes me suggèrent toujours ce tableau idyllique : une jeune fille blonde, un jeune homme noir ; tous deux sont beaux de cette beauté de dix-huit ans ; tous deux ont cette gaucherie naïve et si charmante des premières amours. Ils viennent de s'avouer leur passion ; le jeune homme grisé par les enivrantes senteurs des fleurs a murmuré tout bas, la bouche effleurant les folichonnes boucles de la gracieuse blonde, de douces paroles qui ont fait rougir la belle et briller d'un éclair de joie ses yeux veloutés.....

Mais laissons là les amours et les tulipes, non que le Hollandais ne s'entende à la culture des unes aussi bien que des autres, et je pourrais..... mais revenons à notre sujet.

Le Hollandais ne ressemble pas du tout au portrait esquissé plus haut. Un homme sérieux, grave, recueilli, telle est la première impression qu'il vous fait. Mais cette rigidité, cette froideur apparente cache de grandes qualités ; il est brave, actif, économe, poussant la propreté jusqu'à l'exès et possédant l'esprit

du négoce à un haut degré. Il vit d'une vie calme et réglée; Monsieur ne va pas au Cercle; Madame ne suit pas les " premières „, les conférences, les bals, et toute la kyrielle des plaisirs mondains dans lesquels se complaisent les petites parisiennes névrosées. Pour les Hollandais, ce qui tient lieu de tout, c'est la famille; ce qu'ils aiment, c'est leur home, ses joies intimes, ses plaisirs discrets et paisibles. Mais, dira-t-on, voir continuellement devant soi, Monsieur qui lit son journal en sirotant une tasse de thé, Mevrouw qui reprend des bas, les enfants qui se chamaillent dans un coin, c'est par trop bourgeois et cela lasse à la fin. Désabusez-vous; les intérieurs Hollandais ne sont pas si bourgeois que cela, et si l'on sait être sérieux sur les bords de la " *Maas*, „ le rire n'y est pas inconnu.

Il m'a été donné, il y a un an, d'assister à la kermesse de Rotterdam. Par toute la ville ce n'était qu'un éclat de rire; tout le monde était dans la joie et se préparait à célébrer dignement le grand jour, le jour qui clôturait les festivités, le quinze août!

Le Hollandais se relâche alors de sa gravité; il rit, il jase, il court, il jette en quelque sorte sa gourme; il commet des folies qui lui doivent valoir les reproches de ses concitoyens que les ans ont rendu sages et moroses. Ce jour-là, tout le mouvement se concentre au " *Doel* „, espèce de Casino. La foule qui s'y trouve est des plus composites; c'est une bigarrure de toutes les classes de la société.

Des groupes se forment. Et ces gens portant des drapeaux, des banderoles, jouant de la musette ou s'accompagnant de l'étourdissante crécelle, vont et viennent par le jardin, chantant à l'envi des refrains égrillards, criant à tue-tête, adressant des plaisanteries grosses et plates, au premier venu, lançant des lazzi, et riant de leur bon rire bête.

Le jardin est éclairé a giorno. Et sous ces cordons de lumières qui courent se perdre dans le vert sombre de la ramure, sous ces rosaces, ces emblèmes, ces trophées, dont le jaune ocre se profile sur la nuit noire, sous ces lampions verts, bleus, nacarats, mordorés représentant toute la gamme des couleurs, ces groupes passent et repassent, se suivent, se rencontrent, se croisent en tous sens.

A l'appel d'un *Ossen! Ossen!* une partie de cette foule s'arrête. Cela ne dure qu'un moment. On se retourne; on semble se compter. Puis soudain les premiers rangs se mettent en branle, les autres suivent, toute la troupe ondule, puis s'agite, part, court, galope, entraîne avec elle tout ce qui se trouve sur son passage: hommes et choses. Allez arrêter ce débordement!

Cependant, là, au détour d'une allée, une autre troupe s'avance..... Les premiers rangs voudraient bien ralentir, mais poussés par leurs compagnons que

cette course vertigineuse et aussi la boisson ont grisés, la collision a lieu.... . Chapeaux enfoncés, drapeaux et banderoles déchirés, ombrelles brisées, tout cela git sur le sol ; tous ces débris sont piétinés par les vainqueurs comme par les vaincus, par les hommes comme par les femmes, par les vieux comme par les ieunes.

Car il y a de tout dans ces troupes. Petit noyau au début, elles s'accroissent insensiblement de toutes les épaves rencontrées dans leur course ; le garçon de restaurant au tablier blanc, le vieux monsieur assis philosophiquement au coin d'une allée et qui a été enlevé, ceuilli au passage, la grosse dame joufflue, toute cramoisie, qui a voulu traverser un chemin pour aller bavarder avec une amie aperçue de ce côté, la jeune fille qui, le plus innocemment du monde, flirtait avec un cousin rentré en vacances..... Et malheur à qui résiste ! Les *alle bessen ! hi han ! hi han !* cessent du coup. On entoure le récalcitrant ; autour de lui c'est une sarabande échevelée, ce sont des cris, des chants, des allusions malveillantes à sa personne, des coups dans le dos, des coups dans le ventre, des coups sur le chapeau, des coups partout.....

Plus la nuit avance, plus l'animation ressemble à du délire. On ne court plus, on galope ; on ne rit plus, on s'esclaffe ; on ne chante plus, on beugle.

Sur des tables poisseuses, quand ils ne sont pas vautrés dessous dans la poussière et les rogatons, des ivrognes sont couchés. Certains qui n'ont pas atteint ce degré d'hébètement sont parfois drôles. Un individu assez bien mis, paraissant avoir doublé le cap de la quarantaine, monté sur un escabeau avait commencé à haranguer quelques-uns de ses amis. Mais la tribune improvisée, pèchant contre les lois de la stabilité, entraîne l'orateur et voilà notre Démosthène qui s'affale contre le mur et tombe sur un panier, qui cède sous le poids de ce gros personnage. Pendant quelques instants deux petites jambes qui gigotent font les délices de la foule accourue. Puis celle-ci, toujours compatissante, retire le quidam de son embarrassante position, le hisse sur une table et le promène triomphalement par le jardin.

Et dans ce clair-obscur, au milieu de tous ces cris, on songe à la trogne répulsive et hideuse de Quasimodo, élu roi des fous et promené par ses compagnons au travers des rues du moyenâgeux Paris.

*Septembre 1890.*

PIERRE HANCART.



# P A S T E L .

## I. BLANC MAJEUR.

*Sous le blanc glacé de la lune,  
La neige, moite en sa blancheur,  
A recouvert la feuille brune  
D'une enveloppe de candeur.*

*Et l'eau, toute triste et limpide,  
Pleure entre ses deux bords tous blancs  
Un murmure doux et timide,  
Parfumé de rythmes tremblants.*

*On sent fuir les frêles colombes  
Portant le deuil blanc des beaux jours,  
Les tourterelles sous les tombes  
Pleurant la blancheur des amours.*

*Et blanche encor la jeune vierge  
Qui vivait des fraîcheurs d'antan,  
Sous la pâleur fauve d'un cierge,  
Reposer dans son manteau blanc.*

. . . . .  
*Sur le grand lac teinté d'opale,  
Le cygne dort éblouissant !....  
Mais l'amour meurt. Et triste et pâle,  
Il meurt aussi, le cygne blanc !*

## TRANSPOSITION.

## II. GRIS MINEUR.

*La lune pleureuse se voile  
D'un nuage tout triste et gris  
Et les cieux froids sont sans étoile,  
Uniformément eudeuillis.*

*Et sous cette teinte grisâtre,  
Ombre lointaine des tombeaux,  
Sur notre planète marâtre,  
Lents, s'abattent de gris moineaux.*

*Et leurs cris sur les branches grises  
Sont des échos las de ces chants  
Qui sous les portails des églises  
S'éloignent aux pieds des mourants.*

*O ces portails gris et gothiques,  
Grands, majestueux, mais muets  
Gardent sous leurs aspects mystiques  
De sombres et tristes secrets.*

*Ce sont les terreurs du cloîtrage,  
Le gris glacé de l'abandon ;  
Pour la vierge un honteux veuvage  
Devant l'immensité sans nom.*

### III. NOIR MAJEUR.

*La lune, au milieu des ténèbres,  
Dans le ciel tout vêtu de deuil,  
Semble sous ses apprêts funèbres  
Une larme sur un cercueil.*

*Et la source noire et boueuse  
Stagne, se traîne sans éclat  
Le long de la rive pleureuse,  
Car tout hélas ! est noir et mat.*

*Sous les ciels noirs volent par bandes  
De noirâtres essaims d'oiseaux,  
Et là, dans la noirceur des landes,  
Croassent de hideux corbeaux.*

*L'épervier en son noir domaine,  
Arrache sa proie en lambeaux  
Et gluants, cachés dans la plaine,  
En leur laideur sont les crapauds.*

*Et sur le lac aux teintes sombres,  
Le cygne languit sans espoir ;  
L'Amour est mort. Et couvert d'ombres,  
Il meurt aussi le cygne noir.*

CARLOS DU FAY.

---

## LE CHIEN DE PAUL MARCELLIN.

FIN.

Le caquetage du petit homme ne s'arrêta qu'à la grille de sa villa. Il décorait de ce nom pompeux une sorte de grand pigeonnier en brique rouge, fort prétentieux dans son faux air Renaissance, au milieu d'un minuscule parc à la française, taillé, sablé, épousseté le plus correctement du monde ; au centre des parterres, des boules en métal ; dans tous les coins, des statuette polychrômes représentant les Quatre Saisons et les Travaux de la Campagne.

Paul voulut encore s'échapper. Mais cela ne faisait pas le compte de son bourreau !

“ De grâce, mon cher Monsieur Marcellin, ne me faites pas l'affront de me „ quitter déjà. Entrez, je vous en prie... Ma femme sera trop heureuse... j'ose „ dire qu'elle sera enchantée ! „

Et Paul fut poussé, bousculé, on lui fit gravir le perron, Beppo suivant toujours, et les voilà au salon.

“ Phrasie ! Phrasie ! Adrienne, Emma. Voilà Beppo qui est de retour. Vite ! „

Des cris joyeux à l'étage, une dégringolade dans l'escalier : la porte s'ouvre et deux jeunes filles qui entraient en se bousculant s'arrêtent interdites devant ce jeune homme qui leur fait un profond salut.

“ Cher Monsieur Marcellin, fait le papa, permettez-moi de vous présenter mes deux filles : Adrienne et Emma. „

Paul relève la tête.... Oh stupeur, oh joie : les yeux verts, les chers grands yeux verts... Mademoiselle Adrienne et la jeune fille de l'Opéra-comique ne font qu'une seule et même personne — une fort gentille petite personne, ma foi, toute rose et souriante sous ses frisottures brunes, et pas mal embarrassée de sa précipitation de tout à l'heure.

Beppo la tire de peine en se jetant sur elle comme un fou ; la brave bête fait un bruit à étourdir un sourd, saute, hurle, jappe....

La porte se rouvre. Voici maintenant la mère, grande, osseuse, à profil d'aigle, l'air revêché, puis le fils: dix ans, un collégien très gauche dans des habits trop courts pour sa croissance.

On s'assied; le porto est versé. C'est le papa qui fait d'abord tous les frais de la conversation. Paul est sur des charbons ardents. Mademoiselle Adrienne doit le prendre pour un grand nigaud, de tomber là sans savoir ce qu'il vient y faire.

La maman semble aussi avoir de lui cette impression là et ne parle que par monosyllabes.

Heureusement, à un mot de Marcellin, on découvre que la mère du poète a été compagne de pension de Madame Garandon. La glace est brisée.

Elle se souvient même vaguement avoir tenu un jour Paul sur les bras, quand il n'était pas plus grand que ça... Depuis, on s'est perdu de vue. A présent, Mademoiselle Adrienne, tout en rougissant jusqu'au bout de sa fine petite oreille en œillet, ose se rappeler ce nom de Paul Marcellin, vu au bas de quelques strophes, dans un journal de jeunes filles — quelques-unes de ses premières poésies, bien mièvres et naïvement chastes encore.

Voilà Paul l'ami de toute la famille. On lui fait encore raconter comment il a trouvé Beppo. On veut le retenir à déjeuner. Mais c'est vraiment impossible aujourd'hui..... on l'attend à Paris..... etc., etc. Salutations..... Au revoir..... A bientôt.....

On l'accompagne jusqu'à la grille et on lui fait promettre de venir prendre le thé un de ces soirs, Rue Chapon, 123, au premier.....

### III.

En sortant de là, Marcellin resta comme étourdi: tout cela lui semblait si extraordinaire, si providentiel! Comme en réalité il n'avait rien à faire à Paris, il se dirigea en flânant vers son coin favori du bord de la Seine.

C'était dans les buissons de la rive, une petite éclaircie où il s'étendit paresseusement, le soleil se jouant sur son visage à travers le feuillage très épais à l'entour; les brindilles folles lui chatouillaient les narines.

De sa place, il ne voyait de la rivière que quelques plaques d'argent brillant entre les branches. De temps à autre, un canot passait très vite, au bruit de l'eau fouettée et des tolets criant sous les avirons.

Longtemps, la nuque dans les mains, il resta délicieusement étalé, écoutant bourdonner les insectes et rêvant aux chers yeux verts, dans un grand parfum de violettes écrasées.

IV.

A MONSIEUR JEAN RIVIER,

NANCY.

MON CHER JEAN,

Je n'ai pu t'écrire hier que quelques mots pour t'annoncer les deux grandes nouvelles : mon mariage et le succès de mon livre. Ce matin je profite d'une heure de loisir pour te donner des détails.

Comme tu le sais déjà, les parents hésitaient, surtout la mère ; terriblement pratique, ma future belle-mère. Je t'ai raconté comme elle a causé chiffres quand j'ai demandé officiellement la main d'Adrienne. — Tu ne peux pas t'imaginer le bonheur que j'ai à dire à présent : Adrienne, tout court. — Donc, maman Garandon, coupant la parole au père, qui lui, semblait tout disposé à répondre oui les yeux fermés, m'a questionné sur faits et articles, et a pinché les lèvres en apprenant que je possède en tout deux mille francs de rente — trois mille cinq avec mes articles de journaux — et que de mes *Amours Trahies* se sont vendus au plus trois cents exemplaires.

Je t'ai dit comment elle a mis en parallèle la dot de sa fille, sans compter les espérances, comment elle m'a donné à entendre qu'on attendrait pour répondre l'apparition et le succès du *Vicaire*, " ce nouvel ouvrage dont je parlais tant. „ Elle se défait de l'accueil que le public ferait à mon livre. Et dame, j'ai eu bien peur aussi, moi, ces quinze derniers jours.

Comprends-tu cela, mon vieux : avoir mis toute son âme dans une œuvre, avoir passé six mois à ce travail acharné, creusant, retournant l'idée, cherchant fièvreusement la phrase correcte, le mot juste ; en être arrivé à regarder ce cahier de papier noirci comme une partie de soi et puis, au dernier moment, se mettre à douter des autres et de soi-même, à se demander si l'on parviendra à tirer le public de son indifférence..... Oh ces premiers jours d'horrible attente.

Le livre paru ! Impossible de me tenir en place. Je flânais inquiet, sans but, m'arrêtant, le cœur palpitant, aux vitrines des libraires où s'étale en vedette *le Vicaire*, tout flambant neuf sous sa couverture jaune barrée d'une large bande en tire l'œil : *Vient de paraître*. Alors, tout en faisant semblant de regarder les illustrations de

la devanture, j'observais mes voisins, du coin de l'œil... Feraient-ils attention à mon livre?... Entreraient-ils?...

Puis une grande honte me prenait à l'idée d'être reconnu et je me sauvais; bien vite, en rasant les murailles.

Les comptes-rendus de la presse ne me remontaient guère. En général, il me semblait qu'il y avait là dedans des éloges trop pompeux et trop vagues, pour être écrits sincèrement et puis, la camaraderie... Du reste, la plupart des articles bienveillants étaient signés par des amis.

Et les autres, les dédaigneux, quel mal ils me faisaient! Je t'ai envoyé ce terrible article de X, commençant par ces mots: " Traduire *Jocelyn* en mauvaise prose, „ etc. . . .

Je me disais: si c'était vrai, pourtant, que ce style dont je suis si fier est insipide, obscur, vide de sens; que ces caractères que je me suis évertué à rendre de mon mieux sont faux et ridicules!... Après tant d'efforts consciencieux, retomber de toute la hauteur de mes belles espérances... et surtout, penser que mon bonheur dépend du succès!... Je crois que sans tes bonnes lettres qui venaient me retaper un peu, j'en aurais fait une maladie. Faut-il qu'on ait la rage d'écrire, pour s'exposer à d'aussi abominables tortures!

Je n'osais aller chez les Garandon; je n'osais pas non plus me présenter chez mon éditeur, craignant de tristes nouvelles.

Enfin, hier matin, je me décidai à aller le trouver. Sitôt qu'il m'aperçut, il accourut, m'entraîna à l'écart, et me félicita chaudement: succès complet; les quatre premiers mille étaient épuisés; l'imprimerie travaillait d'arrache pied, on craignait de ne pouvoir aller assez vite en besogne pour satisfaire aux demandes. Il me montra ses commandes de la province et l'étranger. C'était superbe. Je sortis de là ébloui, enivré, pleurant presque de joie.

Mais voilà qu'en rentrant, je me heurte à mon petit éditeur des *Amours Trahies* — tu te rappelles, celui dont le nez camard et le parler traînant nous faisait tant rire — le brave homme allait chez moi; il m'apprit, tout joyeux, que le succès du *Vicaire* faisait beaucoup demander mes poésies, dont l'édition presque entière traînait dans son grenier; il en faudra également une deuxième édition — un peu plus, nous nous embrassions en plein boulevard.

Je n'ai fait ni une ni deux mon cher: Vite chez les Garandon, où la maman m'a reçu à bras ouverts. Je croirais bien qu'elle aussi avait pris ses petits renseignements au sujet de la vente.

Bref, je suis solennellement reconnu comme le fiancé de M<sup>lle</sup> Adrienne Garandon, et j'y dine tous les soirs.

Ah, chère petite Adrienne, ah les chers yeux verts. comme ils rayonnaient, hier soir, pendant le dîner, en me regardant timidement à la dérobée, et avec quel amour je leur rendais leur sourire! C'est qu'ils disaient tant de choses. ces bons grands yeux là, et de si belles choses!

Les parents faisaient semblant de ne rien voir, la mère toujours calme et très digne, le père très ému, et pour qu'on n'en vit rien, mangeant le nez dans son assiette, en soufflant très fort dans sa soupe.

Quels braves gens, ces parents; le père est d'Avignon... ce n'est pas loin de Tarascon, Avignon, et papa Garandon incarne absolument Tartarin; c'est la même honnêteté naïve, le même amour de la *regardelle*, le même esprit bon enfant, trop bavard, trop confiant, trop liant; dire que c'est à ce dernier défaut que je dois d'avoir fait la connaissance d'Adrienne, il y a deux mois! La mère, elle, avec ses airs de rabat-joie, est une excellente femme, très froide mais très droite et sensée. Absolument l'opposé de son mari, par exemple. Comment diable ce couple là a-t-il pu s'entendre?

Ces deux caractères disparates ont formé par leur réunion ce joli petit tout qui s'appelle Adrienne: tout en tenant du père une grande vivacité d'imagination, elle a toutes les bonnes qualités de la mère, mais plus affinées et plus délicates. Je t'ai déjà dit quelle bonne petite femme de ménage elle est; tu vas t'écrier que je suis assommant, avec mes éternelles litanies au sujet de ses mérites, mais si tu la voyais surveiller, gronder, et faire marcher rondement, je te jure, sa sœur Emma, sa cadette de quatre ans, et son grand collégien de frère!

Hier soir nous avons parlé du *Vicaire*; cette simple histoire d'un pauvre prêtre de campagne, bien naïve et bien humble, amoureux, sans le savoir, d'une noble héritière, cela l'a ému jusqu'aux larmes. Nous avons relu ensemble la scène où le vicaire fait une lecture pieuse à la vieille marquise, dans le parc, tandis qu'à quelques pas les deux jeunes filles cueillent des prunes.

Je la sentais tout près de mon épaule, retenant son souffle pour mieux m'écouter, tout en caressant Beppo, ce brave Beppo qui nous a réunis.

Puis, elle m'a posé quelques objections touchant précisément les points de mon récit que je sens les plus faibles, et cela avec une justesse de pensée et d'expression à rendre jaloux les plus vieux routiers de la critique; quel bon sens, quel jugement subtil et délié tient dans cette jolie petite tête brune de dix-neuf ans, et quelle délicieuse femme d'artiste cela me fera! Figure-toi, mon vieux qu'elle....

FRÉDÉRIC FRICHÉ.

(Dédié à mon cher camarade Pierre Rollier).

## RÊVE.

*J'ai rêvé cette nuit que nous marchions à deux  
Dans un sentier bordé de ronces et d'épines,  
Séparés par un lieu de roses purpurines  
Qui pendait entre nous et flottait, onduleux,*

*L'un bout de la guirlande en tes doigts gracieux,  
De l'autre bout ma main serrant les tiges fines,  
Tu répondais d'abord des paroles badines  
A moi timide, ému, qui faisait mes aveux ;*

*Mais soudain tout changea : tu devins sérieuse,  
Tu penchas vers moi ta lèvre tantôt riieuse :  
Ta joie en un baiser très long eut son décours ;*

*Et je vis aussitôt brunir notre guirlande,  
Qui, par ce seul baiser, donné là dans la brande,  
Devint chaîne de fer, nous unit pour toujours.*

RODRIGUE SÉRASQUIEZ.

---

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

1. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr. ; le numéro **20** centimes.
  2. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  3. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr. ; prix du numéro **20** centimes.
  4. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr. ; prix du numéro **30** centimes.
  5. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  6. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
-



Première Année. N° 4.

AVRIL 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 4.

<i>Lettre Perdue</i> . . . . .	J. D. G.
<i>L'Escarpolette</i> . . . . .	A. WESTERMANN.
<i>Idylle Rouge (suite)</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>Pour un baiser</i> . . . . .	CARLOS DU FAY.
<i>Le Homard</i> . . . . .	V. LÉZAR
<i>Ne pas savoir</i> . . . . .	PAUL M.
<i>Mort d'Ange</i> . . . . .	L. LUCY-MAR.
<i>Spleen d'Amour</i> . . . . .	PAUL M.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND. 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

# CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

## EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE III. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE IV. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE V. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE VI. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.
-

# LETTRE PERDUE.

---

ESNEUX — AOÛT 1890.

Jamais je te l'assure mon cher, ne s'épancha autour d'une table d'hôte un tel frémissement de délirante gaité ! Jamais non plus table d'hôte n'offrit un plus ravissant, un plus séduisant coup d'œil que ce jour-là.....

Tu riras de moi sans doute, mais je ne connais pas de plaisir plus délicieux que celui que l'on y savoure. Toute ma journée de villégiature — où à force de me reposer je me fatigue — se passe dans l'attente fiévreuse du tintement grêle de la cloche annonçant l'heure des repas. Quand elle sonne, un bruissement, une agitation extraordinaires courent sur tout ce petit monde en vacances.

Une sémillante gaité, une verve intarissable, une blague toute tarasconnaise agitaient, ébranlaient toutes les cervelles.....

Quand j'entrai dans la salle — pas très grande — aux tapisseries à ramages embrouillés mangés par le soleil, un bourdonnement confus s'élevait de ces étrangers et surtout de ces étrangères, assis autour de la table.

C'était l'heure où le soir tombe. Une claire pâleur mourante glissait au travers des rideaux des fenêtres, emplissant d'ombres faibles la salle à manger.... Et sous ce demi-jour qui montait vers sa figure penchée, se perdant dans le gracieux réseau de ses cheveux ondés et châains, que ma voisine me parut étrange et charmante !

Quand elle m'aperçut, elle leva vers moi ses deux yeux noirs caressants, où se noyait comme une inquiétude vague et à travers ses frémissantes lèvres rouges, apparurent, s'esquissant en un sourire, ses jolies dents nacrées. S'affaiblissant lentement, la lumière apâlissait son teint fraîchement rose. Une robe simple, d'un violet tendre, révélait la gracilité de sa taille et allait à merveille à cette ravissante petite personne qui pouvait avoir ses dix-neuf ans.

Quand elle me parlait de sa petite voix d'une suavité infinie et troublante, il

m'était impossible de démêler les sentiments confus qui se remuaient en moi. Mes idées s'en allaient ; je n'étais qu'au bonheur de contempler cette enivrante fée...

A sa droite, était assis un monsieur tout rabougri pouvant avoir une bonne cinquantaine d'années. Dans ses cheveux commençaient à se faufiler quelques fils d'argent, son nez rouge était tavelé de points bleuâtres, ses lèvres pendaient en une moue désagréable. Ses gestes exubérants, les contractions continuelles des muscles de sa face, excitaient et retenaient le regard. Par instant il faisait entendre une voix enrouée, saccadée et lorsqu'il s'adressait à ma charmante voisine il lui donnait le joli nom de Georgette. Malgré le contraste frappant qui existait entre ce vieux monsieur, à l'humeur massacrate et la joyeuse Georgette, l'idée que c'était son père s'incrustait en moi, je ne sais trop pourquoi.

A côté de lui se trouvait une vieillée dame — fort respectable — en bonnet blanc où bouffaient quelques rubans bleus. Des boucles de cheveux, blancs comme la neige, s'en échappaient et frisottaient de tous côtés. Ses yeux clignotants, beaux encore, un sourire toujours épanoui sur les lèvres, sa toilette d'une exquise recherche, lui donnaient un je ne sais quoi de très expressif et intéressant. Elle égayait beaucoup de sa conversation nullement languissante ses voisins et quant à moi je me la représentais comme la mère de Georgette. Il me semblait du reste qu'il y avait entre elles une certaine ressemblance, très lointaine peut-être....

A ma gauche on avait placé un monsieur très calme, mais d'un appétit à effrayer Pantagruel. Je n'ai pas encore entendu le son de sa voix. Est-il muet ou est-ce un professeur en vacances ?

En face de moi étaient alignés un vieux capitaine, à la moustache démesurément longue, quelques jeunes gens fort bruyants, se démenant beaucoup, enfin une file de dames, de demoiselles de tout âge, de messieurs, tous très gais, tous très animés, se prolongeait jusqu'aux deux bouts de la table.

Les conversations allaient leur train ; on abordait tous les sujets sans ordre et sans suite. Puis c'étaient des rires inextinguibles qui agitaient toute cette insouciantة société.

Pendant tout le repas je n'avais fait que parler à Georgette. Lorsque la fin du service fut là, comme un air surchauffé mélangé à l'odeur des cigares, enveloppait la salle, elle me proposa d'aller respirer le frais. Tu comprends que je ne refusai pas !

Le soir était tombé, doux et étoilé. Là-bas des montagnes dressaient leurs contours renflés, semblant des nuages dans le vague des airs. Sur l'Ourthe rampait, s'amenuisant au loin, une traînée pâle de brouillard. Nous nous promenions très

calmes, elle appuyée sur mon bras, moi naïvement épris, sous les retombées des arbres. J'éprouvais une ineffable jouissance pleine d'émotion.....

Une idée me poursuivait; je voulais la refouler, mais comme les phalènes que la lumière attire et que l'on chasse en vain, toujours elle revenait, me déchirait intérieurement. J'aimais Georgette et voulais le lui dire!.....

. . . . .  
Les fenêtres de la salle à manger s'illuminent. Des ombres circulent sur les rideaux. Des rires éclatent, puis le silence se refait, coupé tout à coup par la détonation d'une bouteille de Champagne. Enfin des accords passionnés partent et parviennent jusqu'à nous; une voix voluptueuse et forte, chante :

*Tes doux baisers sont des oiseaux  
Qui voltigent fous sur mes lèvres!*

A ce moment, je ne puis résister. Mon amour concentré, ardent, s'échappe en un long et langoureux baiser que je pose sur les lèvres de ma compagne. Sous ce délicieux frisson je lui murmure : « Je t'aime. »

Dans le silence part un grand éclat de rire moqueur et Georgette s'est soustraite à mon étreinte... Elle fuit légère comme un enfant vers l'hôtel, me jetant brutalement ces trois mots fatidiques : « Je suis mariée! »

Et le calme se refait lourd, suffoquant, remuant en moi mes rêves d'avenir évanouis, mes tendresses perdues envolées dans la nuit...

. . . . .  
Voilà mon cher, ma première amourette! Elle est bien curieuse et inoubliable, n'est-ce pas! Le voisin de table de Georgette, le vieux monsieur insupportable — je l'ai appris depuis — est le mari de cette charmante fée! Quelle étrange chose!

Horresco referens!...

Mon cher, tu sais que le ridicule tue, aussi ne montre cette lettre à personne et déchire-la.

J. D. G.



## L'ESCARPOLETTE.

— “ Sylvia se balance dans les lianes  
qui bordent la rive, en effleurant l'eau  
du bout de son pied „ —  
Valse lente — *Sylvia*, la Nymphé  
de Diane.

*Oh ! combien j'aime d'entendre,  
Douce et tendre,  
La poétique chanson  
De Sylvia qui se balance  
En cadence  
Au milieu d'un frais buisson !*

*Elle écoute sous l'ombrage  
Le ramage  
De ses frères les oiseaux  
Et la nymphe gracieuse  
Sous l'yeuse  
Se berce dans les roseaux.*

*Sa chevelure dorée  
Dénouée  
Flotte au vent, et par moments  
On voit ses épaules blanches  
Dans les branches  
Pleines d'éblouissements.*

*La source à ses pieds murmure :  
La nature  
Admire la blonde enfant,  
Et les brises parfumées  
Des ramées  
Baisent son front innocent,*

*Car ces beaux yeux de déesse  
Chasseresse  
N'ont jamais connu les pleurs,  
Et toujours passe et repasse  
Dans l'espace  
Son front couronné de fleurs.*

*Sur l'escarpolette frêle,  
Auprès d'elle  
Se balance un frais lutin  
Qui voulait cueillir la rose  
Demi-close  
De ses lèvres de carmin.*

*Autour de sa tête blonde  
Une ronde  
De sylphes aux ailes d'or  
Elargit sa danse folle  
Et s'envole  
La suivant dans son essor.*

*O belle et chaste ingénue,  
Continue  
Ton doux rêve au fond des bois,  
Où le zéphir te balance  
En cadence,  
Plein de parfums et de voix.*

*Va ! Berce-toi loin du monde,  
Nymphé blonde,  
Sous ton dôme de rameaux.  
Berce-toi, je ne t'envie  
Ni ta vie  
Ni le chant de tes oiseaux,*

*Car dans la nature entière  
Je préfère  
A tous tes sylvains moqueurs  
La douce voix de ma mie,  
Mon amie,  
La plus belle de tes sœurs.*

A. WESTERMANN.

# IDYLLE ROUGE<sup>(1)</sup>

(Suite).

Le pays était calme pour le moment. Lentement le soldat avait repris ses forces et maintenant en sûreté dans la maison du fossoyeur, il n'avait rien à craindre pour sa liberté.

Tout le temps qu'avait duré sa convalescence, Marthe n'avait pas quitté son chevet; sans cesse elle avait été là, près de lui, devançant ses désirs, guettant ses moindres volontés pour les satisfaire aussitôt.

Maintenant ils sortaient souvent ensemble. C'étaient des promenades attardées le soir, dans les bois, de longues stations, le jour, dans les endroits frais et herbeux.

La nuit les surprenait quelquefois, assis tous deux, causant de tout et de rien, près des murs d'un vieux moulin dont la roue depuis longtemps arrêtée, ne troublait plus la quiétude du ruisseau qui coulait limpide, chantant gaîment sur son lit de cailloux blancs.

Ils restaient là, bavardant près de cette eau aux miroirs reflétant les hêtres, se déroulant dans la campagne comme un mince ruban d'argent, avec quelque barque de bois, dormant çà et là au milieu des roseaux. La surface cristalline était ridée parfois par l'aile d'un oiseau aux flancs d'émeraude et de saphir, qui semblable à une balle magique disparaissait bientôt, se perdant dans le lointain brumeux.

Le jeune homme se laissait aller doucement à ce rêve, à cet enchantement qui le gagnait; il oubliait qu'il ne pourrait toujours rester à Fontoy ignoré, que des affections, des personnes qui lui étaient chères l'attendaient là-bas...

Marthe ne voulait pas croire à une séparation possible. Depuis la nuit où elle avait vu le soldat étendu dans le caveau où son père l'avait transporté, elle l'avait aimé, d'abord sans le savoir peut-être, mais maintenant cet amour la remplissait toute. Elle ne pouvait concevoir qu'il arriverait un moment où il faudrait se quitter pour toujours, sentant bien qu'alors son cœur se briserait, que son bonheur finirait avec ce premier amour.

Souvent Marthe demandait au jeune homme des renseignements sur sa famille qui habitait du côté de Metz. Comme elle s'informait des siens, Marcel — ainsi s'appelait le soldat — lui parla inconsciemment d'une payse qui jadis avait charmé

---

(1) Voir page 33.

son cœur et qui, lorsqu'il était parti pour rejoindre son régiment avait, disait-il en riant, tant et tant pleuré qu'elle en avait gagné des yeux gros comme ça....

Marthe, loin de rire, devint triste ; peu s'en fallut qu'elle aussi ne pleurât... Marcel lui avait fait mal. Elle était fâchée que cet homme auquel elle avait donné son cœur eut aimé une autre femme ; elle lui en voulait d'avoir ainsi brutalement jeté une ombre sur le rêve de bonheur qu'elle avait formé depuis si longtemps.

Elle voulut savoir le nom de cette femme, ce qu'elle faisait, mais à mesure que Marcel parlait, la jeune fille sentait s'enfoncer plus profondément en elle un sentiment de colère, de jalousie.

Marcel l'aimait-il réellement ? Depuis ce jour cette question se posa à son esprit, la poursuivant partout, la torturant sans cesse. Elle s'était laissée bercer par cet amour qui l'avait envahie peu à peu, s'emparant d'elle, la rendant maintenant irritée à la seule pensée qu'une autre possédait peut-être ce cœur qu'elle avait cru bien à elle.

Marcel, lui, continuait toujours à mener sa vie heureuse et douce, aimé par la jeune fille, poursuivant cette idylle charmante qui lui semblait un mythe venu du pays des songes.

Soudain des bruits alarmants se répandirent à Fontoy : l'ennemi revenait. Des paysans affolés fuyaient déjà, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

A la tombée de la nuit, Marthe et Marcel se trouvaient dans la clairière, près du vieux moulin. Le jeune homme paraissait soucieux, détournant les yeux chaque fois que Marthe levait vers lui ses regards pleins d'angoisse.

Tous deux causaient de choses et d'autres, mais dans leur conversation banale on devinait l'effort qu'ils faisaient pour ne pas laisser paraître le trouble qui les agitait.

Marthe avait comme un pressentiment que l'heure qu'elle avait tant redoutée, l'heure qui devait amener leur séparation, était proche. Elle avait une envie folle de surmonter le sentiment qui la retenait, d'avouer son amour à Marcel. Elle voulut parler, puisque lui se taisait, mais elle n'osa pas... L'aimait-il seulement ? ..

Un coup de feu retentit, encore très éloigné. Le soldat tressaillit et se levant brusquement :

« Marthe, dit-il, tu as entendu ? Ils reviennent.... »

La jeune fille ne dit mot, suffoquée par l'émotion.

« Il m'en coûte de te dire ce que tu vas entendre, continua Marcel, mais il le faut. Marthe, ma blessure est guérie, et on se tue là-bas.... Je ne puis continuer à rester ici, dans une inaction coupable, alors que mes amis meurent pour défendre leur liberté. Ce serait une lâcheté que tu réprouverais, si je n'allais pas

les rejoindre, si comme eux je ne marchais pas à la victoire ou à la mort. Marthe, ici est le bonheur, là-bas, le devoir. »

Des coups de fusils se faisaient entendre plus rapprochés, des fugitifs traversèrent la clairière en courant.

« L'heure de la séparation a sonné, continua Marcel. Demain, ce soir peut-être, il faudra que je parte. Si jamais la mort me frappe, pense de temps à autre à celui que tu as toi-même arraché un jour au trépas. Quel que soit le sort qui m'est réservé, moi je songerai toujours à toi, Marthe. Tu as été pour moi plus qu'une amie, tu as été une sœur. »

Marthe n'avait pas prononcé un mot pendant que Marcel parlait. Toujours elle avait cru qu'il allait lui avouer son amour, mais rien... Il ne l'aimait donc pas ! C'était de la reconnaissance, de l'amitié, mais non de l'amour qu'il avait eu pour elle. Il l'avait dit : Elle avait été pour lui une sœur... La jeune fille fut si cruellement frappée dans ses vœux les plus chers, qu'elle resta atterrée, ne trouvant pas dans son navrement une parole à lui dire.

« Mais comme le soldat l'interrogeait sur son silence :

« Oui, va, dit-elle, tu as raison, ne pense pas à moi, obéis à ton devoir, il est sacré. Nous étions trop heureux, vois-tu, cela ne pouvait durer. J'ai cru un moment que nous touchions au bonheur, mais hélas, ce n'était qu'un rêve. Le rêve c'est la vie ; nous autres, nous passons comme des ombres, fantômes à la poursuite d'une chimère, le bonheur. Pars, le sort le veut ainsi. Tu l'as dit, là-bas est le devoir... Adieu ! »

Puis, se rapprochant de Marcel elle lui donna une petite croix qu'elle portait suspendue au cou : « Prends ceci, qu'elle soit un souvenir de moi, qu'elle te rappelle la pauvre fille qu'un jour tu rencontras sur ta route. Sois heureux et puisses-tu trouver ce bonheur que tant d'autres recherchent en vain. »

Tous deux se turent, s'oubliant dans leur rêverie, repassant dans leur esprit toutes ces journées de félicité, si douces mais déjà envolées.

Les Prussiens un moment refoulés par les Français s'étaient repliés sur Fontoy qu'ils occupaient de nouveau. On entendait le roulement sourd des pièces d'artillerie qui passaient, le piétinement des chevaux et dans l'obscurité des canons de fusils reluisaient.

« Il est grand temps que je te quitte si je veux encore trouver les routes libres, dit Marcel, en apercevant au loin les soldats ennemis. Va, Marthe, rejoins ton père qui doit être inquiet de ta longue absence. Ne crains rien pour moi, dans une heure je serai au milieu des nôtres. »

Mais Marthe ne voulait pas le quitter. Elle l'accompagna, se suspendant à son bras, retardant toujours le moment des adieux.

Ils allaient maintenant en pleine forêt, faisant craquer sous leurs pieds les branches mortes qui couvraient le sol. La nuit était pure, le croissant de la lune montait à l'horizon, découpant sur le sol des ombres fantastiques, démesurées, et des étoiles scintillaient au zénith.

Un coup de feu éclata soudain tout près d'eux, parti d'un massif voisin. Marcel s'arrêta.

« Marthe, dit-il, tu ne peux m'accompagner plus loin, ta vie serait en danger. Tu le vois, partout des ennemis occupent les routes. Retourne, pendant qu'il en est temps encore. Dans quelques instants peut-être il serait trop tard, et nous nous perdrons tous les deux. Adieu, Marthe, adieu. »

« Adieu, » répéta faiblement la jeune fille.

Ils s'étaient penchés l'un vers l'autre et leur lèvres s'unirent dans un baiser....

Le soldat s'éloigna enfin, se retournant pour voir Marthe qui lui souriait.

Elle le regarda disparaître dans la nuit, se perdre dans les ténèbres. Bientôt elle n'entendit plus le bruit de ses pas.....

(A Suivre.)

LOUIS VÉHENNE.

---

## POUR UN BAISER.

*Dans un de mes rêves étranges,  
Ebauchant ton corps indécis,  
Je le moulai comme les anges,  
Plus immaculé que les lis.*

*Puis en une étreinte amoureuse  
Je fis le serment de t'aimer,  
O chimère mystérieuse,  
Serment scellé d'un long baiser.*

*Sur ma lèvre brûlante encore  
Tu l'en es reçu dans mes bras ;  
Dis-moi quand donc verrai-je éclore  
Le jour où tu me le rendras!*

CARLOS DU FAY.

---

# LE HOMARD.

à L. V. DE N.

Vous savez tous que le homard est un crustacé, que de bleu il devient rouge par l'effet de la cuisson et qu'il préfère la solitude des parcs au bruit des grands festins. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que cet animal déteste profondément l'humanité. Vous autres qui aimez la bonne chair, vous vous en êtes sans doute déjà aperçus, aussi n'est-ce pas à vous que je m'adresse. Je tiens à démontrer au vulgaire qui ne voit dans le homard qu'un animal fort paisible, aux mœurs des plus patriarcales, que sous ses dehors bon enfant, cette bête vicieuse nourrit les plus noirs desseins contre la pauvre humanité.

A preuve ce homard qui hier encore a jeté un brave ménage dans la désolation ? Connaissez-vous les Delaminque ? Je ne le crois pas, aussi vais-je vous les présenter à l'instant. Les Delaminque sont de braves poissonniers ; Madame qui ne connaît des lustres que le charme d'en avoir quatre, est ce qu'on peut appeler une belle femme ; noire, grande, bien faite elle paraît d'autant plus jolie que son mari est d'une franche laideur. Il approche de la cinquantaine, sa barbe rousse et sa bosse de graisse évoquent, je ne sais quel souvenir de Quasimodo et son pied bot rappelle l'antique dieu forgeron de l'Olympe. Jeanne ne semblait point faite pour Bernard et Bernard encore moins pour Jeanne et cependant ils s'épousèrent. Ce ne fut pas un mariage d'inclination, oh non ! il ne fut même point question de cœur et de chaumières ; le ménage Delaminque naquit d'une belle petite fortune en espèces sonnantes et d'un grand magasin bien achalandé.

Ni l'or ni la grandeur ne rendent heureux !

Jeanne eut beau être riche et femme du poissonnier le mieux coté de la ville, elle n'était pas heureuse. Comme ces cordons bleus qui rejettent la faute de leurs plats manqués sur l'état de vétusté de leur batterie de cuisine, elle crut que ses déceptions provenaient de sa boutique, qui malgré son brevet doré de fournisseur

de sa Majesté la Reine, était bien vieille, bien sombre, bien triste. Bernard qui ne pouvait rien refuser à sa chère moitié et qui eût préféré se voir arracher sa bosse, source cependant de sa prospérité, que de contrarier les moindres désirs de sa Jeanne, résolut de restaurer sa maison, de transformer son magasin. L'entrepreneur vint, une armée d'ouvriers le suivit et pendant quinze jours la poissonnerie des Delaminque fut livrée aux mains des charpentiers, des maçons, des vitriers et des marbriers.

Quinze jours avaient suffi pour faire de la vieille boutique un magasin fort propre, un bijou d'art et de confort. La " tribune „ avait été vendue ; une immense glace de baccarat la remplaçait. Le comptoir de bois blanc avait disparu pour faire place à une immense table de marbre. L'armoire aux conserves, le billot de chêne, les portes vernies, tout l'ancien mobilier, s'était vu dévissé, détaché, enlevé et porté au loin, livré à des mains mercenaires trop peu soucieuses d'un repos presque séculaire. A l'étalage au milieu d'un jet d'eau, sur une dalle de marbre immaculée, la marée aux écailles dorées, argentées et cuivrées gisait encore pantelante à côté de langoustes bleues, de homards noirs et d'écrevisses brunes. Sur ce tableau de " nature morte „ les glaces des murs renvoyaient leurs jeux de lumière. Et au fond, sur des tables proprement lavées, Bernard, le tablier à la ceinture, le coutelas à la main, dépeçait les grosses pièces dont les clients enlevaient à la hâte les morceaux.

Le magasin des Delaminque était le plus beau de la ville. Et cependant Jeanne n'était pas encore heureuse. Il lui manquait encore toujours quelque chose. Quoi ? elle ne le savait elle-même pas. Un jour cependant elle crut deviner la cause de sa mélancolie, elle demanda à Bernard de lui acheter un rideau de verdure qui la mettrait à l'abri des regards des curieux tout en donnant à la maison cet air gai et réjoui que ne peuvent connaître que ceux qui aiment les fleurs. Bernard resta deux jours plongé dans la lecture des catalogues de grandes maisons horticoles ; le troisième jour il se rendit chez un fleuriste et lui commanda vingt plants de buis. Peu de temps après, les passants pouvaient voir à la devanture des Delaminque un lot de splendides poissons devant un rideau de buis.

Le magasin de Bernard était fleuri. Et Jeanne était.... heureuse.

Bernard, dix, quinze, vingt fois même par jour sortait pour admirer à son aise, de la rue, le bel effet de son magasin et pendant ce temps Jeanne parlait avec le premier commis, un jeune homme de vingt ans. Bernard était dans la joie, Jeanne revivait, et le bonheur semblait ne plus pouvoir quitter un si heureux ménage.

Hier, Bernard venait de recevoir la marée ; elle était superbe. Des saumons au ventre d'argent, des carpes aux flancs cuivrés, des huitres au dos moucheté,

des raies aux ouïes roses, des cabillauds aux barbes sanguinolentes. L'expéditeur n'avait pas non plus oublié les homards : douze belles bêtes, aux carapaces noires, tachetées de jaune, aux pinces formidables et pleines d'espérances. Le coup d'œil devait être splendide de la rue. Bernard n'y tint plus, ôtant son tablier, passant sa veste, il alla se placer devant sa vitrine. Ce jour-là, les oreilles du brave garçon durent tinter. Ce n'étaient que des cris d'admiration, des remarques flatteuses, des "oh!", et des "ah!", à n'en pas finir. Franchement le spectacle était fort beau. Sur le tas de poissons rampaient les homards, promenant dédaigneusement leurs pinces sur ces chairs mortes, s'arrêtant çà et là pour projeter un flot de bave. Tout à coup, Bernard donna signe d'un profond étonnement. Il venait de déposer à la vitrine douze homards, il n'en voyait plus que onze. Le plus grand, le plus beau manquait. Et tandis qu'il s'écarquillait les yeux à rechercher l'absent, à compter et à recompter les présents, là-bas dans le feuillage, on voyait un plan de buis secoué violemment. Lentement, très lentement comme mû par un ressort invisible, la plante oscilla, oscilla encore pour tomber enfin. Un éclat de rire parcourut la rangée des badauds, un juron s'échappa des lèvres de Bernard. Là-bas, derrière le buisson que venait d'abattre le homard, Jeanne embrassait le commis.

Les Delaminque vont divorcer... Et pour qui?... Pour un homard ! Sachez donc, mes amis, que le homard est un animal très méchant. Aimez-le à table... et encore ! mais, si jamais vous devenez poissonnier, de grâce, ne vendez jamais de ces animaux.

V. LÉZAR.



## NE PAS SAVOIR

*Ne pas savoir si dans son cœur  
Vous occupez la moindre place ;  
Ne pas savoir si l'air moqueur  
Qui parfois en son regard passe*

*N'est pas l'indice du dédain  
Que votre enchantement lui cause ..  
Et s'il se transforme soudain  
Ne pas en percevoir la cause.*

*Ne pas savoir, lorsque toujours  
Vous avez aux lèvres " Je t'aime ! „  
S'il lui faudra plus de deux jours  
Pour oublier votre nom même.*

*Ne pas savoir, hélas ! enfin,  
Si, pendant que vous rêvez d'elle,  
Un autre en lui serrant la main  
Ne lui jure amour éternelle,*

*Et si cet autre, plus heureux,  
N'ayant plus d'aveux à lui faire,  
Avec ses propos amoureux  
N'a pas acquis l'art de lui plaire...*

*Hélas ! voilà bien la douleur  
Du doute cruel qui vous froisse,  
Vous serre et vous meurtrit le cœur  
Et le torture, dans l'angoisse.*

*C'est le prélude de l'amour  
Qui coûte souvent bien des larmes.. .  
D'être aimé le bonheur un jour  
A pour nous d'autant plus de charmes.*

# MORT D'ANGES.

\* Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
„ L'espace d'un matin !... „

(MALHERBE)

Le ciel est bleu... et l'onde est pure....

C'est une matinée d'été, de ces matinées où l'âme est en fête, où le cœur s'unit aux joies de la nature... Le soleil promène voluptueusement son flamboyant regard sur le flot calme et limpide....

L'eau murmure un chant mystérieux... et l'on ne sait si l'on entend les Sirènes antiques, là, dans leurs lointaines grottes, ou si l'ange du réveil a fait résonner son luth dans les profondeurs du ciel...

Le sable est semé de mille perles... Deux enfants sont là, marchant gaiement, l'œil plein de fêtes.... C'est une fille et un garçon, couple charmant et curieux, profondeur de malice et de grâce....

C'est une fille, aux longs cheveux sombres qui tombent en boucles torrentueuses sur ses épaules, aux yeux qui semblent deux perles noires incrustées dans une rose, aux lèvres qui rappellent le sang sur le velours... Elle est vêtue entièrement de noir... Souvenir à peine effacé... perte récente, sans doute !...

L'autre est un garçon, bien fait, à la chevelure noire aussi, au visage qui incarne ce beau type israélite, ces traits fortement marqués, ce regard sombre qui pénètre, qui toise, à qui rien ne résiste... Lui également est revêtu d'habits foncés... il porte encore le crêpe au bras....

Tristesse inconnue, blessure à peine fermée...

Ils avancent, la main dans la main, comme deux anges, et leurs pas se gravent sur le sable, comme un sillon dans l'or... Tous deux ont au bras un petit panier de jonc. Le garçon l'a laissé tel ; la fille y a brodé son nom, en laine noire : "ATRA." — Quel nom?... Quelle origine ? Italie ou Judée?... Ils ne sont pas du pays.

La route fuit derrière eux ; la plage se rétrécit. Là est la mer !... Ils courent ; leurs cheveux volent au vent comme un drapeau funèbre... et cependant la joie

est dans leurs yeux, le plaisir dans leur attitude. Ils courent... et bientôt la grève est loin déjà... ATRA a délacé son soulier, défait son bas et elle s'est avancée dans les eaux. Son pied, sur le sable du fond, paraît un nénuphar solitaire... et elle, une ondine, une nymphe, qui, riante et curieuse, est venue jeter un regard sur la terre... Le gracieux tableau se complète par le garçon, qui, debout sur un monticule, le bras étendu vers l'horizon, désigne à l'enfant un rocher sur lequel l'écaïlle rose des coquillages reluit au soleil...

ATRA a compris, vite elle s'élançe avec la rapidité d'une fée, gravit le roc abrupt, et, parvenue au faite, détache de ses doigts mignons, les attrayantes coquilles. Bientôt son ami l'a rejointe, et, à eux deux, seuls dans cette solitude, n'ayant devant eux que la mer. derrière eux que le flot, ils commencent leur pêche enfantine. Le silence matinal n'est troublé que par leurs ris argentins et leurs exclamations joyeuses.

Et parfois, quand la nacre désirée est au bas, ATRA descend, puis, pour la saisir, penche son front gracieux sur l'eau, et l'on dirait à la voir

... qu'elle met dans l'onde un baiser.

Ainsi les instants s'écoulent et les enfants sont là... Bientôt le flux commence et la marée paraît... C'est l'heure !... Ils ne voient rien, ils n'entendent rien... et l'eau monte !...

Au village voisin, l'*Angelus* tinte doucement dans le lointain.

ATRA lève la tête :

— " Pourquoi sonne-t-on ? „ — dit-elle ?

Le garçon ne répond rien, absorbé dans sa recherche. L'enfant sourit, lève au ciel son œil noir et reprend sa tâche.

Et l'heure fuit... Bientôt l'onde arrive au pied du rocher ; son écume blanche l'entoure comme une auréole lumineuse, le clapottement de l'eau se fait entendre, et les petits ne l'entendent pas !

Que va-t-il advenir en cette heure sinistre ?... qu'ils regardent donc autour d'eux !... plus de gué maintenant !... le pied blanc d'ATRA ne sentira plus le fond... et son compagnon est trop faible pour la porter...

Mais non, sans inquiétude, ils continuent cet ouvrage... ils rient toujours, .. ils enlèvent de la pierre les coquilles colorées, ... leurs paniers ne sont pas encore pleins... Ils doivent l'être. Le garçon, à divers instants ne relève la tête que pour contempler sa compagne qui semble un lis éclos sur ce rocher désert....

Tout à coup, ATRA pousse un cri : elle a senti l'eau sur la jambe !.. A cet

appel, le garçon se retourne. D'un regard, il a mesuré l'étendue du danger... son œil a mesuré l'Océan!...

Il a vu son ATRA, pâle, les yeux grands ouverts, le front plissé, les lèvres serrées... .

Que faire?... Le malheureux enfant n'en sait rien. . Il est impossible de passer dans les flots... C'est la mort, maintenant.

S'il était seul!... peut-être pourrait-il à la nage regagner le rivage... Mais sa compagne?... mais cet ange, qui est là, près de lui?...

O douleur!... Problème immense et terrible, qui le paralyse, qui brise son cœur d'enfant!....

ATRA pleure; d'abondantes larmes s'échappent de ses yeux et, roulant sur sa robe, semblent des perles d'argent. De sa gorge sortent parfois des cris rauques entrecoupés de sanglots..., cris, qu'hélas!.. l'éloignement empêche de parvenir à la plage. .

Le garçon joint sa voix à celle de la fillette... Ses accents plus mâles font fuir la mouette et l'albatros, témoins habituels des marées. Souvent et longtemps, ils réitèrent l'appel, mais en vain... et l'eau monte!..

Ah! que de fois ne l'avaient-ils pas vue, cette eau qui les faisait s'étonner par ses crues journalières!... et aujourd'hui!.....

Pauvres enfants!... quel sort affreux les attend!... que de larmes on va verser, là-bas!...

Tout à coup, une vague immense envahit le rocher... On entend un cri déchirant, sorte de râle épouvantable... puis une tache noire apparaît sur l'onde... puis, plus rien!...

— " ATRA!... „ s'écrie, fou de douleur, l'enfant infortuné..

Hélas!... la mort a fait son œuvre... la mort a cueilli la fleur à peine éclosée, la noire enfant s'est envolée vers le ciel... ATRA n'est plus!... L'espoir s'est évanoui dans le cœur du survivant de cet horrible drame, son visage est décomposé, son œil tantôt si pur, est hagard, ses lèvres si vermeilles sont pâles et plissées, ses cheveux volent en désordre... il contemple les flots d'un regard sombre... pousse un éclat de rire strident... et s'élance...  
.....

Le lendemain, la mer rapportait à la plage, les cadavres mutilés d'ATRA et de son ami, les deux petits chercheurs de coquillages....

## SPLEEN D'AMOUR.

*Le cœur serré, larmes aux yeux,  
Je cherche ce qui me tourmente ;  
Je m'interroge de mon mieux.....  
— Laissons se passer la tourmente ! —*

*Mais hélas ! loin de s'apaiser,  
La douleur en moi s'accentue,  
Et je sens sur mon cœur peser  
Un poids qui l'opprime et le tue...*

*J'ai le besoin fou de pleurer :  
Pleurer ! que c'est doux à tout âge ;  
Vous vous sentez comme effleurer  
L'aîle d'un ange qui soulage...*

*Mais il me semble que je vois  
Cet ange... Voilà qu'il m'appelle,  
Je crois reconnaître sa voix,  
Son image, ses traits... ô Belle !*

*Oui, ce sont bien là tes beaux yeux,  
Au doux regard qui me fascine  
Et tes cheveux noirs si soyeux  
Enroulés en tresse divine !*

*Exquise fraîcheur de ce teint  
Semblable au lis que l'aube arrose,  
Avec des reflets de satin  
Et des senteurs d'ambre et de rose !*

*O lèvres qui servent d'écrin  
A des éclats d'ivoire même. .  
. . . . .  
Voilà quel était mon chagrin !  
Loin de toi je suis... et je t'aime !*

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
-



Première Année. N° 5.

MAI 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 5.

<i>Menus Souvenirs</i> . . . . .	L. LUCY-MAR.
<i>Beauté qui tue</i> . . . . .	PAUL M.
<i>Ange qui meurt</i> . . . . .	
<i>Petit poème fin-de-siècle</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Triolets printaniers</i> . . . . .	JEAN NOVIS.
<i>Idylle Rouge (suite et fin)</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>Sonnets</i> . . . . .	CARLOS DU FAY.
<i>Un bal chez les oiseaux.</i> . . . . .	LOUIS DE B.
<i>Une Mère.</i> . . . . .	A. WESTERMANN
<i>Bibliographie.</i>	

**Prix du numéro: 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement: un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL:

GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

## MENUS SOUVENIRS.

Elle était assise là, devant le clavecin ouvert, son profil de médaille se dessinant sur la muraille, aux lueurs tremblotantes de la bougie. Ses doigts, errant sur les touches glacées, allaient, dans leur lenteur mesurée, avec la conviction de leur tâche, nous imprégnant tous des sons qu'ils tiraient du vieil instrument. Cette rêveuse mélodie de Schubert ainsi égrenée dans ce salon moyen-âge, devant ces auditeurs attentifs et immobiles, se grandissait démesurément et, quand on fermait les yeux, quand la pensée s'envolait, l'âme croyait ouïr les concerts d'en haut... Jamais je n'avais ressenti si exquise émotion, si enivrant sommeil.... Je rêvais, transporté vers des féeries inconnues, dans le silence qui m'entourait, buvant à la coupe du beau le poison divin de l'oubli... Ce que j'écoutais là, jadis aussi je l'avais écouté, dans ce même salon aux tentures anciennes, aux vieux meubles régence, aux grandes fenêtres grillées.... Je l'avais entendu pour la première fois retentir sous ces mêmes voûtes, de ce même clavecin sculpté, surmonté du buste vermoulu, aujourd'hui, de Lulli. Et si les larmes s'attachent ainsi à mes paupières, si mon cœur se soulève parfois c'est que c'est elle-même aussi, qui, dans le passé, me le jouait, doucement, à cette époque de félicité paisible que jamais mon amour n'oublia, que jamais mon esprit ne put perdre de vue... Oh ! qu'elle était jolie alors !... Que ses cheveux, blancs aujourd'hui, étaient blonds et soyeux !... Comme son regard que l'âge éteint sans cesse était langoureux et limpide, avec des désirs et des joies qui me faisaient tressaillir !... Mais, l'heure a fui, notre printemps a disparu, dans le grand ravage des temps... nous avons vu venir les rides..., nos membres se sont raidis, et, après cinquante ans de bonheur, nous nous retrouvons l'un devant l'autre, comme autrefois, moi l'écoutant, elle jouant, pour les grands portraits du salon, auditoire silencieux, cette même mélodie de Schubert, qui dans mon âme, évoque la pensée de cet été, radieuse aurore de notre hiver !.. .

LÉON LUCY-MAR.

I.

## BEAUTÉ QUI TUE.

*De sa lèvre embaunée un souffle alanguissant  
S'échappe irrégulier et tout chargé d'ivresse;  
La volupté d'amour et le désir puissant  
Cernent ses yeux profonds irrités de mollesse...*

*Le las de vivre inscrit sur son front pâissant  
Imprime un air cruel à sa beauté traîtresse,  
Par calcul, négligence ou caprice, laissant  
Ses cheveux noirs soyeux s'échapper de leur tresse.*

*Sans pitié, sans élan, sans amour et sans cœur,  
Voulant se faire aimer pour haïr ses victimes  
Et par désœuvrement se plaisant dans ses crimes,*

*Pour charmer l'imprudent et fol admirateur  
Etalant à dessein sa langueur marcescente,  
Et pour un cœur brisé s'estimant innocente!*

---

II.

## ANGE QUI MEURT.

*Un soupir vient mourir sur sa lèvre pâlie  
Et ses beaux yeux éteints sont rougis par les pleurs  
Qui creusent des sillons sur sa joue affaiblie  
En y laissant gravés ses regrets, ses douleurs.*

*Elle craint tant la mort! Pourquoi? Quelle folie!  
N'es-ce point là la fin de ses tristes langueurs  
Qui lui rident le front, las de mélancolie,  
De fièvre... Pauvre enfant! Hélas! Oui tu te meurs!*

*Va ! ne crains pas la mort. Le ciel, c'est ton domaine ;  
C'est de là que tu viens et la mort t'y ramène,  
Ta beauté n'était pas de celles d'ici-bas.*

*C'était trop idéal, trop divin, trop étrange !  
Nous t'aurions trop aimée et tu dois être un ange...  
Va ! si Dieu te reprend, nous ne t'oublierons pas !*

PAUL M.

---

## PETIT POÈME FIN-DE-SIÈCLE.

### L'ARC-EN-CIEL.

#### I.

Au milieu du square, le jet d'eau montait tout droit en gerbe serrée, puis s'éparpillait, en gros diamants faisant un joli clapotis sur l'eau de la grande vasque. Et dans le brouillard blanc des gouttelettes flottantes, le soleil avait mis un arc-en-ciel changeant, tout frais et délicat.

#### II.

Or, passèrent deux petites dames :

— « Oui, ma chère, une horreur. Figure-toi, il m'a reproché les bijoux qu'il m'avait donnés : peut-être pas pour cinquante louis ! »

— Tu l'as flanqué dehors, hein ?

— Je crois bien ; j'ai ouvert la porte toute grande et je lui ai dit : Fiche ton camp tout de suite, sale muf' ! et ne remets plus les pattes ici ! — C'était tapé, j'espère. Il faisait une tête !

— Et les deux petites dames passèrent, sans voir l'arc-en-ciel, au milieu du square, dans le jet d'eau qui montait tout droit en gerbe serrée.

#### III.

Or, passèrent deux avocats :

— « Voilà, si je ne me trompe, la septième fois que l'affaire est remise à quinzaine, mon cher confrère. C'est beaucoup.

— Oh, c'est élémentaire, cher confrère : la partie adverse meurt de faim. En

retardant le prononcé, nous arrivons certainement à transiger pour la succession. Hé, hé, hé, ce n'est pas plus malin que cela! »

— Et les deux avocats passèrent, sans voir l'arc-en-ciel, dans la gerbe serrée, s'éparpillant en gros diamants qui faisaient un joli clapotis sur l'eau de la grande vasque.

IV.

Or, passèrent deux policiers :

— « Agent Trotard, vous êtes un âne! »

— « Brigadier, j'avais cru .. »

— « Pas d'observations, vous êtes un âne. Subséquemment on aura l'œil sur vous, v'savez. A-t'on jamais vu : un procès-verbal, à ce malheureux cocher, pour avoir culbuté c't'espèce de particulier! Ah, mais!... on aura l'œil sur vous, c'est moi qui vous le dis; même que si ça se représentrerait, j'vous fais dégommer, v's'avez compris, dé-gom-mer! »

Et les deux policiers passèrent sans voir l'arc-en-ciel sur l'eau de la grande vasque et dans le brouillard blanc des gouttelettes flottantes.

V.

Or, passèrent deux décadents :

— « Oui, bien, nous lui avons cassé l'encensoir sous le nez, à ce pauvre Sgobtro; mais, enfin, qu'est-ce que tu en penses toi, sincèrement, de son livre? »

— Peuh!

— Moi aussi.... c'est infect.... D'abord, parce qu'il m'a pris un tas d'idées que j'avais eues dans mes *Lunes d'Automne*. C'est-à-dire... Enfin, tu comprends, il n'y a que ça qui ne soit pas infect. Tiens, au fait, c'est juste, tu ne connais pas mes *Lunes d'Automne*. Eh bien, mon vieux, allons là-bas, au café du coin, je te lirai le prologue.

— Hum, hum!

— Arrive, je te paie une choppe.

— Et les deux décadents passèrent, sans voir dans le brouillard blanc des gouttelettes flottantes, l'arc-en-ciel changeant, tout frais et délicat.

FRÉDÉRIC FRICHE.



## TRIOLETS PRINTEMPIERS.

### I.

*Dans la forêt, un matin,  
Je la vis errer rêveuse.  
Je pressai sa blanche main  
Dans la forêt, un matin.  
Sur sa lèvre de satin  
Je posai ma bouche heureuse.  
Dans la forêt, un matin,  
Je la vis errer rêveuse.*

*Dans la forêt, bien souvent,  
Nous revînmes à la brune  
Écoutant chanter le vent.  
Dans la forêt, bien souvent,  
Nous allâmes très-avant  
Rôder au clair de la lune.  
Dans la forêt, bien souvent,  
Nous revînmes à la brune.*

### II.

*Quand je pense à mes amours,  
Que j'aime errer solitaire  
Dans les grands bois qui toujours  
Quand je pense à mes amours,  
Tout bas et sans longs discours  
Murmurent : Courage, espère!  
Quand je pense à mes amours  
Que j'aime errer solitaire!*

*Cheveux noirs, grands yeux mutins,  
Lèvre de pourpre éclatante,  
Rires perlés, argentins,  
Cheveux noirs, grands yeux mutins,  
Je vous revois, les matins,  
Par la forêt où tout chante ;  
Cheveux noirs, grands yeux mutins,  
Lèvre de pourpre éclatante.*

III.

*Si tu voulais, chaque soir,  
Nous irions rêver encore  
Seuls à deux sous le ciel noir.  
Si tu voulais, chaque soir,  
Je te dirais mon espoir,  
Combien toujours je t'adore.  
Si tu voulais, chaque soir  
Nous irions rêver encore.*

*La jeunesse n'a qu'un temps ;  
La beauté, fort passagère,  
Dire au plus quelques printemps ;  
La jeunesse n'a qu'un temps.  
Profite de tes vingt ans  
Tandis que pour toi prospère  
La jeunesse, son cher temps,  
Et la beauté passagère.*

Gand, Avril 1891.

JEAN NOVIS.

---

## IDYLLE ROUGE<sup>(1)</sup>

(Suite et fin.)

Avec le départ de Marcel, un grand vide s'était fait dans le cœur de Marthe. Elle se sentait seule, toute seule au milieu de cette forêt épaisse; elle comprenait qu'avec le soldat étaient partis à tout jamais ses joies, ses rêves de bonheur.

La jeune fille errait à l'aventure, ne s'apercevant pas qu'elle s'égarait, revivant continuellement dans son esprit ce passé qui n'était plus que fumée. De temps à autre elle s'arrêtait, croyant entendre un bruit de pas dans le silence, s'imaginant que c'étaient ceux de Marcel, mais rien...

Tout reposait dans la nature; on aurait dit un immense apaisement descendu

---

(1) Voir pages 33 et 53.

sur toutes choses. Seuls, les grands arbres doucement balancés par le vent, leur feuillage frissonnant sous les baisers de la brise, s'agitaient mollement, et dans cet anéantissement de vie, on entendait des échos, des bruissements confus, des chuchotements mystérieux, ces mille voix de la forêt qui passent et meurent.

Marthe marchait toujours... Où était-elle? Elle l'ignorait, mais que lui importait à présent. Elle allait, sans but, droit devant elle.

Comme elle approchait d'un hallier, un bruit de voix s'éleva. Des sentinelles peut-être...

Elle n'y fit pas attention, tout en proie à son idée fixe, songeant toujours à Marcel. Les arbres, dont les branches se rejoignaient au-dessus de sa tête, interceptaient les rayons de la lune, l'empêchant de distinguer autour d'elle, tant l'obscurité était profonde. Elle s'écorchait aux ronces qui lui barraient la route, froissant sous son pied les broussailles qui cassaient avec un petit bruit sec.

Soudain une voix cria dans la nuit : " Qui vive? "

La jeune fille n'entendit pas, absorbée en une pensée unique ; l'extérieur n'existait plus pour elle.

Il lui semblait maintenant que Marcel était près d'elle, qu'elle lui parlait...

— " Qui vive? "

Un canon de fusil se montra entre les branches du fourré.

.... Ils se tenaient enlacés, ils étaient réunis pour jamais...

— " Qui vive? ", dit la voix pour la troisième fois.

Un éclair brilla, crevant les ténèbres épaisses, une détonation suivit...

Un faible cri lui répondit — tel celui que jette l'oiseau blessé à mort — une masse tomba sur le sol, puis, plus rien. . . . .

Un gai rayon de soleil, gerbe d'or où se jouaient des poussières blondes s'infiltrait curieusement à travers les vitres, dans la maison du fossoyeur. La chambre de Marthe avait une blancheur d'aurore, tout égayée par cette lumière qui réchauffait la nudité des grands murs blancs. Au fond, dans un lit aux courtines drapées, toute pâle en ses atours de vierge, reposait la jeune fille. Son mince profil, qu'encadraient ses cheveux bruns, s'était encore aminci, se découpant très doux sur la neige de l'oreiller, ses mains croisées avaient des teintes d'ivoire, abandonnées sur le drap qui la recouvrait. A son chevet, deux cierges brasillaient dans le silence, éclairant de leurs fauves ce visage de cire. Sur la tablette de la fenêtre, languissant, étioilé, un lis se mourait.

Au pied du lit, le fossoyeur était agenouillé. Depuis que Gaspard avait retrouvé

sa fille morte dans la forêt, depuis qu'il l'avait transportée dans sa maison, il ne l'avait pas quittée, regardant toujours cette figure aimée qui ne le voyait plus, souriant à ce marbre impassible.

Cependant il s'était levé doucement, retenant ses sanglots, considérant Marthe d'un regard où se reflétait toute son âme. Il descendit dans le cimetière, prit une bêche et sous le feuillage dru d'un cyprès se mit lentement à creuser la terre.

Oh! que le métier de fossoyeur lui parut dur! . . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Au fond de la fosse, maintenant entièrement achevée, une longue caisse jaune apparaissait, une croix noire tranchant durement sur le pâle du sapin. Appuyé sur sa pelle, Gaspard songeait... La nature semblait fêter des noces blanches : le soleil cachait la crudité de ses rayons derrière la gaze opalescente d'un brouillard matinal; dans la campagne, des pommiers en fleurs jonchant la terre de leurs pétales neigeux, l'avaient rendue semblable à une couche virginale; un ruisseau murmurait doucement, pleurant les amours blanches.

Un bruit sec retentissait de temps à autre : c'était la terre qui tombait avec un son mat sur le cercueil. La fosse se remplissait, se remplissait... Gaspard, comme pris de folie, bêchait, bêchait..

Oh! que le métier de fossoyeur lui parut dur!

Le soleil s'était dégagé de ses voiles et dardait, imprégnant de sa chaleur la terre qui sentait bon. Sous la retombée du cyprès qui recouvrait Marthe, un pinson, en petites notes perlées, chantait gaiment ses amours...

LOUIS VÉHENNE.



# SONNETS.

A MONSIEUR A.-P. LACUZON.

Je vous parlerai d'elle, — ch! ce sera mon thème

(A.-P. LACUZON. Son nom.)

## I.

*Loin de tout regard curieux,  
Me voilà seul en ma chambrette;  
Ma plume est encore trop discrète  
Pour nommer l'objet de mes vœux.*

*Je suis jaloux lorsque vos yeux,  
Monsieur, regardent ma conquête;  
Elle pourrait — la tant coquette —  
Se mettre à nous aimer tous deux.*

*Voilà donc ce qui me torture,  
Et voilà pourquoi d'aventure  
Eludant toute question :*

*“ Est-elle brune? Est-elle blonde?  
Mon amour veut que je réponde :  
“ C'est une belle du Japon! ”*

## II.

*Vous songez à ces maisonnettes,  
A ces pavillons d'Orient  
Qui tremblent au plus léger vent,  
Faits de papier et de baguettes.*

*Or dans une de ces chambrettes,  
Vous figurez-vous une enfant,  
A l'œil pers, au frontal d'argent,  
Ayant à ses pieds des planchettes;*

*Les lèvres teintes de carmin,  
Et rieuse de grand matin  
En sa houppelande à ramages?*

*Elle tient en main — vous rirez —  
Un parasol tout de papier, —  
Et sa coiffure a trois étages.*

CARLOS DU FAY.

## UN BAL CHEZ LES OISEAUX.

(Conte pour les jeunes filles).

C'est à vous, aimables lectrices, que je dédie ce conte fantaisiste. Si vous voulez m'écouter, je vous le dirai doucement, avec lenteur, à voix basse, de peur qu'il ne soit emporté par la brise parfumée qui caresse et fait ondoyer les boucles de votre chevelure soyeuse; je vous le conterai comme il me fut conté, un soir d'hiver, par un sylphe aux ailes de gaze, qui m'apparut, rayonnant, à travers l'épaisseur bleue de la fumée d'une cigarette.

\*  
\* \*

Il faisait nuit. Le temps était gris et maussade. Enseveli dans un fauteuil au coin du feu, je rêvais, en fumant, de vers et de jeunes filles, lorsque j'entendis près de ma fenêtre un imperceptible battement d'ailes, suivi bientôt d'un filet d'une voix grêle et perlée, harmonieuse et sonore, qui disait :

« Je suis un pauvre sylphe égaré, transi de froid, tremblant de peur. Tout-à-l'heure, quand j'ai voulu regagner la rose que j'habite, j'y ai trouvé un criocère, qui allongeait sa grande tête rouge, allumait ses yeux noirs et agitait ses antennes d'un air menaçant; plus loin, les ailes verdâtres d'une grosse cantharide m'ont épouvanté; un lampyre, caché dans le gazon, m'a ébloui par l'éclat de sa lumière et lorsque je tentai de me réfugier dans un lis, un méchant phalène m'a jeté de la poudre blanche.... alors je me suis enfui très loin, et j'ai perdu mon chemin. " Ouvre-moi, je tombe de fatigue, si tu m'abandonnes, je mourrai bien sûr dans cette nuit noire et glacée! „

J'ouvris la fenêtre, autant par curiosité que par compassion; le sylphe entra, vint voltiger autour de moi, et se posa sur ma table, près de la lampe. C'était une forme d'ange presque insaisissable; ses cheveux, blonds comme de l'or et contournés en spirales, étaient d'une ténuité extrême; à ses épaules tremblaient des ailes de gaze bleue, plus fines que celles des libellules, et, sous ses paupières délicates, brillaient deux yeux semblables à des saphirs microscopiques.

— « Beau sylphe, lui dis-je, je n'ai d'autre compagnie à t'offrir que la mienne et pas la moindre fleur pour te coucher. Va plutôt chez ma voisine, chez ma voisine aux yeux d'azur et aux cheveux blonds comme les blés; elle te soignera

bien mieux que moi, te prendra dans ses bras comme une mère prend son enfant, et sur son cœur, tout endormi, te bercera jusqu'au matin!... .

— Non, dit le Séraphin de sa voix suave; ta voisine lit en ce moment un roman qu'elle ne devrait pas lire, et qui, par cela même, l'intéresse au dernier point; elle ne s'occuperait pas de moi. J'aime mieux rester ici, et, pour récompenser ton hospitalité, je viendrai te voir souvent. J'ai vu bien des choses : je te les conterai; je suis entré dans bien des secrets : je te les confierai; car je te sais un peu poète et les poètes seuls savent me comprendre.....

— Devinerais-tu d'où je viens à présent? „

Il secoua ses ailes diaphanes et une délicieuse odeur de violettes et d'aubépine se répandit dans la chambre.

— “ Je viens de la forêt, reprit-il, où j'ai assisté, la nuit passée, à un spectacle dont tu n'as pas idée et que je vais te dépeindre : un bal chez les oiseaux.

Ravi, je m'accoudai sur ma table, et après s'être reposé quelques instants, le Séraphin parla ainsi :

\*  
\* \*

“ J'avais entendu dire qu'il y avait bal, ce jour-là, chez les oiseaux de la forêt.

Au crépuscule, je me rendis à l'endroit où ils avaient l'habitude de se réunir pour danser, et là, caché derrière une touffe de violettes, j'attendis.

La lune, semblable, à un écu d'argent, éclairait les grands chênes, qui, les pieds dans le gazon, berçaient l'éternel rêve vert des ramures pâmées. Du village voisin, dont on apercevait au loin le clocher aigu surmonté d'un coq gaulois, arrivait parfois un bruit confus, le mugissement ensommeillé d'un bœuf ou le jappement d'un chien de ferme. Dans la forêt silencieuse, une vapeur blanche, traversée par des stries de lumière argentée, montait vers les branches des arbres, qui balançaient leurs cimes noires et s'embrassaient dans les hauteurs.

La salle de bal était une clairière, tapissée de mousse et d'herbe fine, constellée de pâquerettes et de pervenches aux yeux bleus.

Les vers luisants avaient été chargés de l'éclairage : enfouis au fond de la corolle des liserons qui s'enroulent en spirale et serpentent autour des troncs, ils épanchaient à la clairière une lumière faible et douce.

A l'orchestre, une trentaine d'exécutants, fauvettes et rossignols, musiciens incomparables, qui praelaient des airs, où alternaient les strettes et les trilles, avec de gentils hochements de tête.

Point de buffet chargé de friandises, de glaces, de crèmes, de sucreries ou

de vin mousseux servi dans des flûtes vertes : rien qu'une source limpide serpentant entre deux bords verdoyants, où poussaient tout plein de myosotis et de cresson dentelé.

De tous côtés arrivaient des danseurs : il y avait des pinsons avec leur gilet jaune et leur jaquette grise; des bergerronnettes en costume gris-perle; des merles se rengorgeant dans leur habit noir; des roitelets et des chardonnerets, vêtus de pourpoints en satin, comme les pages d'antan; des hirondelles en queue de morue et en gilet blanc; des alouettes en robe à diagonales; en un mot, toute une foule pimpante et fleurie, un monde raffiné emplissant la clairière de bruit et de toilettes, et s'agitant à travers ce luxe de verdure et de fleurs... Et tandis que la haute gomme de la gent ailée était en liesse, il fallait voir comme là-bas, sous le couvert, les moineaux faisaient le trottoir!

L'orchestre attaqua une valse, harmonieuse, suave, tantôt claire et joyeuse, tantôt alanguie dans une véritable hystérie de notes voluptueuses et molles, triste, morose, puis tout-à-coup bondissante et effrénée, pour retomber ensuite, épuisée, comme dans une torpeur malade... et les groupes s'ébranlèrent. C'était un spectacle merveilleux, de voir ces gentilles créatures, unies par couples, tourner autour de la clairière aux accents de cette symphonie magique, qui jaillissait en notes cristallines du gosier des musiciens de la forêt.

Ah! plus d'une oiselle rougit, ce jour là, jusqu'à la racine de ses petites plumes, aux aveux que lui fit quelque coquet passereau! Car pendant ce bal, combien dût-il se faire de brillantes conquêtes et s'ébaucher de folles amourettes! Combien dût-il se donner de rendez-vous dans les blés mûrs, parmi les bluets et les coquelicots; dans les vergers à l'herbe grasse et où l'on pique les fruits dorés, et dans les coins frais, pleins de mystère et de rosée, où poussent les campanules festonnées et où les muguets penchent leurs clochettes blanches qu'agite la brise au bord du ruisseau jaseur!

La fête dura presque jusqu'à l'aurore. Toute la nuit la lune regardant les danseurs, épancha ses rayons jaunes à la cime des arbres; mais après que les instrumentistes ailés eurent joué mille danses et contredanses, peu à peu elle commença à pâlir dans le firmament plus clair, et les étoiles, clignotant comme des lampes dont l'huile est tarie, moururent et s'effacèrent une à une. Au moment du galop final apparaissait à l'horizon une ligne de pourpre, avant-coureur du soleil levant, et, dans les cours des fermes, les coqs sonnaient déjà la claironnade d'éveil.

Alors tous les danseurs quittèrent la clairière, et, dans la tiédeur de l'aube humide, ils regagnèrent leur nid, las, mais le cœur joyeux, tandis que les musiciens allaient gargariser leur gorge fatiguée avec la rosée toute fraîche de la nuit....

Et lorsque le soleil se leva, il fut tout étonné de trouver la forêt silencieuse, sans un chant, sans un cri ; car les valseurs de la veille dormirent jusque passé le milieu du jour, et plus d'un, je suis sûr, revit en songe la belle avette dont il avait, pendant le bal, enlacé la taille fine !..... „

\*  
\*\*

Puis je n'entendis plus rien. Je vis se dissiper un éther aussi léger que le duvet de la pêche..... « Sylphe ! criai-je, beau Sylphe !..... Point de réponse !.. .. Le génie s'était envolé !

\*  
\*\*

Belles lectrices, vous que je vois parfois passer dans mes nuits solitaires, lorsque je rêve, comme vous, de tant de choses, recevez ce conte que je vous dédie.

Ah ! si l'une de vous peut, en lisant cette histoire, laisser échapper dans l'espace, vers le conteur, une aspiration d'amour qui lui sera bien rendue, c'est plus que ne vaut le conte, et tout ce que demande l'auteur.

Louis D. B.

---

## UNE MÈRE.

---

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère ?  
V. Hugo. — *Angelo*.

C'était en 1815. Napoléon tombé, Waterloo, la France vaincue, douloureux réveil de ce rêve sublime, épopée splendide qui commence aux Pyramides pour finir à Hogoumont ! L'épée qui pendant vingt ans avait ébloui le monde, touchée par Dieu, venait de se briser dans la main du maître : dans cet immense deuil, personne n'osait même plus parler d'espoir, et les troupes de la coalition triomphantes passaient nos frontières, les baïonnettes rouges de sang français.

Pourtant le découragement ne fut pas général. A la nouvelle de l'invasion, un cri de rage s'éleva des montagnes d'Alsace, noble terre où battraient toujours des cœurs généreux dans des poitrines françaises.

Ce n'était plus l'Empereur, c'était la France qui était menacée cette fois, et

paysans, bûcherons, schlitteurs chaussèrent leurs guêtres, décrochèrent leur fusil et se jetèrent dans les sapinières.

A l'entrée du col de Saverne, quelques-uns de ces braves gens avaient pris position dans d'énormes rochers qui leur formaient une forteresse naturelle admirablement située. Défendant toute la vallée de leurs feux plongeants, ils pouvaient arrêter là un régiment, et sans se faire illusion sur l'issue de la lutte héroïque qu'ils allaient engager, ils avaient juré de faire au moins payer cher aux envahisseurs cet étroit passage des Vosges.

Ils avaient choisi comme chef un beau jeune homme de vingt-cinq ans, Hans Schoeffer, le meilleur chasseur de la montagne : son courage et son sang froid étaient vantés de tous ses camarades. Tous chasseurs, et pour la plupart braconniers, c'étaient d'excellents soldats pour cette guerre d'embuscades, et ils attendaient les ennemis, intrépides et calmes, comme s'ils eussent été à l'affût de quelque hardi chevreuil.

Ce jour-là, l'examen des armes avait été particulièrement soigné. Des fuyards leur avaient dit le matin même qu'une colonne prussienne était en marche vers le col, et la petite troupe s'apprêtait à bien la recevoir.

Une femme à l'œil fier, coiffée du large flot national, causait avec le capitaine Hans. C'était sa mère : elle venait tous les jours du village qu'on voyait à leurs pieds, leur apporter des nouvelles de la vallée, avec un vieux flacon de myrtille ou de kirschenwasser qu'on buvait à la France. La brave alsacienne adorait son fils, qui le lui rendait bien : et cette mère et son enfant offraient un tableau touchant au milieu de tous ces rudes chasseurs, dans la brume matinale qui s'élevait toute parfumée des sapinières trempées de rosée.

Soudain, la sentinelle cria " Aux armes ! » D'un bond, Hans fut près d'elle. Un régiment prussien s'avavançait sur la route, comme un immense serpent noir dans les vertes prairies, et, confiant dans l'anéantissement des armées de Napoléon, sans un éclaireur. Le jeune homme plaça rapidement ses compagnons dans les roches, leur recommandant de ne tirer qu'à son signal et surtout de viser aux officiers, alla embrasser sa mère qui n'avait pas bougé, et revint à son poste de combat. Le régiment s'approchait toujours ; on entendait le bruit des pas et les voix des soldats qui riaient.

Au moment où la tête de la colonne dépassait les rochers, une détonation retentit, suivie aussitôt d'une décharge générale, éveillant au loin les échos de la montagne. L'ennemi s'arrêta court, surpris de cette attaque imprévue, la moitié de ses chefs tués ; mais, le premier moment de stupeur passé, il commença à répondre vigoureusement au feu des montagnards. Un détachement de tirailleurs

se forma pour l'assaut; les ronces et les broussailles retardaient leur marche et les maintenaient immobiles sous les balles, comme pour aider les hardis chasseurs à défendre le col de leur patrie. Mais chaque minute amenait de nouveaux renforts à l'ennemi; les rochers, dont le feu faiblissait, étaient couverts d'une grêle de balles, et ce combat inégal ne pouvait plus durer longtemps. Hans allait de l'un à l'autre, encourageant ses hommes, quand tout-à-coup, frappé d'une balle à la tête, il roula foudroyé aux pieds de sa mère. Celle-ci avait regardé, immobile, les premières phases du combat, mais lorsqu'elle vit son Hans tomber ensanglanté elle poussa un cri terrible, et se dressa frémissante sur le bord de l'abîme, regardant venir à elle ces hommes qui venaient de lui tuer son fils.

Puis, folle de douleur et de haine, elle se baissa. Deux secondes après, une énorme pierre descendait la pente avec un bruit sinistre, brisant les arbustes et les broussailles, et, arrivant sur les Prussiens avec une vitesse vertigineuse, s'ouvrait un sanglant chemin à travers leurs rangs épouvantés.

Les plus courageux frémirent à l'aspect de cette horrible mort; un brusque mouvement de recul fit refluer toute la colonne. Les efforts des officiers étaient impuissants à retenir leurs hommes: ceux-ci cherchaient affolés un abri quelconque et les rochers descendaient toujours, bondissants sur les flancs de la montagne, emportant des files entières, et éclaboussant les soldats du sang de leurs camarades, broyés sous ces meules effrayantes.

En haut, la mère sublime, échevelée, rugissante, soutenue encore par le feu de quelques chasseurs, dont les balles se perdaient inutiles dans cette avalanche, semblait vouloir faire crouler toute la montagne sur les meurtriers de son enfant. Et c'était quelque chose de saisissant au milieu de ce splendide paysage des Vosges, devant cette magnifique nature, que le spectacle de cet immense désespoir maternel.....

Soudain des coups de fusil prirent à revers la vaillante phalange. Quelques tirailleurs ennemis avaient découvert un chemin qui tournait les rochers, et arrivaient rendus plus furieux encore par cette héroïque résistance. Une balle renversa la mère sur le cadavre de son fils, tandis que sa dernière roche s'arrêtait dans le vallon sur un monceau de morts.

Et dans la boue sanglante, ce qui restait du régiment passa.

*Valenciennes, juin 1890.*

AD. WESTERMANN.



# BIBLIOGRAPHIE.

## A travers les revues.

Le numéro double de Mars-Avril de la **Jeune Belgique** s'ouvre par une page remarquable de Stéphane Mallarmé. *Pauvre enfant pâle*, où l'auteur nous dépeint les souffrances morales du petit gueux, qui, transi de froid, répète aux passants indifférents sa complainte touchante, sans qu'un sou ne descende dans sa sébille et que la misère rendra mauvais un jour.

J'ai remarqué aussi dans ce même numéro un charmant sonnet d'Aug. Vierset : *Ecran Japonais*. Ce poète, témoin de quelques unes de ses autres poésies et parmi elles *vers les lointains* se plaît à nous décrire les charmes des lointains pays où le soleil se lève sur les cités merveilleuses avec des toits aux angles recourbés et aux tuiles omnicolores avec des maisons vernissées, des palanquins d'innombrables clochettes, que réveille le inoindre souffle de la brise, et où le soir, sous la blondeur lunaire, des jeunes filles brunes ou jaunes, aux yeux fendus en amande et aux pieds petits à tenir dans la main promèment leurs rêveries à l'ombre des thuyas en fleur et des palmiers — éventails qui se penchent sur l'océan !....

A citer aussi d'originales facéties rimées sous le titre de *Album à Toto*. Toto est un enfant terrible, qui est né et a reçu son éducation dans les bureaux de la revue ; et d'après une de ses envolées lyriques qu'il a intitulée *Philosophie*, il me semble qu'il y a tout lieu de dire de lui : c'est petit, mais c'est méchant !

..\*  
Dans les **Jeunes** de Mars dernier il faut lire : *From Home* une belle page, également d'Aug. Vierset ; il nous dépeint son réveil dans une chambre d'hôtel, à Douvres, au moment où la ville reprend son activité fébrile, au milieu d'un brouhaha matinal qui aurait fait le désespoir du poussif Boileau ;.... tandis que les flots de la mer écumante viennent mourir au pied de la ville en travail.....

Dans le numéro d'Avril de la même revue se trouvent d'excellents vers de Tristan Maldange, *Les Croix*. Ces vers sont d'un vrai poète, et je les ai relus plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir. Le lecteur jugera lui-même de leur valeur par les quatre strophes suivantes que je me permets d'en détacher :

*Il est des croix de bois si grandes  
Par les chemins de mon pays,  
D'immenses croix de bois, si grandes  
Avec des bons dieux tout petits.*

*Et les petits bons dieux de cuivre,  
Par les hivers tout dédorés,  
Claquent au vent et semblent vivre  
Sur le bois des vers dévoré.*

*Souvent par une main ils pendent  
Au seul clou qu'épargna le temps  
Et les bras de la croix se tendent  
Toujours au loin, immensément.*

*J'admire dans ces croix trop grandes  
La naïve main qui les fit :  
La croix, la douleur, est si grande,  
L'homme, le souffrant, si petit !*

Le **Sylphe** (n° de Mars), nous offre quelques bonnes poésies, entre autres : *Volubilis, Eternelles richesses, Le sauveur, Réveil printanier*. A la fin de la bibliographie de cette revue, M<sup>r</sup> C. Niemand cite un charmant sonnet extrait d'une plaquette de huit sonnets publiés par M. Aymerrillot. Je prendrai également la liberté d'insérer ici le sonnet cité par M. Niemand, espérant faire plaisir à tous nos lecteurs qui aiment vers bons et beaux :

## La chute d'un poète.

*Le poète a quitté son séjour enchanteur,  
Il a pris le chemin qui mène à la caserne,  
Et, dans l'enlacement du grand mur qui le cerne,  
Personne ne lui donne un mot consolateur.*

*Le képi renfoncé sur l'oreille, l'œil terne,  
Il se meurt au milieu de cette âcre senteur,  
Et nul refrain ne sort des lèvres du chanteur,  
Quand il se frotte en rêvant son sabre et sa  
[giberne].*

*Adieu la lyre ! Adieu l'hymne des frais amours !  
Il faut toujours trimer et bourriquer toujours ;  
Et maintenant, autour du baquet militaire,*

*Le doux poète, épris de la Muse et de l'Art,  
S'accroupit dans un groupe insipide et gueulard,  
Pour peler des oignons et des pommes de terre !*

..\*

Le **Revue Belge** a publié une bonne pochade dans ses derniers numéros. Cette pièce, intitulée *La Faculté danse* et signée F. E. Ardrighetti, est pleine de verve et d'entrain. Certains passages sont vraiment remarquables, entre autres celui où une soixantaine d'étudiants, armés d'ustensiles de cuisine et précédés d'enseignes parlantes, vont faire un charivari infernal sous les fenêtres d'un de leurs anciens copains, qui, faisait-on, allait se marier, et lui chanter une sérénade commençant par ces vers :

*On dit que tu te maries  
Nous venons t'en féliciter !  
Ta cervelle est ramollie  
Pour faire cette stupidité !...*

..\*

J'ai feuilleté cette semaine une jeune revue littéraire de Paris, **L'Ermitage**, où se trouve une nouvelle fort jolie de Marc Legrand : *La Sonnette*, qui vous émeut et vous trouble pendant sept pages, pour vous arracher un sourire amer, qui efface quelque peu l'impression laissée par ce qui précède. Car l'auteur vous émeut sincèrement, en vous décrivant avec un réel talent la douleur de la famille Villard en perdant Lucette ; bien plus sincèrement que ceux qui cherchent en vain à faire perler la moiteur sur le front de leurs lecteurs en faisant grimacer des têtes de morts, ou en leur montrant des squelettes qui entrecroquent leurs fémurs et jouent des castagnettes avec leurs métatarses....

De plus, dans ce même journal, j'ai remarqué quatre charmantes piécettes de Henri Mazel, intitulées : *Tres petits poèmes en prose*.

LOUIS D. B.

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes.
  5. *Le Symphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
-



Première Année. N° 6.

JUIN 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 6.

<i>Silhouettes soldatesques</i> . . . . .	LOUIS DE B.
<i>Après une promenade en forêt</i> . . . . .	A. WESTERMANN
<i>Ronde spectrale</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>L'Amour chiffonnier</i> . . . . .	PAUL M.
<i>L'Amoureuse</i> . . . . .	J. D. G.
<i>Rondels</i> . . . . .	JEAN NOVIS.
<i>Croquis</i> . . . . .	L. LUCY-MAR.
<i>Parisiana</i> . . . . .	
<i>Aux sons du carillon</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Bibliographie.</i>	

**Prix du numéro: 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement: un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL:

GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

**Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange  
sont priés de s'adresser au bureau du Journal.**

---

# CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

## EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

# SILHOUETTES SOLDATESQUES.

## I.

### XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

C'est un vieux couvent en ruines, où sont campés des soldats. Au dehors, la bise pince ferme, et la sentinelle arpente en battant la semelle les dalles du promenoir extérieur, envahi par la mousse et le lierre. La neige qui n'a cessé de tomber implacablement pendant toute la journée, s'est amoncelée sur les branches glacées des arbres, et là-bas, dans l'ombre des monticules blancs renflant le sol semblent cacher des tertres. La lune apparaît au haut du clocher jauni de la chapelle, depuis longtemps fermée aux fidèles, comme un point sur un *i* et éclaire d'une lueur blafarde les arbustes et les buissons, dont les branches, dépouillées de leurs feuilles projettent sur le sol blanc et les pierres tombales recouvertes d'inscriptions latines des ombres bizarres, auxquelles une imagination surexcitée pourrait prêter des formes fantastiques. D'aucuns même s'attendraient à voir ces monuments s'entr'ouvrir, pour livrer passage à des abbés ou à des abbesses, mitre en tête et crosse à la main, suivis de la troupe des moines, grands squelettes vêtus de bure, et faisant claquer leurs mâchoires en récitant des litanies. Dans le silence, interrompu seulement par le sifflement du vent, des gémissements sortent, lugubres, de la carcasse des vieux troncs. Mais le factionnaire, lui, ne voit, n'entend rien de tout cela ; il continue sa promenade, fredonnant entre les dents un vieux refrain de bataille, et pensant à sa payse, fille de quelque fermier cossu, ou au dernier bal, pendant lequel il n'a cessé de danser avec de grosses et belles campagnardes que pour avaler d'un trait de grands brocs de bière mousseuse, tandis que les ménétriers, debouts sur des tonneaux, raclaient leurs violons à tour de bras, ou s'époumonnaient à souffler dans leurs fifres.

Dans la chapelle, plus de croix sur l'autel, plus de cierges, plus d'encensoir, le froid pénètre par les vitraux cassés, la porte ballote sinistrement, et le vent fuit tourbillonner comme un essaim éperdu, les feuilles mortes qu'il y a chassées

à la fin de l'automne. Reitres et lansquenets, assis pêle-mêle autour de grands feux de bois mort, causent, rient et chantent en buvant ; plusieurs, étendus sur le sol, dorment enveloppés dans leur ample manteau ; quatre reitres, dont deux sont assis sur les restes d'un lutrin qu'ils ont trouvé dans quelque coin de l'ancienne sacristie, jouent aux dés sur un tambour, tandis qu'un lansquenet, appuyé sur sa hallebarde, semble suivre le jeu avec intérêt. La lueur rougeâtre des feux mourants éclaire par intervalles des armes diverses, posées contre le mur : arquebuses, pistolets d'arçon, sabres, épées, rapières, lances, etc. Au pied de l'autel, des officiers, assis autour d'une table, causent et boivent en riant comme leurs hommes, éclairés par les rayons livides, qui tombent en raies grises sur les dalles de marbre, d'un cierge de cire fiché dans un vieil os à moëlle.

Mais peu à peu, chants, rires et causeries cessent ; officiers et soldats se couchent dans leurs grands manteaux, et s'endorment sous la garde d'un des leurs, dont on entend les pas lourds et cadencés résonner sous les arceaux déserts. Mais il ne tarde pas à venir réveiller un de ses camarades, qui doit le remplacer. Et tandis que la sentinelle de tantôt se couche, le nouveau factionnaire, saisissant son tartan et son feutre empanaché, décroche son arquebuse, franchit la porte entr'ouverte, et disparaît dans la sombre nuit.

## II.

### XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

La neige lourde tombe en tourbillonnant, la bourrasque siffle et gronde ; dans l'air s'élargissent parfois des trouées d'ouragan, et les flocons s'abattent toujours. Ça et là, les églises piquent le ciel noir, impénétrable, de leurs clochers effilés, et la lune phésique ruisselle, mettant des scintillements argentés sur les toits neigeux. La ville est endormie ; partout plane un silence morne, glacé, que rien ne coupe, ni le miaulement des chats, ni les ululations des chiens. Pas un passant, seuls quelques rares habitués sont béatement léthargés dans les cafés, attablés devant leur consommation favorite, et entourés de la fumée de leurs pipes.

Le petit pioupiou, le fusil sur l'épaule et renfoncé dans sa grosse capote, marche vite, le long du mur nu et humide de la caserne. L'air dilate ses narines, son pas sonne fortement à travers la rue déserte. Au loin, les toits et les arbres du boulevard, couverts de neige, éblouissent. Deci, delà, clignent les papillons

jaunes des becs de gaz. Tout-à-coup, le vent se lève. Il roule du bout de l'avenue, faisant tourner les flocons de neige en un ballet fantastique. Et le petit pioupiou marche toujours, aveuglé par la neige, luttant contre le vent qui siffle à ses tempes.

Puis il entre dans sa guérite, et l'arme au pied, pelotonné dans son manteau, il pense à la maison paternelle ; à l'âtre où flambe en belles flammes bleues une grosse bûche de bois, tandis que, suspendu à la crémaillère, le chaudron de soupe fume et chante gaiement ; ou aux longues veilles d'hiver, pendant lesquelles sa mère et ses sœurs cousent et tricotent, et que son père fume sous le manteau de la cheminée, en lisant l'almanach ou la feuille d'annonces.

Mais des pas pesants retentissent dans la cour de la caserne : c'est le caporal et un camarade, qui vient relever de faction le petit pioupiou. Celui-ci boucle son sac, présente les armes, donne le mot d'ordre, et rentre au corps de garde.

Le poêle ronfle. Une fenêtre aux carreaux fendus, un store déchiré ; près d'un trousseau de clefs, un quinquet qui noie la salle dans une clarté rousse. Contre le mur, un ratelier pour les fusils ; dans un coin, empilés, les sacs et les képis ; les ceinturons sont suspendus à des clous. Ici une table branlante, à laquelle est assis le fourrier, occupé à faire les comptes de la compagnie. Là quelques carcasses de chaises dépaillées. Une odeur mixte de rata, de café et de tabac nage dans l'air. Au bord des planches qui servent de lit, deux soldats font une partie de piquet. Un autre, employant son sac comme pupitre, écrit à sa payse sur du papier à fleurs, et le caporal dessine au dos d'une enveloppe la tête de quelque fille de cabaret. La plupart des pioupious fument et baillent en s'étirant ; d'autres, plus rares, dorment roulés dans une couverture. Onze heures et demie sonnent. Le sergent baisse le quinquet et chacun se couche.

Bientôt on n'entend plus que les sifflets déchirants du vent, qui stride lugubrement, et les ronflements sonores, réguliers des dormeurs ; et, de distance en distance, les rayons de la lune dessinent sur le sol des lignes blanches...

L'horloge de l'église voisine égrène lentement douze coups. Le caporal se lève et éveille un soldat pour aller relever la sentinelle. Tous deux mettent leur képi, leur capote, bouclent sac et ceinturon, et sortent l'arme sur l'épaule.... On entend hurler la tempête ; une bouffée d'air froid, semblable à un gigantesque battement d'éventail, pénètre dans le corps de garde, et le bruit de la porte qui se referme résonne gravement dans la grande salle nue....

*Septembre 1890.*

LOUIS DE B.

---

## APRÈS UNE PROMENADE EN FORÊT.

(LETTRE),

*Vous m'avez demandé d'écrire  
Quelques strophes à mon retour,  
Et de vous chanter sur ma lyre,  
Les souvenirs de ce beau jour.*

*Mais j'étais couché dans la mousse  
Quand je vous promis mes chansons  
Et les oiseaux, de leur voix douce,  
Se répondaient dans les buissons.*

*Les feuilles, couleur d'espérance,  
Nous faisaient de si jolis vers !  
Le luth était le ciel immense  
Et l'album était les prés verts.*

*Chaque fleur apportait sa strophe  
A ce poème universel :  
Un chêne, bon vieux philosophe,  
Cherchait la rime d'Éternel.*

*Les brins d'herbe des hémistiches  
Se tiraient admirablement  
Et trouvaient des rimes très riches ;  
Pas d'hiatus : c'était charmant !*

*Un grillon marquait la mesure,  
Et donnait aux insectes d'or  
Une leçon sur la césure,  
Pour faire une ode à messidor.*

*Tout près de nous une fontaine  
Nous récitait chaque verset ;  
La brise, pour reprendre haleine,  
Au moment voulu se taisait.*

*Toutes les voix de la nature  
Reprenaient en chœur le refrain ;  
Rien n'était faux dans ce murmure,  
Parce qu'il n'avait rien d'humain.*

*Et dans les frissons des ramées,  
L'immense poème béni  
Des hautes herbes parfumées,  
Montait vers Dieu dans l'infini.*

*Mais maintenant que dans la vie  
Je suis revenu des grands bois  
L'âme encore doucement ravie  
De toutes ces divines voix,*

*Hélas ! je sens mon impuissance  
A vous rappeler ces concerts,  
Il vaut mieux garder le silence,  
Que de troubler l'hymne des airs.*

*Croyez-vous que la voix humaine,  
Aurait pu, dans ce chœur divin,  
Aider la nature sercine  
Murmurant au fond du ravin ?*

*Après ces poètes, la rose,  
La fauvette et le rossignol,  
Vous comprenez bien que je n'ose  
Chanter les bois de Locquignol.*

*Je sens que je ne puis pas dire  
Les beaux vers des petits oiseaux,  
Et je cherche en vain sur ma lyre  
Le bruit du vent dans les roseaux.*

*Après les chansons des linottes,  
J'ai peur de paraître bien peu,  
Et de faire des fausses notes,  
Dans le grand psautier du bon Dieu.*

## RONDE SPECTRALE.

POUR MON AMI P. V.

Que la lune est pâle ce soir!  
Où donc sont les étoiles?  
Regardez ces nuages noirs, regardez comme ils roulent dans l'espace.  
Une lueur glauque illumine l'horizon.  
Ecoutez : un crapaud a coassé dans les hautes herbes.  
Un hibou a hululé par trois fois.  
Des feux follets dansent sur les fosses fraîchement creusées.  
Quelle est cette tête verte qui apparaît?  
Mon Dieu! les tombes s'ouvrent!  
L'odeur de tous ces cadavres navre et fait horreur.  
D'où vient ce bruit d'os entre-choqués?  
Ce sont les morts qui dansent une ronde.  
Ils ont l'air plus heureux que les vivants.  
Oh! la mort qui met un terme à nos douleurs  
Et la vie, plus horrible que la mort.  
Pourquoi devoir souffrir si longtemps ici-bas?  
Pourquoi l'homme a-t-il peur de retourner au néant dont il sort?  
Alors que le bonheur n'est que dans l'oubli.  
Un vol de corbeaux plane dans le ciel.  
Une vieille femme passe sur la route.  
Elle porte un sac sur le dos.  
Elle marche toujours et elle est aveugle...  
Des jeunes filles dansent en se donnant la main...  
Théories de vierges dans le chaos.  
Mon Dieu! que la nuit est obscure!  
Un crime a dû se commettre ici...  
La lune est toujours plus pâle.  
J'entends les hurlements des damnés dans l'enfer  
Et les vagissements des enfants dans les limbes  
Et les cris des amants dans le purgatoire  
Et les soupirs des vierges dans le ciel

Et la lune devient toujours plus pâle.  
Un chien hogne...  
Que les arbres sont agités par le vent!  
Et combien les nuages se suivent plus pressés!  
On dirait une course vers l'abîme.  
Des corbillards roulant dans l'espace.  
Une étoile filante a rayé les ténèbres.  
Pourquoi le chien s'est-il tu?  
J'entends un bruit de chaînes  
Et de nouveau des clameurs horribles.  
La géhenne s'est-elle rouverte?  
La ronde de spectres se reforme.  
Oh! tous ces fantômes n'ont plus d'yeux...  
Une goule dévore le corps d'une jeune fille.  
Des salamandres se tordent autour des croix.  
Des vampires sortent des tombeaux.  
L'enfer a vomé ses créatures.  
Des guivres rampent sur les pierres.  
Des chauves-souris volètent en larges cernes.  
Des brucolaques se lamentent dans la nuit  
Et des stryges sucent le sang bleu des cadavres.  
La ronde tourne toujours.  
On entend le rire satanique des spectres  
Et leurs os heurter les dalles funéraires  
Et toujours se déroule la sinistre farandole.  
Soudain une cloche a tinté.  
Une lueur albe s'est dessinée à l'horizon.  
Un coq a chanté.  
Et les fantômes ont fui.  
Et les tombes se sont refermées.  
Et tout a disparu.  
Oh! ce ciel noir.  
Et ces caveaux plus noirs que le ciel.  
Et plus noire que les caveaux, mon âme.

LOUIS VÉHENNE.

---

# CROQUIS.

A M<sup>r</sup> LOUIS VÉHENNE, auteur de  
« *l'Idylle Rouge* »

La guerre a passé par là... tout est sang... tout est ruine. La plaine est vaste et ravagée. Une odeur de poudre envenime l'air. L'on craint, quand on marche... L'idée d'un être embusqué, l'arme au poing, hante. Tout n'est qu'un immense désert. Seules, quelques ruines de chaumine humble et moussue, vêtues de lichen, restent là, triste souvenir d'une époque effroyable qui a couru comme un éclair. La désolation souveraine entoure, unique, ce désastre. Ces murs que la poudre a noircis, ces restes de meubles éventrés et fumants, cette sombre histoire de la guerre, qui s'est gravée à la bayonnette sur cette misérable chaumière, tout ce deuil qui plane, emplit l'âme d'une terreur secrète et vague, non définie, qui oppresse. Tout autour, l'herbe roussie et piétinée, que la flamme dévorante et voluptueuse a léchée, lentement, ainsi que les cailloux et les pierres, exhale une émanation délétère et acre. Dans un enclos qui fut l'étable, la pauvre petite étable de cette pauvre petite maison, des restes hideux, des os rougis ou calcinés, révèlent l'horrible autodafé de ces animaux innocents, pris dans les flammes et délaissés dans la fuite rapide des habitants... Malgré soi, le cœur songe, attristé, aux effroyables souffrances de ces bêtes, proies douces de l'incendie... Une piste noire et semée de décombres, conduit au centre de cette cabane, et là, marchant sur les débris du toit de mousse effondré, si vous levez les yeux, ayant autour de vous la mort et le silence, vous apercevez des lambeaux parfumés du ciel bleu, qui semblent, antithèse blessante, sourire à cette hécatombe... Tout rappelle l'instant fatal, tout ramène au jour qui fut la fin... tout respire le sang, la désolation... et les oiseaux noirs, messagers de mort, qui croassent encore au-dessus des terres, appellent la pensée vers les corps des braves morts dans l'épopée affreuse.

*Sedan, Août 1888.*

LÉON LUCY-MAR.

---

# PARISIANA.

A M<sup>l</sup>e JEANNE L.

Les oiseaux, au sommet des branches, chantaient. On n'entendait, de par toute la forêt si claire, qu'une grande voix harmonieuse, élevée, qu'un concert varié d'accents aigus et de roulades perçantes. Au centre du dédale feuillu, une clairière était là, si tentante ! toute dorée d'un soleil bien joyeux et bien chaud, tout émaillée de pâquerettes et de boutons d'or. Oh ! la jolie petite clairière, avec son petit ruisseau moqueur qui l'entourait et où les légers chanteurs venaient boire, parfois, pour mieux égrener leur voix perlée !... Ce fut cet éden là que, du haut des cieux, la fée Bleue aperçut, dans sa recherche d'un coin de terre. Oh ! qu'elle était jolie, la fée Bleue !..., toute jeune, toute mignonne, tout ensatinée, avec un diadème de fleurs blanches dans les cheveux. Son long manteau d'azur frôlait l'herbe humide, quand elle arriva, et son pied alerte foulait le sol si printanier !... Elle resta quelques instants au bord de l'eau, regardant rire les poissons et les têtards, qui filaient, insaisissables et avaient peur d'elle, la prenant pour le soleil. La fée Bleue, rieuse, plissa ses lèvres roses, alors, contre ses dents si petites, et siffla si gentiment, que les rossignols se turent, sur les branches, pour l'écouter. La forêt toute déserte parut alors s'animer. De tous les buissons, de toutes les sentes, de tous les massifs, s'en vinrent des êtres, des jeunes filles, toutes au plus jolies, au plus gaies, au plus séduisantes. Et il y en avait tant que bien vite la clairière fut débordée, et que les grands chênes durent s'écarter, et que le petit ruisseau réduisant son onde si étroite à un mince filet d'eau, à peine perceptible dans cet amas de longs cheveux et de regards brillants. Alors, quand le silence se fut fait parmi cette jolie foule, la douce fée Bleue prit la parole, et dit, toute sérieuse :

— « N'est-ce pas qu'il était bien temps, mes sœurs, que je vienne supprimer la confusion qui règne parmi vous ? Vous toutes si roses, venez, que je vous embellisse ! Il est si grand le ciel, que je puis y puiser, dites, des merveilles ! Approchez que je vous donne un nom et un diadème à chacune, pour que je vous retrouve plus tard, quand il sera venu, votre jour, mes petites amies, votre jour d'immortalité ! » —

Et comme elles se pressaient, jalouses, d'une masse : « Oh ! pas vite !... tout doucement ! Une par une, que je vous voie bien, en face, au fond du cœur ! »

Alors, tous les oiseaux se turent, sur les branches et le partage parfumé

commença. De toutes ces charmantes, chacune reçut un don de la fée Bleue,... et aussi un nom, un de ces noms qui subsistent encore aujourd'hui, que nous connaissons, mais que l'on nous a souillé, que l'on nous a meurtri, si bien que la douce fée ne s'occupe plus de ses sœurs après les avoir tant aimées!... Mais ce jour-là, tout était encore pur, c'était l'aurore claire des nations vierges, c'était le beau temps, l'âge d'or, l'âge des oiseaux, de la nature, de la vertu...

L'Espagnole, de la fée Bleue reçut le noir de jais pour sa chevelure, qui flotta au vent comme un crêpe et qu'elle relevait comme une mantille. L'Italienne eut les yeux sombres, brillants comme la lave ardente du Vésuve. A l'Allemande, elle donna les dents de perle, aux teintes de corail et les tresses blondes, comme les épis. La Russe se para de la Majesté gracieuse, et l'Anglaise du coloris rosé de ses joues... Toutes reçurent un de ces dons si vivaces au primordial printemps, dégénérés aujourd'hui, mais reconnaissables encore et tant jolis, tant exquisement, rêveurs!.. Et quand la fée Bleue, se fut délicatement acquittée de sa tâche, et que dans le dispersement joyeux de ses compagnes, elle allait reprendre son vol léger vers sa demeure azurée, elle sentit tout à coup une petite main fine frapper son épaule,... et se retourna étonnée.... Mais sa surprise fut bien plus grande, quand elle s'aperçut que dans sa large distribution, elle avait complètement oublié sa sœur cadette, la PARISIENNE!... Ses yeux bleus si frangés de cils clairs s'ouvrirent bien larges et bien contrits : « Oh ! ma mignonne ! dit elle, que faire?... j'ai tout épuisé de mes trésors ! Que veux tu que je te donne ? Tiens,... veux-tu mon manteau bleu et mon diadème ? mais ce n'est pas assez,... et ce n'est pas durable ! » Et, dans une moue charmante d'adorable ennui la gracieuse sylphide appuya son menton si potelé sur sa main blanche, tandis que deux gentilles fossettes se creusaient aux coins de ses lèvres.... Mais bientôt, cette inquiétude s'effaça de son visage rêveur, et d'un geste, rappelant les chères baptisées, elle leur dit d'un ton de voix si irrésistible, oh ! si tendre ! « Tenez, voilà, mes mignonnes, que j'ai oublié votre sœur, dans mon partage... Il ne me reste plus rien pour elle. Soyez charitables, donnez-lui un peu de vos dons à chacune..., et partez contentes. C'est tout ce que je peux faire à présent ! » — Et elle disparut, zéphir radieux, dans l'atmosphère embaumée de son passage....

C'est pourquoi la Parisienne fut gratifiée de toutes les grâces et de tous les charmes séduisants qui devaient caractériser ses compagnes... Et depuis tant de mille ans que la distribution éthérée a eu lieu, elle a conservé, la si jolie, tous ses avantages, tous ses voluptueux détails, pour le grand plaisir et le grand enivrement de nos yeux et pour la satisfaction insatiable de tous nos appétits.

*Liège, Avril 1891.*

LÉON LUCY-MAR.

## L'AMOUR CHIFFONNIER.

*L'amour, un soir par les chemins,  
Tout en haillons, tout en guenilles,  
Boileux, courbé sur des béquilles,  
Tenant un crochet des deux mains,  
Cherchait après des cœurs humains  
Dans la cendre et les escarbilles.*

*Il était bien triste et soucieux,  
Chercheur d'infortunes cachées  
Ne trouvant qu'âmes desséchées,  
Et des pleurs mouillaient ses beaux yeux  
Ne pouvant hélas ! chercher mieux  
De ses pauvres mains écorchées.*

*Sans se décourager pourtant,  
Il s'acharnait..... ô bon Cythère !  
Quand tout à coup survint sa mère,  
Cypris, au visage charmant  
Qui redoutait pour son enfant  
Le contact fangeux de la terre.*

*« Que fais-tu donc ô mon Amour ?  
„ Lui dit-elle avec inquiétude,  
„ Aurais-tu perdu l'habitude  
„ De notre céleste séjour,  
„ Et ne crois tu pas ce qu'un jour  
„ Je t'ai dit dans la solitude ?*

*„ Je t'ai dit que les hommes font  
„ Bien fi de toutes tes tendresses ;  
„ Ils sont blasés de tes caresses  
„ Et ne connaissent plus ton nom !  
„ Je t'en conjure, ô Cupidon !  
„ Reste au ciel parmi les déesses » —*

*Mais l'enfant répondit : Tu vas  
„ Voir bientôt, ô mère chérie,  
„ Que tu te trompais ; je t'en prie  
„ Porte avec moi ces cœurs en tas  
„ Je connais un ange ici-bas  
„ Près duquel ils reprendront vie. „*

# L'AMOUREUSE.

ÉCRIT POUR ELLE.

Semblant pleurer une immense douleur, le jour se mourait en un grand scintillement de pourpres pâles. La mer, exhalant les sanglots des calmes crépuscules s'en allant troubler la quiétude des lointaines grèves, apaisait les languides rougeoiments du soleil. Strié de la neigeuse écume des vagues, le bleu sombre de l'eau se fondait, en la douceur d'un baiser, avec le bleu tendre du ciel gouaché de la blancheur morte des nuages. Les ternes lueurs du jour se noyaient dans l'infini de la mer aux vagues se poursuivant, s'enlaçant suavement, ivres d'amour. Au loin, comme une envolée d'oiseaux blancs effarouchés, des barques balançaient sous la brise enfant leurs voiles bombées. .. Et la vie s'endormait dans une tristesse de rêve....

Comme tous les soirs, il marchait là, seul, s'imprégnant de la fraîcheur de l'air, jetant ses yeux éteints dans les larmes sur cette mer qui perfidement le fascinait, le faisait atrocement souffrir et dont il n'avait pas la force de les détacher. Vieux marin, courbaturé et aveuli, il avait pour cette grande gueuse d'irrélles adorations, d'extatiques ardeurs. Une attirance de désir le faisait venir là, près d'Elle, à la tombée du jour, remuait en lui ses nostalgies de voyages, exacerbait ses sens. Par les soirs sans lune comme par les soirs brillant de l'or des étoiles, voilà cinq années, terribles de longueur, qu'il y venait. Il en était éperdu, puis, sans qu'il put résister, des attendrissements le prenaient, le berçaient, le torturaient doucement dans un emportement d'amollissante passion qui lui donnait la confuse vision de pays radieux de lumière et d'amour....

La nuit s'était faite, toute noire.... Ses tristesses l'envahissaient plus sombres.... Et toujours, quoique ne la distinguant plus du ciel tendu d'opaques nuages, il avait les yeux rivés sur Elle. C'est qu'il l'aimait, qu'il était fou de cette grande amoureuse qui versait la vie en son vieux corps. Il aurait voulu qu'Elle engloutisse tout,

qu'Elle ne fût qu'à lui, rien qu'à lui, dans l'éternité. Oh ! ces décevantes hantises qui le torturaient immensément !

Des veines les plus infimes de son corps le sang affluait à sa tête comme pour la faire éclater ; il lui semblait que son cœur se fondait, tant il le donnait tout entier à cette Mer. Sa gorge se serrait, toujours plus fort, dans un étau ; ses nerfs se crispaient terriblement. Oh ! qu'il souffrait ! Oh, cette vie !...

Un vent, doux, vrai frôlement d'ailes, s'élève, pousse un nuage et dévoile les candides nudités de la lune. On dirait une blessure dans le ciel. Sa clarté de grand cierge ruisselle sur la Mer....

Voyant, dans un agrandissement de fièvre, la mer si belle, si attirante, si délicieusement argentée, il s'arrête. Ses yeux éblouis le trompent et il lui semble percevoir des multitudes d'anges dans la tristesse désolée du ciel. Puis c'est la Mer qui arrive sur lui qui la désirait tant ; une peur immense le prend, quelque chose de lourd pèse sur ses paupières déjà closes, le sang injecte ses yeux morts. La vie s'exhale de son pauvre corps qui s'affale sur le table. Craintivement une vague vient l'effleurer.

Lentement la lune se revoile d'un nuage. Très lourde se refait l'obscurité et la mer sanglote toujours. Là-bas, la lumière d'un phare tremble péniblement.

*Mai 1891.*

J. D. G.

---

## RONDELS.

### Étang clair.

*L'étang s'argente au lointain  
Et le ciel bleu s'y reflète.  
Pour mirer sa gorge<sup>te</sup>  
S'y penche l'oiseau lutin.*

*A la brise du matin  
L'onde claire fait risette...  
L'étang s'argente au lointain  
Et le ciel bleu s'y reflète.*

*Le nénuphar de satin  
Y déclot sa collerette ;  
Chantant comme une ariette  
Son clapot's argentin,  
L'étang s'argente au lointain.*

---

### Neige.

*La valse silencieuse  
Des flocons se poursuivant  
Gire, ondule, soulevant  
Sa spirale gracieuse.*

*Au sein de la nuit pieuse,  
La neige met sous le vent  
La valse silencieuse  
Des flocons se poursuivant.*

*Par file capricieuse  
Leur duvet qui va pleuvant  
— Blanc fantôme décevant —  
Lance en l'ombre vicieuse  
La valse silencieuse.*

### Étoile du soir.

*Blafarde, l'étoile du soir  
A l'horizon bleuté s'allume.  
En le firmament de bitume  
Sa clarté semble se douloir.*

*On dirait que sous un lissoir  
Par les guérets s'étend la brume.  
Blafarde, l'étoile du soir  
A l'horizon bleuté s'allume...*

*Elle épanche son désespoir  
Sur le moite sillon qui fume.  
Un brouillard léger comme plume,  
Et voilant, vapeur d'encensoir,  
Blafarde, l'étoile du soir.*

---

### Hiboux.

*Sous l'albe regard de la lune  
On perçoit geindre les hiboux ;  
Avec un frémissement doux  
Passe leur vol en la nuit brune.*

*L'onde stagne dans la lagune  
Et se traîne avec un remous...  
Sous l'albe regard de la lune  
On perçoit geindre les hiboux.*

*On croirait vraiment ouïr une  
Flûte en leurs vagissements mous  
Qui semblent sortir des grands houx,  
Pleurant leur romance importune  
Sous l'albe regard de la lune.*

# CARILLON.

Dans les vieilles villes des Flandres,  
Par les crépuscules d'été,  
Les carillons sont purs et tendres,  
Et longs comme l'éternité.

(CHARLES FUSTER).

*Le carillon se met en branle et sonne l'heure,  
Chantant un air gaillard de son timbre cassé.  
Or, voici que du vieil amour de l'air passé,  
— Bien loin pourtant, bien mort — un sourire m'effleure.*

*Ce même air autrefois me disait : Il est temps.  
Je courais la revoir — Oh les heures charmées !  
— Et nos âmes se sont l'une à l'autre fermées ;  
Dire que l'on s'oublie après s'être aimés tant !*

*Je ne la vois déjà plus que dans un nuage ;  
Son souvenir s'en va chaque jour davantage,  
Comme au flacon vidé s'affaiblit un parfum.*

*Ses cheveux blonds, ses yeux bruns me semblent un leurre,  
Ce n'est même plus elle à présent que je pleure,  
Non, je porte le deuil de mon amour défunt.*

FRÉDÉRIC FRICHE.

# BIBLIOGRAPHIE.

## A travers des revues.

Le numéro du *Mercure de France* (Mai, 1891), renferme un portrait inédit et très-artistique de Gustave Flaubert.

Ce même fascicule contient des vers originaux de MM. Tola Dorian, Adrien Remacle, Louis Denise, Saint-Pol-Roux, G. Albert Aurier, Édouard Dubus. Toutes ces pièces sont éminemment suggestives et la forme en est très soignée. La partie de prose est également remarquable : après quatre pages magistrales de Villers de l'Isle Adam, M. Charles Merki, sous le titre de *Simple Notes*, nous offre quelques lignes piquantes. M. Remy de Gourmont donne une page dramatique : *L'Opérateur des morts*, qui sort tout à fait de l'ordinaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir ce jeune auteur en butte aux attaques de certains journalistes moroses, par exemple M. Nestor — rien du roi de Pylos — dans *l'Echo de Paris*. Viennent ensuite MM. Jules Renard et Louis Dumur.

Le *Mercure de France* mérite tous nos éloges. Quoiqu'en dise M. Nestor précité, les productions éditées dans cette revue sont autre chose que de fades élucubrations, et leurs auteurs ne sont pas précisément ce qu'il appelle des " larves d'hommes. "

La sympathique revue parisienne *L'Ermitage* (N° de Mai, 1891), fait défiler devant nous la riche pléiade de ses collaborateurs. Remarquons l'article de fond sur *l'Evolution de M. Maurice Barrès*, *l'Eternel désir* de M. Pierre Dufay, *Attributs*, vers de M. Henri de Régnier, enfin la série des *Très petits poèmes en prose* de M. Henri Mazel.

Ces pages, empreintes d'une grâce qui ne va point sans quelque mignardise, plaisent par là même au lecteur et le font rêver... C'est, je pense, le meilleur éloge que j'en puisse faire.

Lire dans la *Jeune Belgique* l'article initial *Protectionnisme littéraire*. C'est une protestation indignée contre le mercantilisme de certains libraires belges, qui pourraient mettre à profit la dénonciation faite par la Belgique de la convention littéraire conclue avec le gouvernement français, et rendre notre pays un foyer de contrefaçon artistique.

Les littérateurs de la *Jeune Belgique* répudient hautement pareille conduite. Nous ne pouvons que les appuyer et nous ranger à leur avis. Quand comprendra-t-on que la propriété littéraire est un bien comme un autre, et que c'est commettre un vol aussi grave qu'un vol d'argent, lorsqu'on y porte atteinte?

Montrons que si la propriété littéraire n'est qu'imparfaitement protégée contre les atteintes, c'est un motif de plus pour la respecter. Faisons voir surtout à nos amis de France que nous saurons sauvegarder leurs droits et les défendre même à l'occasion.

Nos pères s'étaient acquis une réputation universelle de contrefacteurs littéraires. Au siècle dernier, Voltaire s'était résolu à faire éditer dans les Pays-Bas une partie de ses œuvres. Mais, dès qu'avait paru l'édition originale, il s'en imprima une dizaine de contrefaçons. Aussi l'écrivain, prenant un congé de notre pays et de ses habitants s'écriait: Adieux canaux, canards, canailleries.

Tâchons que la France d'aujourd'hui ne renouvelle pas à notre adresse le mot du patriarche de Ferney.

La *Jeune Belgique* (N° de Mai, 1891) comprend une nouvelle d'après l'italien : *Chevalerie rustique* de M. Georges Eeckhoud; *Panthée*, pièce de vers de M. Charles Van Lerberghe, le jeune poète bien connu; des *proses* de M. Georges Destrée et enfin quelques strophes de M. Victor Remouchamps. Le numéro se termine par une chronique littéraire des plus intéressantes due à MM. Iwan Gilkin, Valère Gille et Eugène Demolder.

Le *Sylphe* (N° d'Avril, 1891) contient beaucoup de vers, rien que des vers même, si l'on en excepte huit pages de prose alerte et spirituelle, et une étude raisonnable d'esthétique musicale *Sur les héroïnes d'Ambroise Thomas*, par M. Gabriel Monavon. Citons les poésies de MM. Alexandre Michel, Henri Second, Emile Augier. Dans le supplément réservé aux écrivains non dauphinois on remarque des *sonnets* de MM. Blandel et Aymerillot.

Un *sonnet* de M. Aymerillot m'a surtout charmé. Je me permets de le soumettre au lecteur : ces quelques vers ne peuvent que lui faire plaisir.

## MANON.

A L'ABBÉ PRÉVOST.

*Monsieur l'abbé, je ferme en pleurant votre livre,  
Je souriais pourtant quand je l'ai commencé,  
Desrieux me plaisait aimé, puis délaissé  
Par la folle Manon dont le baiser l'enivre.*

*J'y trouvais le portrait de notre âge insensé,  
Et chaque tour auquel votre couple se livre  
Dériderait, je crois, l'homme le plus glacé.  
Mais, en tournant, bientôt les pages pour poursuivre,*

*Le triste Châtelet se montre à notre esprit,  
Le chariot souillé passe, et l'on s'attendrit  
Sur ces jeunes amants dont le destin se joue.*

*Notre bouche n'a plus le sourire moqueur,  
Le cœur du chevalier palpite en notre cœur,  
Et les pleurs de Manon glissent sur notre joue*

Toutes nos félicitations à l'auteur. Il fait voir qu'il a " senti " le roman du bon abbé Prévost, c'est bien ; mais il décrit cette impression en vers nets et précis c'est mieux encore.

La *Revue Belge* (1<sup>er</sup> et 15 Mai, 1891) renferme des articles très-instructifs de MM. E. Baes, F. Loise, L. Goemans, — des vers de MM. Beltjens, Aulit, et de bons articles de prose dus à MM. Charles Sluyts, E. Bonnehill. Mentionnons une belle page sous le titre de *Mon Kipi d'étudiant*, par M. Firmin Van den Bosch.

Lire dans la *France Moderne* (N° du 15 Mai 1891) un *sonnet* de M. Henry de Braisne; *Baiser de Mai*, par Kars Nissa, et une étude littéraire bien travaillée et très-exacte par M. Alfred de Martonne sur *M. Lucien Paté*, le poète *virgilien*, " qui, dit M. Paul Stapfer, voit la nature avec les yeux de l'âme, et, non content de la peindre, la sent aussi profondément. "

LUCIEN D. B.

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

---

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
-



Première Année, N° 7.

JUILLET 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 7.

<i>Mauricette</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>Lettre à Pierre Loti</i> . . . . .	A. WESTERMANN.
<i>Nuit Claire</i> . . . . .	JEAN NOVIS.
<i>Fragments d'un journal de pensionnaire.</i>	PIERRE HANCART.
<i>Sonnets</i> . . . . .	RODRIGUE SÉRASQUIEZ.
<i>Bibliographie.</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.

**Prix du numéro: 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement: un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL:

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

### EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII. — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.

# MAURICETTE

PROFIL PARISIEN.

A M<sup>r</sup> LÉON LUCY-MAR.

Dix-neuf ans, petite figure chiffonnée, nez retroussé; bouche bien fendue s'ouvrant sur des ivoires roses, grands yeux de biche d'où sortaient des regards d'une douceur alanguissante, cheveux d'un blond d'épis, ébouriffés, formant couronne autour de ce minois tentant, telle était Mauricette, couturière à l'atelier, grisette le dimanche et à ses moments perdus.

Un peu grande peut-être, comme une fleur qui s'est épanouie trop tôt, elle avait pourtant dans tous ses mouvements une grâce séduisante, un laisser-aller qui charmait; taille de guêpe, flexible comme un roseau, petit pied bien cambré, tout en elle faisait songer aux soubrettes du temps du bon roi Louis XV.

N'allez pas croire que je vais vous écrire un roman; oh! non, ce que je veux vous raconter est un simple souvenir de jeunesse, un de ces souvenirs lointains qui nous apportent encore, malgré le temps écoulé, comme une sorte de parfum printanier, remembrance vivante de nos belles années.

A l'époque où je connus Mauricette, mon ami Paul Rémaury et moi, nous étions tous deux à Paris, étudiants à l'école de droit. Toujours ensemble, compagnons de plaisir comme d'étude, nos joies, nos peines étaient communes.

Je me rappellerai longtemps encore ces heures passées, la nuit, penchés sur nos cahiers, mais aussi quels dédommagements nous nous donnions, quelles folles équipées parfois, lorsque fatigués, nous jetions nos livres à tous les diables et que bras dessus bras dessous, nous allions nous promener à l'aventure, droit devant nous, sans but.

Un soir du mois de juin, nous nous trouvions assis tous deux dans une des contre-allées qui bordent les Champs-Élysées. Il avait fait chaud tout le jour et c'était avec délices qu'on respirait à pleins poumons la première fraîcheur de la nuit qui tombait. Nous laissions errer nos regards sur ce panorama mouvant du grand Paris qui se déroulait devant nous, observant les huit-ressorts qui allaient au Bois ou en revenaient, glissant sans bruit sur l'asphalte, les lourds omnibus sur lesquels s'étaient en grosses lettres : *Madeleine-Bois de Boulogne*, ou bien suivant

des yeux le trot rapide d'un cavalier qui passait comme une flèche au milieu de ce dédale de véhicules de tous genres.

Tantôt aussi, c'était le ciel que nous regardions, le soleil qui se couchait avec des reflets de cuivre, illuminant de lueurs bizarres la place de la Concorde, faisant passer ses fontaines jaillissantes par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, incendiant soudainement dans le lointain la coupole dorée des Invalides. C'était alors, lorsque le globe de feu descendait toujours, l'horizon s'estompant déjà de couleurs sombres, que mon ami se laissait aller quelquefois à ses rêves de poète, qu'il faisait, disait-il, un voyage dans l'au delà, dans le pays des songes.

Comme nous rêvassions ainsi, Paul me fit remarquer une jeune fille qui passait devant nous, une de ces mille couturières qui, le jour, enfermées dans les ateliers, s'en vont le soir, avec leur amoureux, respirer l'air pur des environs pittoresques de ce Paris malsain, tout heureuses de quitter cette grande ville, vraie ruche bourdonnante, toujours en travail.

Cette jeune fille, vous le devinez, c'était Mauricette.

Vous narrer comment nous fîmes sa connaissance, comment elle devint en peu de temps la préférée de Paul Rémaury, pas n'est besoin de vous le dire, cela n'intéresserait personne. Mais ce que je voudrais et malheureusement ne puis vous raconter, tant il est impossible de dépeindre ces folles années de jeunesse, ce furent les joyeuses heures que nous passâmes ensemble, mon ami, Mauricette et moi.

Souvent, le dimanche, Paul m'invitait à venir passer la journée à Neuilly ou à Vincennes; Mauricette nous accompagnait toujours. Combien me semble encore doux le souvenir de ces pique-niques sur l'herbe qui fleurait bon, combien m'est restée vivace la souvenance de nos longues siestes, la nuque enfouie dans les buissons de lilas, regardant vaguement les vapeurs blanches errer dans l'azur du ciel!

Et parfois, voyant Mauricette étendue tout de son long, un brin d'herbe dans la bouche, riant tout son soul, je songeais à Musette, souvent aussi je me demandais si tant heureuse qu'elle était, elle ne devait pas avoir la fin de Fantine.

Paul avait une confiance absolue en la fidélité de sa nouvelle conquête, il la croyait incapable de le trahir. Je n'étais pas de son avis, sachant combien l'argent, ce qui nous manque précisément à nous autres, étudiants, avait d'influence sur les jeunes personnes de son espèce. Aussi étaient-ce des débats sans fin, lorsque nous discussions sur le plus ou moins de constance probable de Mauricette.

Mes prévisions ne se justifèrent que trop, malheureusement pour mon pauvre ami. Depuis quelque temps déjà, je m'étais aperçu que Mauricette n'était plus la même qu'autrefois; elle était souvent mélancolique, semblait préoccupée et lorsque nous

la questionnions sur ce changement d'humeur, elle se hâta de détourner la conversation.

Nous eûmes bientôt l'explication de ce mystère.

Un soir, Mauricette, contrairement à son habitude, ne vint pas au quartier de Paul Rémaury. Il l'attendit toute la soirée, ce fut en vain. Le lendemain, de nouveau pas de Mauricette.

« Ne te l'avais-je pas prédit qu'il viendrait un jour où elle te planterait là, dis-je à Paul. Elle aura probablement trouvé quelque vieux qui la paie bien et contre l'or, vois-tu, nous autres, tout jeunes que nous sommes, nous ne devons pas avoir la prétention de lutter... »

Mais Paul ne me croyait pas. Il lui fallait des preuves.

Ces preuves, il les eut le lendemain.

Rue Royale, une élégante victoria nous dépassa, traînée par deux bais clairs. Au fond de la voiture, dans une toilette éclatante, mais comme embarrassée de la richesse de ses vêtements, était assise Mauricette. Elle nous fit un signe gracieux de la tête et disparut dans un nuage de poussière.

Paul s'était arrêté, tout bête.

« Eh bien! lui dis-je, crois-tu toujours à la constance et à l'amour? Te faut-il d'autres preuves encore de l'infidélité de Mauricette? »

« C'est vrai, répondit-il, j'avais tort, j'aurais dû te croire. Comment étais-je assez fou de penser qu'une jolie fille pût aimer dans un homme autre chose que son argent. »

Ce fut là toute l'oraison funèbre de notre ancienne amie.

Ici s'arrête mon histoire qui n'en est pas une; j'aurais pu vous raconter d'autres aventures de jeunesse bien plus intéressantes que celle-ci... ce sera pour une autre fois.

Vous me demanderez ce que devint l'ex-maitresse de Paul Rémaury? A vrai dire, je n'en sais rien.

Du reste, vous êtes bien curieux. Je vous avais promis de vous parler de Mauricette, grisette, c'est ce que j'ai fait; Mauricette, devenue... grande dame, était morte pour moi.

LOUIS VÉHENNE.

# LETTRE A PIERRE LOTI

après une lecture du « *Mariage de Loti*. »

“ De la confusion que je faisais de ces choses se dégageait un sentiment d'ensemble absolument juste, une intuition de leur morne splendeur et de leur amolissante mélancolie. „

*Le Roman d'un Enfant* — P. LOTI.

*Je viens de refermer ton charmant petit livre ;  
Et puis je l'ai rouvert pour le relire encor,  
Car, des bords enchantés où je viens de te suivre,  
Mon cœur triste soupire après les rives d'or.*

*Poète, comme toi, dans la forêt profonde,  
Bien souvent j'errai seul sous le regard de Dieu ;  
J'ai rêvé tout enfant dans les bois du vieux monde,  
De palmiers et de fleurs, d'amour et de ciel bleu.*

*Mon âme s'envolait vers ces lointaines plages :  
Comme toi j'ai souffert, comme toi j'ai pleuré,  
Et toutes les splendeurs de ces pays sauvages  
Ont passé bien souvent dans mon rêve doré.*

*Le soir, quand le soleil disparaît dans les nues,  
Teignant de pourpre et d'or le vaste ciel rougi,  
Je songe qu'il va voir ces terres inconnues  
Que mon esprit devine à travers l'infini,*

*Et j'aperçois là-bas, loin dans la mer immense,  
Ces rivages bénis d'un éternel printemps  
Qui, loin de nos soucis, loin de notre souffrance,  
Dorment dans le soleil sous les cieux éclatants.....*

*Mais j'attendais toujours que la voix d'un poète  
Dise le charme étrange et doux de ces pays,  
Où la nature donne une éternelle fête,  
Prodiguant ses trésors aux regards éblouis,*



*Et que de Taïti, l'île délicieuse,  
Sur une lyre d'or digne de ces splendeurs,  
S'élève un chant d'amour, né sur sa plage heureuse,  
Au bord des flots profonds, dans l'azur et les fleurs...*

*.....  
Merci, Loti ! Merci, poète au doux génie,  
Toi qui sais la comprendre et qui sais la sentir,  
De nous avoir chanté la belle Océanie,  
Où je voudrais aimer, où je voudrais mourir !*

AD. WESTERMANN.

---

### RÉPONSE DE PIERRE LOTI.

MONSIEUR,

Depuis deux mois j'ai mené une vie errante, en Orient et ailleurs, et n'ai plus guère répondu à personne. Pardonnez-moi de ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre lettre et de vos jolis vers. Je vous assure que ces sympathies d'inconnus, qui me viennent spontanément comme la vôtre, me causent toujours un moment de vraie joie.

Croyez-moi, n'enviez pas ma vie, et ne vous laissez jamais prendre au charme de ces lointains pays de soleil.....

Je vous remercie de tout cœur et je vous serre la main.

PIERRE LOTI.

---

# NUIT CLAIRE.

*Urne pâle,  
Fontaine de clarté,  
Épands doucement ton hâle  
Dans l'ombre triste où luit ta fixité.*

\* \* \*

*La lividité sympathique  
De ton clair croissant argenté,  
Au paysage drôlatique  
Donne un air de rigidité.*

*J'aperçois la légère armée  
Des nymphes et des blancs sylvains,  
Par les airs, comme une fumée,  
Trainant ses arabesques vains.*

*Dans leur gaine froide, les Faunes  
Grimaçant leur stupide ennui,  
Font bâiller leurs lèvres aphoncs,  
Ebauchant le parler d'autrui.*

*Le lys sous la blondeur lunaire  
Pleure le soleil aboli;  
En sa pâleur de poitrinaire  
Son calice dort sans un pli.*

*Le jet d'eau retombe en sa vasque  
Et son susurrement mutin  
Semble de loin la voix fantasque  
D'une sylphide ou d'un lutin,*

*Le chant de la nuit vicieuse,  
De la lune à l'œil velouté,  
Perlant dans l'ombre spacieuse  
L'éclat de sa gracilité...*

\* \* \*

*Urne pâle,  
Fontaine de clarté,  
Épands doucement ton hâle  
Dans l'ombre triste où luit ta fixité.*

## Fragments d'un Journal de Pensionnaire.

Mardi 20 mai.

Ce matin, la supérieure m'a appelée dans son cabinet et m'a dit, en principe, ces paroles : — « Ma chère enfant, j'aime à voir qu'une jeune fille sérieuse s'occupe de ses compagnes plus jeunes, leur sert en quelque sorte de grande sœur, et par ses attentions, ses prévenances, atténue le chagrin qu'elles pourraient ressentir d'être seules, séparées de leur famille et de leurs amies.

Clara, votre petite protégée, n'a que 15 ans, et vous ne sauriez croire, ma chère enfant, combien les conseils et les bons exemples d'une jeune fille de dix-huit ans lui peuvent être salutaires „ et patati et patata ; cela a duré au moins un gros quart d'heure. J'avais bien besoin de cette longue tirade avec des “ ma chère enfant „ à la clef et des qualificatifs les plus louangeux mais souvent les moins vrais. Sérieuse ? Je ne sais où la bonne mère a pu voir cela ? Il faut que ses lunettes tiennent bien mal à califourchon sur son nez crochu. Quant aux bons exemples que j'aurais pu donner — à mon insu — je crois qu'ils n'ont jamais eu le pouvoir de faire des néophytes. J'admire surtout “ l'influence salutaire „ que j'exerce sur ma petite Marie. Il est vrai que je lui porte une véritable amitié, mais jamais il ne m'était venu à l'idée que nos entretiens pussent rouler sur la bienséance, la religion, la morale et que sais-je ? J'aime cette petite d'une autre amitié que celle que je prodigue à quelques-unes de mes compagnes ; — je l'aime parce que ses grands yeux bleus me font songer à ceux d'un certain cousin que je ne détestais pas. Mais je l'aime aussi pour elle, pour sa grâce, pour sa bouche souriante, pour son caractère charmant, pour sa nature caressante.

Je l'aime parce qu'elle m'adore, parce que, arrivée à cet âge où tous les sentiments qu'on a en soi ont besoin d'aliments, elles les a reportés sur moi.... Faute de mieux, peut-être.

Et puis — pourquoi ne le dirais-je pas ? — je suis bien reconnaissante à cette “ chère enfant „ pour parler comme la supérieure, de toutes les petites attentions qu'elle a pour moi, de tous les petits services qu'elle me rend. Ainsi le matin, à peine suis-je levée, qu'elle se glisse dans ma chambrette, rôde autour de moi et me frôle avec la souplesse et les calineries d'un chat, promène ses regards brillants sur mes cheveux dénoués, mes jupons froissés, la peau de mes bras et de ma gorge. C'est elle qui lustre mes cheveux, qui lace mon corset d'une main

qu'elle tente en vain de rendre ferme; elle boutonne mes bottines, brosse ma robe, range ma chambrette, en un mot joue auprès de moi le rôle d'un domestique amoureux de sa maîtresse. A l'étude — comme je suis très paresseuse — c'est elle qui fait quelquefois mes devoirs, et souvent même, elle achève un ouvrage d'aiguille ou de broderie, m'évite ainsi des réprimandes et bien plus, me fait passer pour une des meilleures élèves du cours.....

Jeudi 22 mai.

Jour de visite aujourd'hui.... Céline a reçu celle de sa tante et de son cousin. L'avons-nous ennuyée, la pauvre Céline, en lui parlant du beau Charles. Et les renseignements que nous lui avons demandés! Comment est-il? A-t-il les yeux gris ou bleus? Il a les cheveux roux, n'est-ce pas? Quel nez a-t-il? rond, grand, petit? Et les questions se croisaient! et la timide Céline rougissait!

Vendredi 23 mai.

Marguerite Loiseau s'est fait rappeler chez elle pour je ne sais plus quel motif. Le fait est qu'il nous fallait des livres.... pas trop sérieux... un peu grivois.... et que c'est elle notre pourvoyeuse habituelle.

Lundi 26 mai.

En sortant de classe, ce midi, je vis quelques gamines de quinze à seize ans groupées au fond de la cour, autour de la belle Paule de Ricourt. J'approche. Elle lisait une lettre d'amour que lui avait écrite un élève du collège voisin et qu'une servante lui avait remise. Je la transcris ici :

MA BIEN-AIMÉE,

Je ne vis plus depuis que je t'ai vue. J'ignore tes sentiments à mon égard, mais ce que je sais, c'est que tu es divinement belle. Toujours je vois devant moi, comme dans un rêve, tes cheveux d'or tombant en torsades épaisses sur le dos, ton cou d'albâtre autour duquel folâtraient quelques boucles folichonnes, ton nez légèrement aquilin, aux narines voluptueuses, ta peau veloutée et qu'on dirait saupoudrée de quelque duvet doux et soyeux à peine visible. J'aime ta démarche, j'aime ce je ne sais quoi de gentil, de gracieux, qui se dégage de toute ta personne; j'aime tes yeux qui font ressouvenir des vers du poète...

*" ... j'ai vu dans leur nuance délicate  
Le mirage lointain des Edens et des cieux. „*

Oh! oui, tes yeux font rêver à tout ce qui est beau, à l'infini, à l'idéal... à l'amour. Je t'aime, je t'aime, je t'aime...; je ne me lasse pas de le dire, car mon amour est infini. Je voudrais être tout à toi et toujours... Mais comment recevras-tu cette lettre? Je n'ose espérer que tu la conserves pour la relire, le soir, en te couchant, alors que ta tête, entourée d'une blonde auréole, se profile sur la blancheur de l'oreiller. Mais je t'en prie, ne te moques pas de mes aveux; j'aimerais mieux un non catégorique que de voir éclore sur tes lèvres carminées un sourire ironique; reçois-les au moins comme un hommage à ta beauté, un hommage d'un cœur épris qui n'espère, qui ne demande qu'un regard de toi pour être le plus heureux des heureux.

Je dépose mon cœur à tes pieds.

NESTOR.

Il fallait entendre les réflexions de ces petites espiègles! Il fallait voir leur mine épanouie et sur les " lèvres carminées „ de Paule, ce " sourire ironique „ que craignait tant le pauvre amoureux. Amant infortuné, si tu avais vu la belle, je suis certain que tu te serais poignardé de douleur. Franchement, entre nous soit dit, Paule est moqueuse, mais d'une moquerie méchante. Elle vous dit souvent des choses blessantes, vous lance des coups de fouet cinglants; non qu'elle soit méchante par nature : elle est toute de premier mouvement, d'une légèreté qu'elle est souvent la première à regretter. Ainsi, séance tenante, au milieu du jardin, entourée de ses amies, elle griffonna au crayon, sur un morceau de papier à devoir, la réponse suivante :

« Vous avez des idées très jolies, très légères, très touchantes, mais comme je » ne suis pas disposée à vous rendre le plus heureux des heureux, il faudra vous » contenter d'être le plus malheureux des malheureux. Comme j'ai le cœur assez » compatissant, je veux bien vous accorder une satisfaction : je ne déchirerai pas » votre lettre et je vous promets de la mettre dans ma collection à côté de toutes » celles qui m'ont déjà été adressées. Je vais même jusqu'à vous confier que j'ai » l'intention de publier une anthologie d'épistoliers amoureux et que vous y » figurerez... pas tout à fait au premier rang. »

PAULE DE RICOURT.

Mercredi 28 mai.

Marguerite Loiseau est rentrée aujourd'hui. Nous l'attendions avec impatience. Elle s'est d'abord excusée de n'avoir pu nous apporter autant de livres qu'elle aurait voulu. Ordinairement elle fourrageait dans la bibliothèque de son frère, mais il faut croire que celui-ci s'était aperçu de ces petits larcins, car il avait presque tout mis sous clef. Elle n'a pu enlever que quelques bouquins épars sur une étagère : Amants, de Paul Margueritte — Manon Lescaut — un volume de l'histoire du peuple d'Israël — la faute de l'abbé Mouret — un numéro d'une revue agricole. — Nous nous sommes partagées ces différents ouvrages ; j'ai pris — étant la plus grande — la faute de l'abbé Mouret.

Jeudi 29 mai.

Ce matin, au point du jour, étendue paresseusement dans mon lit, j'ai continué non à lire mais à dévorer mon roman. J'ai divisé mon livre en quatre parties comprenant chacune un certain nombre de feuillets pouvant facilement se cacher sous un tablier ou entre les pages d'un autre livre. J'ai glissé trois de ces parties dans le ressort de mon lit...

Ce soir, à l'étude, mes devoirs finis, je me suis remise à la lecture de mon roman. La sœur surveillante se pâmait d'admiration devant quelques cantiques célestes dus à l'imagination enthousiaste d'un hystérique quelconque de la littérature sacrée ; de temps en temps elle levait les yeux de dessus son livre et promenait son regard où il y avait encore quelque chose d'extatique, sur la classe. Pas habituée à me voir si tranquille, la brave sœur me demanda : — Mademoiselle, que faites vous ? — Je lis, ma sœur, répondis-je avec l'aplomb que donne la vérité. Et que lisez-vous, mon enfant ? La " Vie des Saints „ dis-je hypocritement. — Très bien, c'est une lecture très édifiante où l'on apprend....

Je m'étais remise à lire.

Dimanche 1 juin.

Hier soir, le gaz éteint, le dortoir plongé dans l'obscurité et le silence, je rêvais tout éveillée aux scènes troublantes que Zola m'avait fait entrevoir... Je songeais à l'abbé Mouret, à son existence calme et tranquille, toute de dévotion, à sa vie s'écoulant uniformément heureuse entre sa sœur et la Tense, sa servante, une virago.

Une espèce de religiosité planait sur cette existence, la rendait pour ainsi dire détachée de la terre. Aucun écho du monde n'arrivait dans ce village perdu des

Artaud, et rien de ce qui se passait dans le village n'arrivait jusqu'à la cure. Le pauvre abbé semblait vivre dans un oubli de tout et de tous, se contentant d'aller visiter quelques malades et de lire son bréviaire.... Mais quelle révolution soudaine s'est faite dans ce cœur vierge de tous sentiments qui n'étaient pas des sentiments religieux? La vue d'Albine, la fille de Janbernat, gardien du Paradou, a suffi pour donner libre cours à ses sentiments qui jusqu'alors avaient été repliés sur eux-mêmes au fond de son cœur. Il semble voir le vide de son existence. Il avait accepté la vie sans enthousiasme comme sans chagrin, et cette vie s'était écoulée uniformément plate dans la crainte de Dieu et le plaisir de le servir. Sa jeunesse, il l'avait consacrée à Dieu; il aimait son Dieu d'un amour infini, et déjà, au séminaire, il avait été douloureusement ému de voir que parmi ses compagnons, il s'en trouvait qui n'étaient pas religieux comme il aurait voulu qu'ils fussent, et que l'intérêt faisait embrasser une carrière pour laquelle ils ne se sentaient aucune vocation. Il revivait en souvenir sa vie de séminariste. Mais il avait la hantise de cette fille, elle, l'enfant d'un libre-penseur, d'un mangeur de curés. Il sait bien le pauvre abbé qu'il fait mal, mais il ne peut se défendre d'y penser. Sa tête est en feu. Il tremble, ses tempes battent avec violence, ses dents s'entre-choquent et dans son délire il la revoit telle qu'il l'a vue au Paradou, " la tête renversée, la gorge toute gonflée de gaieté, heureuse de ses fleurs, des fleurs sauvages, tressées dans ses cheveux blonds, noués à son cou, à son corsage, à ses bras minces, nus et dorés. „ Oh! cette vision qui le hantait, qui le torturait, qui le fit tomber sans force sur le parquet.

. . . . .

Et puis ces quelques semaines passées au Paradou. Serge a perdu souvenance de tout. Il n'est plus prêtre, il est homme et il se laisse aller, sans remords, sans hésitation, à l'amour que lui inspire Albine. C'est elle qui l'a soigné, qui a assisté à sa convalescence, qui a soutenu ses premiers pas dans le parc. Ah! vous, parc, fleurs, arbres, que je vous aime! et dans quel trouble vous m'avez jetée! Et ce trouble que j'ai ressenti, Serge a subi le charme de son influence aussi. Il ne s'en défend pas, il aime et se laisse aimer sans savoir bien démêler, analyser le sentiment qu'il éprouve pour sa garde-malade... Et que de tableaux charmants nous présente ce Paradou! Je vois encore Serge endormi sur l'herbe, dans un berceau de roses; avec quel ravissement j'ai lu l'air qu'a chanté l'auteur sur les façons d'aimer des roses! En lisant ces quelques lignes — et d'autres encore — en me les remémorant même, un frisson m'agite; il me semble que je suis grisée par les enivrantes senteurs qui se dégagent de partout; je voudrais serrer quelqu'un dans mes bras, le couvrir de baisers tendres et amoureux. ...

Tout était beau dans ce Paradou : les arbres, les fleurs, les oiseaux, Albine,

Serge... Serge surtout, Serge avec " ses membres fins, la posture carrée, les épaules rondes; une bouche grave et douce, des joues fermes, un nez grand, des yeux gris, très clairs, souverains. Ses longs cheveux qui lui cachaient tout le crâne retombaient sur ses épaules en boucles noires, tandis que sa barbe, légère, frisait à sa lèvre et à son menton, laissant voir le blanc de la peau „... Et les courses dans le Paradou, Serge portant Albine assise à califourchon sur son dos; les ruisseaux aux eaux argentées, miroitant au soleil, où barbotaient les amoureux, mouillant leurs blanches chevilles; les repos sous la verdure, ces déjeuners improvisés, ces rires, le murmure de leurs paroles, leurs poses honnêtement impudiques, leurs longs regards, francs, ouverts. Mais un jour ils surent leur amour. Ce jour-là ils eurent comme peur l'un de l'autre, ils n'osèrent se regarder, se toucher, vivre dans la familiarité troublante où ils avaient vécu jusqu'alors. Mais quand cette crise fut passée, leur amour éclata plus grand encore, réclamant ses droits. Oh ! ineffable moment où du parterre partait « un long chuchotement qui contait les noces des roses, les voluptés des violettes! » Et cet embrassement de deux êtres qui se donnent tout entiers l'un à l'autre, là, au milieu de la nature en joie, sous la ramée où les oiseaux joignent leurs trilles harmonieux et leur troublant gazouillis aux tendres baisers des amants . . . . .

Je m'endormis; ce matin je me retrouvai dans mon lit tenant mon coussin serré contre moi. A 10 heures, comme tous les dimanches, nous avons assisté à la messe, dans la chapelle du couvent. Quand le curé est entré, je me suis retournée par un mouvement instinctif; je l'ai suivi des yeux jusqu'à l'autel, croyant trouver en lui quelque chose de Serge; mais il m'a semblé plutôt le portrait vivant de l'ignoble frère Archangias... Et pendant qu'il priait, comme hier soir j'ai rêvé... J'étais dans un jardin immense : au détour des venelles bien sablées, bien sarclées, il y avait maints endroits écartés, vrais nids d'amoureux, où l'air était embaumé de ces mille senteurs qui alanguissent, où les grands arbres laissent à peine filtrer quelques rayons de soleil qui viennent se jouer sur le sable du sentier et semblaient des paillettes d'or, où le silence invitait aux confidences, aux entretiens intimes, aux doux épanchements, où la pénombre de tous ces grands arbres me faisait trouver plus beau le jeune homme que j'aime, où je le serrais dans mes bras, et les lèvres sur les lèvres, lui donnais dans un indicible baiser, dans un baiser voluptueux, tout ce que j'avais d'amour en moi.

*Pour copie conforme :*  
PIERRE HANCART.

# SONNETS.

## LEVER DE LUNE.

Que la fraîcheur du soir descende  
Et que son ombre se suspende  
Comme une gaze dans les airs.  
(CH. DE NUGENT).

*A l'horizon teint de pourpre et d'azur,  
Lent, le soleil a quitté la colline;  
Et l'aube qui sur le vallon s'incline  
Épand ses lueurs dans le bois obscur.*

*Un vent souffle, doux, fleurant bon, très pur,  
Qui berce le pin vert et l'églantine;  
On perçoit pleurer la source argentine,  
Et le bruissement houleux du blé mûr.*

*Le ciel s'assombrit, le silence plane ....  
Seul dans le lointain un coucou ricane;  
D'une mare sort un coassement...*

*Tout à coup au ciel l'orient s'enflamme,  
Et l'astre des nuits, par sa douce flamme,  
Vient, blême, argenter le val mollement.*

---

## SÉRÉNADE.

Ma corde de fer sonne aux combats sous l'armure,  
Sur ma corde d'argent le doux amour murmure,  
Et dans ma corde d'or pleure un hymne du ciel !  
(AIMÉ GIRON).

*C'est un vieux château. Sur ses grands donjons  
La lune répand sa lumière pâle;  
La brise du soir, faible comme un râle,  
Dans ses fossés noirs fait frémir les joncs.*

*Doux, susurrant comme un chant de grillons,  
On entend, troublant la nuit estivale,  
Un son languide et triste qui s'exhale  
Tandis qu'un écho lointain lui répond...*

*Et l'on aperçoit tout près de la porte,  
Dans les ajoncs fins, hachures d'eau forte,  
Là, contre le mur, au pied de la tour,  
  
Sous l'appartement de sa damoiselle,  
Lui sérénadant une villanelle  
En pinçant son luth, un blond troubadour.*

### **FIN DE LUTH.**

Toujours intact aux yeux du monde,  
Il sent croître et pleurer tout bas  
Sa blessure fine et profonde...  
Il est brisé... N'y touchez pas !..

(SULLY-PRUDHOMME).

*Le luth en un coin gît abandonné,  
Aphone depuis que la châtelaine  
Dans le cimetière, au pied d'un trône,  
Repose sous son tertre écussonné.  
  
Mais il est fêlé, las ! le luth chiné  
Comme une femme en robe de futaine ;  
Peu à peu la fente en son cœur d'ébène  
Gagne, et nul ne sait qu'il est écorné ! —  
  
Peut-être qu'un jour une damoiselle,  
En fredonnant sa romance nouvelle,  
Prendra le vieux luth, puis d'un doigt léger  
  
Pincera la corde et voudra chanter...  
Mais rien qu'un son sourd et plein d'ironie  
Qui sera la fin de son agonie !*

RODRIGUE SÉRASQUIEZ.

# BIBLIOGRAPHIE.

## Revue des revues.

**Le Mercure de France** (JUIN) contient plusieurs pièces de vers fort bien venues, parmi lesquelles *La Tartane* de Saint-Pol-Roux, *Le Chant du silence* de Louis Dumur, *Litanies* de Jean Court. Citons tout particulièrement *Le Voile* de P. Roinard. A signaler aussi, dans ce fascicule, deux études littéraires : l'une sur *Huysmans* par Remy de Gourmont, l'autre sur *Georges Rodenbach* par Charles Merki. Cette dernière surtout est bien travaillée. M. Merki nous parle du nouveau livre de Rodenbach, *Le Règne du silence*.

Dans sa dernière œuvre, la religion du rêve hante le jeune poète qui, dans *La Jeunesse Blanche* nous dépeignait d'une façon si délicate, si mystique, les antiques béguinages de nos vieilles villes flamandes, à demi dépeuplées, se mourant d'ennui dans leur solitude, les quais déserts de Bruges — la grande endormie — ou bien la symphonie grêle des carillons dans la quiétude des soirs d'été.

*Et voici que soudain les cloches agitées  
Ebranlent le Beffroi debout dans son orgueil,  
Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil  
Descendent lentement comme des pelletées!*

Chose curieuse, bien que M. Rodenbach soit presque un concitoyen — il a fait ses études à Gand — ses œuvres sont pour la plupart totalement inconnues chez nous. Cela est triste à avouer, mais c'est ainsi. Il est vrai que les *artistes* ne courent pas après les braves lecteurs : ils écrivent pour eux-mêmes et pour leurs égaux.

..

**Le Sylphe** (MAY). Beaucoup de jolies choses dans le numéro de mai de la revue dauphinoise. Les poètes surtout ont bien donné : Henri Bossanne, C. Niemand, Fernand Démovios, Aimé Gémis, Fabre des Essarts, etc. Une mention spéciale pour le sonnet de Gustave Rivet, *Mélancolie*, qu'en amateur de vers beaux et bons, je transcris ici :

## Mélancolie.

*Parfois, dans les éthers où je m'envole, heureux,  
Un sylphe lent et morne aux lourdes ailes sombres  
Passe, attristant mes yeux de ses yeux chargés  
[d'ombres]  
Et creusant sur mon front un sillon douloureux.*

*Je ne le connais pas, ce sylphe des ténèbres,  
Qui vient mêler son deuil à mon ciel; or, d'où vient  
Que mon œil aime la langueur triste du sien,  
Et mon front le contact de ses voiles funèbres,*

*C'est que vers nous, pensif, il vient des sombres bords.  
Sa voix plaintive évoque en nos âmes émues  
Le cher ressouvenir des voix qui se sont tues.*

*Mais ces regrets lointains de nos bien-aimés morts.  
Ne blessent plus le cœur que d'une main faiblie,  
Et j'aime la douleur, sainte Mélancolie!*

Sous le titre : *Les Enchanteresses de la Musique*, après nous avoir parlé dans les précédents numéros du *Sylphe*, des héroïnes de Gounod et de Thomas, ce sont celles de Massenet, dont M. Gabriel Monavon s'occupe aujourd'hui. Tour à tour défilent devant nos yeux les créations du maître qui a si bien su chanter "l'éternel féminin", *Manon*, *Salomé*, *Esclarmonde*, *Chimène*, *Anahita*, *l'arheda*. Critique musicale intéressante, un peu superficielle peut-être.

Dans le supplément réservé aux écrivains non dauphinois, à lire une piquante épigramme de Gustave Nadaud et une foule de charmantes piécettes de vers, dont je ne puis citer les auteurs ici. l'espace du journal réservé à la bibliographie étant trop restreint.

..

**La Jeune Belgique** (JUIN). Le joli conte que *Le Massacre des Innocents*, d'Eugène Demolder. Cela vous émeut vraiment et on compatit à la douleur des bonnes gens d'Yperdamme, dont les marmots ont été massacrés par ordre du méchant roy Hérode.

*La Jeune Belgique* insère une lettre du baron de Haulleville, qui se lamente sur l'état de marasme dans lequel est tombé l'art dramatique. L'auteur de la lettre croit avoir trouvé le moyen de faire ressusciter le *grand art* et c'est ce qu'il explique longuement. Son projet est-il réalisable? Je le voudrais, mais j'en doute fort.

*La Mendiante* d'André Fontainas, *Vers* de Gustave Kahn, *Sonnets* de Henri de Régnier et des *Chroniques Littéraires* fort bien faites, complètent un numéro de premier ordre.

..

**Les Jeunes** (MAY-JUIN). M. Jean Delville a commencé dans ce numéro double, la publication d'une étude : *Le Symbolisme Pictural* qui présentera certes un intérêt véritable à en juger par les quelques pages parues jusqu'ici.

Les vers tiennent la première place dans ce fascicule : remarqués ceux de Ch. Frappart, Touchard et surtout *Les Croix* de Tristan Mal-dange. Dans une des dernières livraisons des *Jeunes*, le poète avait déjà chanté cet instrument de supplice pour lequel il semble avoir un faible. *Les Croix* le hantent assurément.

**LES CROIX.**

*O la tristesse des croix solitaires,  
La tristesse des rigides croix  
Tendant aux carrefours leurs bras de bois  
Et sous les pallides clartés lunaires  
Leurs ombres s'étendant par les chemins.*

*Et passent les nocturnes pèlerins  
Si lents, si mornes, vers les sanctuaires ;  
Et passent les caravanes mercantiles  
Des richesses d'après marchands.*

*Et passent le rouge rut des crimes  
Les haines louches, les lâchetés viles,  
Et là-bas, dans les bois, les râles des victimes  
Et le triomphe sanglant des méchants.*

*Tout passe, et les impassibles prunelles  
Du Christ en croix fixent l'immensité  
Et semblent contempler de lointaines cités,  
Une floraison d'âmes plus belles.*

Ce numéro renferme encore de la prose de MM. Delchevalerie, Arnay, Hennebicq et des satires passablement mordantes de MM. Géo Mauvère et Gypsey. Somme toute, numéro de réelle valeur et qui prouve, quoi qu'en disent certains hargneux, qu'il ne faut pas être académicien et avoir cinquante ans révolus pour faire bien.

Le rédacteur des *Jeunes*, Geo Mauvère vient de lancer son premier volume, un album de vers et de prose : *Mascarades (Sur fond d'or — D'Amour)* et *Le Magot*, conte moderne. Prix : **1 fr. 50**. On souscrit au bureau des *Jeunes*, 6, rue de Fer, Namur.

..

**La France Moderne** (28 MAI. II JUIN). Toujours intéressant journal que la *France Moderne*. Dans les deux derniers numéros, j'ai lu avec plaisir deux sonnets : *Pour l'Aimée* de Saint-Yvès et *l'Atome* de Henry De Braisne. Une autre jolie poésie : *La Fenêtre* de Fernand Mazade. A mentionner encore des articles de prose de Paul Coffinières, De Savignac, Albert Jhouney, Charles Couplet, etc.

..

**Revue Libre** (JUIN). Le deuxième numéro de la *Revue Libre*, s'ouvre par un article de M. Camille Lemonnier, sur le peintre *Henry Degroux*.

" Quelque part, en ce lazaret d'amputés, dit Lemonnier en parlant du salon des Arts-Libéraux, en ce croupissement de casemates bourrées de tous les rebuts d'atelier, gorgées de toutes les mises-bas d'écoles, en cette fourrière d'épaves ramassées sur les trottoirs de l'idéal, tout à coup une secousse, un poignement devant un pan de mur, quatre cadres isolés qui vous hantent et qu'on ne peut plus quitter....

Ce jeune Henry Degroux, cet esprit imperméable et vierge sur lequel a glissé, sans l'entamer, la corrossive éducation d'un temps propice aux malins et funeste aux instinctifs, tout à coup se dénonce épique, enfiévré de cataclysmes, torturé d'images sanglantes, sans parenté avec aucune école, sans analogie avec ses devanciers, si ce n'est peut-être Delacroix, affamé de massacres et de boucheries, tout empourpré de ses ruissellements vermeils.

Les quatre toiles sont abattues comme avec la cognée dans la forêt de la mort; il fauche son âpre idéal dans les champs du meurtre et du fratricide. C'est le cas d'un esprit visiblement hanté par l'idée de l'extermination, tourné aux conceptions tragiques et funèbres. La Mort, chez lui, récuise les plastiques sereines; elle se propose violente et forcenée; elle sous-entend les mêlées, les larges plaies fumantes, les jets et les bouillons de la sève; elle brame et se rue comme les chevauchées de l'Apocalypse....

**La Croix** de Camille Roussel est une belle page,

*Il est près de la mer qui rugit en cadence  
Et roule en ses sanglots des baisers de romance  
Une très noire croix, comme un hautain remord  
Elevant ses longs bras en un paix de mort.*

.....

*Recueillement* de Jean Delville et *Effroi de l'âme* de Henry Classant, complètent la partie de vers de ce fascicule. Pour la prose, à signaler encore : *Au mont Whitney* de Henri Classant et une étude littéraire approfondie, celle là de M. Jean Delville sur la nouvelle œuvre de Huysmans : *Là-bas*.

Relevé, dans les *Tablettes* de la *Revue Libre* ce mot charmant de M. Van Wambeke, à propos du style de Camille Lemonnier : " Ce n'est pas un Belge, cet auteur là, mais un Français! „ Délicieux!

LOUIS VÉHENNE.

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Revue Libre*, Mensuelle. — Rédaction : 15, Chaussée de Wavre, Bruxelles.  
Abonnement un an **3** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille.  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
-



Première Année. N° 8.

AOUT 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 8.

<i>Traversée.</i> . . . . .	J. D. G.
<i>Les Bureaux.</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE.
<i>Baisers de Juin.</i> . . . . .	» »
<i>Le Ruban Mauve.</i> . . . . .	RUBIGÉ LEQUATER.
<i>Sonnets.</i> . . . . .	CARLOS DU FAY.
<i>Souvenance.</i> . . . . .	PIERRE HANCART.
<i>Bibliographie.</i> . . . . .	J. D. G.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

# CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS.

(FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1888.)

## EXTRAIT DU RÈGLEMENT.

- ARTICLE I. — Le *Cercle Littéraire Français* est constitué dans le but de donner des Conférences et de former une bibliothèque d'ouvrages écrits ou traduits en français.
- ARTICLE II. — Le Cercle comprend 3 catégories de membres : les membres effectifs, les membres correspondants et les membres d'honneur.
- Les membres effectifs sont ceux qui habitent la ville. Ils sont tenus de donner à tour de rôle des conférences, évangiles du jour et lectures.
- Les membres correspondants sont ceux qui n'habitent pas la ville. Ils ne sont astreints à aucune rétribution, mais sont tenus d'envoyer au Cercle un évangile du jour (œuvre personnelle) au moins une fois tous les deux mois.
- ARTICLE X. — Le Membre qui obtient le premier un ouvrage en lecture est obligé d'en rendre compte à la date fixée par le Comité.
- ARTICLE XVII. — Le Cercle organise chaque année un Concours littéraire entre tous ses membres.
- ARTICLE XVIII — Le jury se compose de 5 membres. Ils sont choisis parmi les membres du Cercle. Le scrutin est secret et a lieu à une des premières séances de l'année. Le jury prend les dispositions spéciales pour ce concours.
- ARTICLE XIX. — La cotisation annuelle est fixée à **5 fr.** pour les membres effectifs.
-

# TRAVERSÉE.

Pourquoi ce pauvre enfant, si charmant et si doux,  
Dont la petite main guettait mes petits sous,  
Reste-t-il de la sorte, avec sa sombre grâce,  
Au fond de ma pensée où tant d'oubli s'amasse ?  
(Clovis Hugues).

POUR FRÉDÉRIC FRICHE.

En la douceur du soir le bateau fuyait au large. Eparpillant ses lueurs ocreuses sur les choses à demi-ensommeillées, la lune, auréolée d'étoiles, montait à la conquête du ciel. Dans l'air, pas le moindre frôlement de brise ; rien que le très léger bruissement des petites vagues heurtées.

Sous le rougoiement du ciel la mer glauque et calme délicieusement se moirait. Par intervalles glissait le vol de quelques mouettes, jetant dans le calme leur cri étrangement triste.

La-bas on percevait encore, se confondant presque avec l'écroulement des clartés du ciel sur la mer, une longue file confuse de lumières ternes : Ostende. Le môle, l'estacade, le phare, les bâtisses semblaient saillir de l'eau et se denteler sur l'horizon.

Et le bateau fuyait toujours sans roulis ni tangage vers la haute mer..... vers Douvres.

Entièrement je m'étais abandonné à un doux nonchaloir et, emporté sur les fallaces ailes des rêves, mon esprit s'essorait vers d'irréelles régions de jouissances infinies.

Je vivais dans un monde immense illuminé de clartés fulgurantes où dans une fébrile et effroyable vision je voyais chevaucher — envolée venant de contrées invisibles — des femmes suprêmement voluptueuses et nues, vraies beautés d'androgynes. Je les voyais fières de leur corps, orgueilleuses de leur chevelure, leurs seins fermes et fraîchement roses.....

Dans la quiétude de l'air montaient leurs grands cris lascifs et leurs longs soupirs d'amour.

Soudain de l'arrière du bateau un chant étrange me tira de l'irréel où mon esprit se complaisait.

C'était un chant doux et vibrant plein de mélancolie et de regrets, un de ces chants italiens d'une intensité si suggestive. Une jeune fille, — oh ! bien jeune ! quatorze ans, peut-être — au milieu des passagers endormis se tenait debout dans la clarté lunaire.

Elle chantait, pauvre enfant, espérant fléchir l'indifférence répandue autour d'elle. Il fallait bien gagner sa vie !

Ses grands yeux noirs, profonds, sa pâleur de vierge, son cou brillant sous ses longs cheveux sombres, sa poitrine naissante, tout cela s'incrusta pour jamais dans ma mémoire.

Oh ! que je méprise et hais ces voluptueuses harpies qui hantent mes nuits !

Lentement son chant s'affaiblit, puis mourut se confondant avec le vague bruissement de la mer.....

Et la pauvre enfant ne vit tomber dans sa sébile qu'une petite pièce ... que ma main y laissa doucement choir.....

Bien souvent depuis j'ai pensé avec tristesse, en voyant des mioches tout jeunes et pâles chanter par les rues, à cette jeune fille abandonnée, aux grands yeux noirs et à la voix étrange.

Août 1891.

J. D. G.

---

## LES SUREAUX.

A PAUL VANDENHAUTE.

*Les blonds sureaux légers s'entrouvrent à l'avril,  
Puis mai, les caressant d'une haleine subtile,  
Superbement les fait éclater et distille  
Dans la neige des fleurs un grand parfum viril.*

*C'est l'arôme très doux et puissant de la terre  
Qui s'exhale au soleil dans leurs corymbes blancs,  
C'est l'arôme des sucres ignorés et troublants  
Où leur racine en se tordant se désaltère.*

*Au bord du vieil étang et le long du sentier  
Des ruines, les grands sureaux, dans les décombres,  
Sous l'ogive béante et les portiques sombres,  
Dégagent leur parfum, plus fier et plus altier.*

*Leurs bouquets somptueux et dorés de lumières,  
Aux couchants, dans la paix des cloîtres abolis,  
Font pâlir l'encens des hiératiques lys,  
Parmi les seringats et les roses trémières.*

*Leur parfum, c'est la voix des espoirs disparus,  
Et des printemps fânés, des amours qu'on oublie,  
Des anciennes amours dont la voix affaiblie  
Semble la plainte des blessés insecourus.*

*Parmi les rochers, aux berges ensoleillées,  
Ils nous racontent, tels de grands vieillards sereins,  
Les couples d'autrefois, leurs serments, leurs chagrins,  
L'éternel renouveau des saisons réveillées.*

*Sureaux voluptueux, taisez, dans vos senteurs,  
Quand nous promènerons aux bois nos amoureuses,  
Ces souvenirs épars des amours malheureuses  
D'autan, et des aveux parjures et menteurs.*

*Mais chantez la Nature en ses métamorphoses,  
Et ses mièvres avrils, et ses étés charmants,  
La résurrection, par d'autres éléments,  
Des anciennes amours et des anciennes rosés.*

FRÉDÉRIC FRICHE.



## BAISERS DE JUIN.

A JEAN NOVIS.

*Ma délicieuse Ninon,  
A ton seuil où s'ouvrent les roses  
Et le chèvrefeuille à foison,  
Ma délicieuse Ninon,  
Nous causions devant ta maison ;  
Tu riais de tes lèvres roses,  
Ma délicieuse Ninon,  
A ton seuil où s'ouvrent les roses.*

*Je te confiais mon amour,  
Dans la paix d'un soir de dimanche ;  
Moins timide au déclin du jour,  
Je te confiais mon amour.  
Le merle sifflait comme un sourd,  
Blotti sous l'aubépine blanche ;  
Je te confiais mon amour,  
Dans la paix d'un soir de dimanche.*

*Ton visage effleurait le mien,  
Et ma voix se faisait plus tendre.  
Tu riais, tu ne disais rien,  
Ton visage effleurait le mien,  
Et je te pris — il t'en souvient —  
Trois baisers, que tu laissas prendre ;  
Ton visage effleurait le mien,  
Et ma voix se faisait plus tendre.*

*Ces trois baisers m'ont rendu fou,  
La saveur m'en est demeurée ;  
Je ne sais plus, depuis l'heure où  
Ces trois baisers m'ont rendu fou,  
Si j'ai bien l'âme éveillée ou  
Si je rêve, oh chère adorée ;  
Ces trois baisers m'ont rendu fou,  
La saveur m'en est demeurée.*

*Je partis en ce beau printemps,  
Et je ne reviens qu'en octobre;  
Tu m'avais bien dit : " Je t'attends „  
Mais te voilà, depuis ce temps  
Froide et de tendres mots très sobre;  
Je partis en ce beau printemps  
Et je ne reviens qu'en octobre.*

*Hélas, ton amour s'est fâné  
Avec les roses de ta porte;  
Il tombe après avoir plané.  
Hélas, ton amour s'est fâné!  
Cruelle Ninon, que t'importe  
Notre cher aveu profané!  
Hélas, ton amour s'est fâné  
Avec les roses de ta porte.*

\* \* \*

*Vois-tu, les baisers amoureux,  
Les très longs baisers sur les lèvres,  
Sont quelquefois bien dangereux!  
Vois-tu, les baisers amoureux  
Tissent des rêts fallacieux;  
Puis, ils donnent d'étranges fièvres,  
Vois-tu, les baisers amoureux,  
Les très longs baisers sur les lèvres.*

*C'est ainsi que trois fils d'argent  
Ont noué mon âme à la tienne,  
Ninon, à ton esprit changeant;  
C'est ainsi que trois fils d'argent  
Font un lieu très embarrassant :  
Je crains bien qu'il ne me retienne.  
C'est ainsi que trois fils d'argent  
Ont noué mon âme à la tienne.*

*Si tu me fuis, ces trois longs fils  
Peu à peu n'arracheront l'âme,  
Pareils à des lassos subtils;  
Si tu me fuis, ces trois longs fils,  
Dont tu tiens en tes mains la trame,  
Peut-être m'étoufferont-ils;  
Si tu me fuis, ces trois longs fils  
Peu à peu n'arracheront l'ame.*

FRÉDÉRIC FRICHE.

---

# LE RUBAN MAUVE

Fantaisie en un acte.

*(Une chambre d'invités dans un château de Bretagne. En désordre, sur les meubles, un attirail de chasse. — Raquettes de lawn-tennis, chapeaux de chasse, etc. — Le soir tombe).*

LA BARONNE. *(Elle entre vivement, costume d'amazone.)* Ah non, ah non, par exemple! Faut-il être audacieux... me proposer ça, laisser ma porte ouverte, quand mon mari sera parti pour l'affût de cette nuit... Rien que cela!... Non, mais, faut-il être... *(Plus calme avec un soupir.)* Ah, ce petit Beautrac, comme je m'y suis trompé. *(Elle dépose sa cravache, son chapeau et ses gants.)* Il avait l'air si réservé, d'abord, si respectueux... C'est ma faute aussi, j'ai fait un peu la coquette avec lui... J'aurais dû le remettre à sa place dès qu'il a commencé... Mon Dieu, je ne voyais pas le danger, moi. Oh, c'est que je suis sûre de moi, par exemple, absolument sûre... Tromper mon mari, jamais!... il est ennuyeux, c'est vrai, il n'est pas beau, et pas jeune, mais enfin... c'est mon mari... c'est un brave homme; il est si bon, si confiant. Jamais il ne me soupçonnerait, moi, ce cher ami... il a bien raison, du reste! — Oh oui, ça, bien raison, car je n'en abuserai jamais, de sa confiance! *(Se laissant tomber sur le canapé.)* Faut-il que ces diables d'hommes soient enragés,

pour ne penser qu'à ça, dès qu'on se laisse aller tant soit peu!... On rencontre un gentil garçon, beau cavalier, on veut causer, de bonne amitié, en camarades... et crac, ça y est!... la déclaration, la sottise déclaration... et puis l'éternelle histoire: " Laissez votre porte ouverte, ce soir! », et les grands serments, et les menaces de se brûler la cervelle... (*Prête à pleurer.*) Oh, c'est trop fort, me manquer à ce point de respect... Ah, ce Beau-trac, comme je lui consignerai ma porte, quand nous rentrerons à Paris, ça ne fait pas un pli, ça... (*Sanglottant.*) Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse!... qu'est-ce que j'ai fait pour qu'on m'insulte de la sorte. (*S'essuyant les yeux. — Soupir.*) Je parie qu'il ne m'aime seulement pas. Non, il me traite comme... comme une cocotte... il me prend peut-être pour cette Madame de Bellepoule, cette grande trainée qu'on a vu hier soir, au fond du parc, avec Viéville... c'est du propre... et dire qu'ils courent tous après, jusqu'à mon mari... Il est vrai qu'il ne réussit guère, à ce qu'il paraît... N'empêche que je m'en vais le gronder ferme, mon mari, et pas plus tard qu'aujourd'hui... Tenez, ce qui vient de m'arriver, c'est sa faute. S'il ne papillonnait point ailleurs, jamais Beau-trac n'eût osé... Oh ce Beau-trac, quand j'y pense! (*Plus doucement*) C'est dommage, il est si spirituel, si drôle..... tout-à-l'heure encore, pendant la chasse, ce signal qu'il m'indiquait: " Si c'est oui, attachez quelque part au harnachement de votre mari, un de ces rubans mauves que vous portez toujours. „ (*Se reprenant vivement*). Ah mais non, ce n'est pas amusant du tout, ça, par exemple, c'est affreux, c'est abominable!... Et moi qui me promettais tant de plaisir de mon séjour en Bretagne, oui, c'était bien la peine d'y venir, pour m'entendre débiter des choses pareilles, à moi (*s'attendrissant*), une petite femme modèle, j'ose le dire, et très dévouée à mon mari, et très fidèle...

LE BARON. (*Costume de chasse en velours. Il entre essouffé, hors de lui, pourpre de colère et jette la porte avec fracas.*) Ah, vous voilà, Madame; ce n'est pas malheureux, je vous cherche depuis une demi heure!

LA BARONNE. Mon Dieu, qu'avez-vous, mon ami, êtes-vous malade?

LE BARON. J'ai... j'ai que vous me trompez, Madame!

LA BARONNE. (*Sursautant indignée.*) Plaît-il?

LE BARON. (*Gesticulant.*) Oh pas de comédie, Madame, pas de comédie, c'est parfaitement inutile (*se montant de plus en plus*): Je sais, Madame. je sais, vous dis-je...

LA BARONNE. Ah ça, Monsieur, que signifie cet emportement de goujat? Voulez vous bien vous calmer, vous allez ameuter tout le château, avec votre scène du Gymnase!...

LE BARON. (*Criant d'une façon épouvantable.*) Me calmer, Madame? Je suis calme, très calme, Madame, excessivement calme!

LA BARONNE. Plus doucement, hein, ou j'ouvre la porte et j'appelle, pour que tout le monde soit témoin de votre folie!

LE BARON. (*Moins tragique.*) Vraiment, Madame, vraiment, vous me stupéfiez... J'arrive, ayant en main la preuve de votre trahison et voilà que c'est vous qui faites l'offensée... Mais je vous dis que j'ai tout appris... votre rendez vous, ce soir...

LA BARONNE. (*A part.*) Mon Dieu, comment sait-il!

LE BARON... Avec Viéville, dans le parc... Nierez-vous, Madame?

LA BARONNE. (*Abassourdie.*) Dans le parc... Viéville, que me chantez-vous là?

LE BARON. (*Fouillant ses poches.*) Tenez, Madame, puisque vous avez le front de nier (*tirant un papier froissé qu'il déplie*) reconnaissez-vous ce billet que j'ai trouvé là, dans ce coin, entre la porte et le bahut?

LA BARONNE. (*Lisant*) Chère bichette...

LE BARON Chère bichette! Infamie!

LA BARONNE. (*de même.*) Ce soir, à onze heures, dans le petit bois près du moulin, au fond du parc.

LE BARON. (*Triomphant.*) Eh bien, Madame, vous niez toujours? C'est bien l'écriture de Viéville, vous la reconnaissez, n'est-ce pas... d'abord ses s, et puis ses t, avec leur drôle de barre... et puis là, tenez .. ses armes en relief... de gueules à trois tours d'argent..

LA BARONNE (*abassourdie*)... à trois tours d'argent... (*retournant le papier dans tous les sens.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LE BARON (*amer*). Voilà donc cette femme vertueuse, cette épouse modèle, en qui j'avais mis ma confiance... Ane bâté que je suis, idiot, triple crétin! Dire que je ne m'en étais pas douté plus tôt! (*Reprenant ses tremolos.*) Oh, je le tuerai, Madame. je le tuerai et vous aussi!

LA BARONNE. Ah oui, triple crétin, vous l'avez dit. (*Lui mettant la lettre sous le nez.*) Vous n'avez donc pas vu, là, dans le coin.

LE BARON. Dans le coin? Ah tiens, oui... *Mardi 3*. Eh bien, Madame, eh bien, qu'est ce que ça fait; ça prouve qu'il est minutieux, cet homme, il met la date... (*écrasé*) Il met la date!

LA BARONNE. Quel jour sommes nous, s'il vous plait?

LE BARON. Voyons, nous sommes...

LA BARONNE. Nous sommes Mercredi. Et où étais-je hier, Mardi 3?

LE BARON. (*Se frappant le front.*) C'est juste... à Concarneau, avec les Dubusc et avec moi.

LA BARONNE. Et avec vous... et nous ne sommes rentrés que ce matin. Vous n'avez décidément pas inventé la poudre, vous.

LE BARON (*naïf*). Ce matin, mais alors je ne comprends pas.

LA BARONNE (*éclatant*). Ah, ah, vraiment, Monsieur ne comprend pas! Monsieur trouve un misérable chiffon avec deux lignes de griffonnage, que le vent a apporté je ne sais d'où, et voilà, Monsieur qui perd la tête, Monsieur se fâche, Monsieur accuse sa femme, sa pauvre petite femme qui n'a jamais mérité l'ombre d'un soupçon. Vous entendez bien, Monsieur, pas l'ombre, et quand on lui prouve son erreur, au lieu de se mettre à deux genoux pour implorer son pardon, Monsieur " ne comprend pas! „ Savez-vous d'où ça vient, ce papier? (*Scandant les mots.*) De votre très excellente amie Madame de Bellepoule, dont la chambre est au bout du corridor.

LE BARON (*vexé*). D'abord, Madame de Bellepoule n'est pas ma... ce que tu crois!

LA BARONNE. Oh, je le sais bien, allez, vous êtes bien trop godiche! Tous vos amis, oui, mais vous!...

LE BARON (*enrageant*). C'est-à-dire... Et ensuite, c'est une supposition très offensante pour elle que tu émets là, très offensante et toute gratuite.

LA BARONNE. Ah, ah, ah, il est impayable... Mais vous ne savez donc pas? Cette nuit, dans le parc, avec Viéville!...

LE BARON. Comment?

LA BARONNE. C'était elle!...

LE BARON (*furieux et dépité*) C'est une calomnie!

LA BARONNE. Ne dites donc pas de ces grands mots là, on les a vus...

PALIGNY (*derrière la scène, frappant à la porte*) Eh bien, Baron, êtes-vous prêt? On n'attend plus que vous.

LE BARON. Je... j'arrive.

PALIGNY (*baissant la voix*) Hé. dites donc, vous savez qu'ils viennent de filer?

LE BARON. Qui ça?

PALIGNY. Mais lui et elle donc, chacun de son côté. Viéville a reçu une lettre de son agent de change... C'est très pressé paraît-il, hé, hé, hé, hé, la lettre arrivait bien!

LA BARONNE. Et elle Paligny?

PALIGNY. Ah c'est vous Baronne... peut on entrer? (*Il passe la tête par la porte entrebaillée.*) Elle, c'est un télégramme .. mère malade, toute la boutique. Voyez vous la petite Bellepoule allant soigner sa mère malade. Touchant, hein? Ça ne vous attendrit pas, vous, Baronne? hé, hé, hé, hé,... la chère petite Bellepoule: la belle petite poule, hé, hé, hé, hé. hé,... (*la tête disparaît*). Dépêchez-vous, Baron, hé, hé, hé, (*la porte se referme ; s'éloignant*) Dépêchez-vous!

LE BARON (*haussant les épaules*) Il est inepte, ce Paligny.

LA BARONNE (*sarcastique*) Vous trouvez ?

LE BARON. Ses plaisanteries sont d'une lourdeur! (*Silence. Avec embarras.*) Ah ça, je vais m'apprêter... (*Il passe son harnachement.*) Ma ceinture... bon... les cartouches sont dans les pipeaux. Ma casquette... ah, la voilà. (*Il prend son fusil.*) Ah oui... et ma corne de chasse (*humble*). Vous n'auriez pas vu ma corne de chasse, ma chère amie?

LA BARONNE (*impatiente*). Non! (*à part.*) Comment, pas la moindre excuse de sa balourdise, rien du tout, pas un mot, pas un geste de regret, rien...

LE BARON. Je l'ai... l'ai... Tiens. Où diantre est la courroie... Chère amie?

LA BARONNE. Quoi?

LE BARON (*de plus en plus humble*). Vous n'avez pas vu la courroie de cette corne?

LA BARONNE. Vous allez emporter ça, décidément, mais vous êtes ridicule, personne n'a de ces machines là... pour aller à l'affût!

LE BARON (*de même*). Mon Dieu, ma chère, il me semble pourtant que cela fait assez bon effet, franchement... (*D'un ton pénétré*). Et puis, dans cette vieille Armorique, où les anciens brens chassaient l'ours des cavernes au son de la trompe...

PALIGNY (*derrière la scène*). Voyons, Baron, arrivez, on s'impatiente... Il est grand temps, sacrebleu! Il faut que nous soyons rendus avant le lever de la lune.

LE BARON. Voilà, voilà, je descends!

LA BARONNE. (*A part, regardant à la fenêtre.*) Tiens, Beautrac sur le perron, on dirait qu'il attend quelqu'un.

LE BARON. Chère amie?

LA BARONNE. (*énervée.*) Quoi?

LE BARON. Ne pourriez-vous me prêter un bout de courroie, un lacet, n'importe quoi, un ruban...

LA BARONNE (*frappée à part*). Un ruban... Beautrac... Oh!... (*Elle hésite un moment, puis brusquement.*) Il le mérite, le butor. (*Elle prend sur la table une ceinture de soie mauve.*) Prenez ceci, mon ami!

LE BARON. Ah merci, ma chère amie, merci. (*Il laisse échapper son fusil.*)

LA BARONNE. Attendez, je vais vous l'attacher.

LE BARON (*essayant de plaisanter*). Vraiment, ma chère, vous me comblez (*Se regardant dans la glace.*) Je suis superbe ainsi... On dirait un grand cordon... l'ordre de la corne... ah, ah, ah.

LA BARONNE (*entre les dents*). Oui, c'est bien ça.

LE BARON (*avec embarras*). Alors, vous ne m'en voulez pas trop?

LA BARONNE (*rouant toujours le ruban*). De quoi donc?

LE BARON. Mais, de... du quiproquo de tout à l'heure.

LA BARONNE (*à part*). Il appelle cela un quiproquo!

LE BARON. Vous dites, chère amie?

LA BARONNE. Je dis que votre corne tiendra bien, mon ami!

RUBIGÉ LEQUATER.

---

# SONNETS.

## I.

### Jacynthes et Tulipes.

*Egarés dans un coin, sous l'éclat des tentures,  
Chatoyants de couleurs, irisés de reflets,  
Meurent majestueux, solennels, deux bouquets,  
Dans leurs vases d'argent aux vieilles ciselures.*

*Les jacynthes vieux rose, au milieu des dorures  
Exhalent un parfum d'antan, fait de regrets;  
Et sur un marbre blanc, sculpté d'amours coquets  
Les tulipes en deuil pleurent leurs teintes pures.*

*Et le bruissement clair des rayons blancs, glacés,  
De la lune au ciel noir, sur les satins brochés  
Dans leur coloris, met la moiteur de la cire.*

*Et puis on jette au vent les fleurs mortes, le soir.....  
— O la jeune mondaine, assise en son boudoir,  
Mourant étiolée au milieu d'un sourire!*

CARLOS DU FAY.



II.

**Roses et Résédas.**

*Sans soucis d'avenir, une jeune ouvrière  
Grisette, bon enfant, à l'œil fol et fripon  
S'est dressé plein de grâce, en un étroit balcon,  
Un jardinet mignard, tout entouré de lierre ;*

*Et l'on voit, au soleil, placés dans la gouttière,  
Sur le chassis ouvert de la jeune Manon  
En un vase ébréché, mais portant un blason,  
Un beau maréchal Niel dressant sa tête altière ;*

*Dans un bol éculé, quelques camélias,  
Un pot d'héliotropes, un plant de résédas :  
C'est ce dont le jardin aérien se compose.*

*Enivré au parfum des fleurs, la jeune enfant  
Rit et chante toujours. — O le soireux valsant,  
Jouant toute la nuit et qui le jour repose !*

CARLOS DU FAY.



# SOUVENANCE.

*A une amie.*

Te souvient-il encore de ces quinze jours que nous avons passés ensemble l'an dernier ? Je suis retourné dans ce pays délicieux, et j'ai revu l'endroit où nous allions souvent... et j'ai songé à toi longtemps ; j'ai revécu mes souvenirs, ce rêve que nous avons fait, rêve charmant, enchanteur que je voudrais refaire mais qui je le crains, hélas ! s'est envolé à jamais. Car voici tout un an que nous ne nous sommes vus ! Songes-tu parfois à l'ami de jadis ? N'as-tu pas oublié nos aveux doucement murmurés et nos longs baisers ? Comme je t'aimais ! et combien je te trouvais belle !...

... Te souviens-tu de cette promenade que nous fîmes un matin de bonne heure ? Je marchais près de toi, silencieux, osant à peine lever les yeux sur les tiens. Et toi tu fredonnais quelque romance apprise la veille, où l'on parlait de ciel bleu, de fleurs, d'amour. Te souviens-tu comme il faisait beau ? Une buée vaporeuse planait sur tout, et là-bas, tout au loin cette gaze laissait tamiser quelques rayons d'or du soleil levant plutôt deviné qu'aperçu. Aux aiguilles des sapins tremblottaient doucement une goutte de rosée toute limpide, toute fraîche semblant comme une larme de femme, rutilant à la lumière... Et comme tu avais peur de mouiller tes petits pieds à l'herbe humide ! Comme tu riais lorsque tu devais sauter une flaque d'eau ou échapper aux embrassements traîtres des ronces !

Tu t'appuyais alors sur mon bras et j'aimais cette pression douce... Et ton rire s'égrenait dans le silence des bois à peine répercuté par l'écho et accompagné par le trille du rossignol caché sous la ramée... Toute la nature s'éveillait. C'était comme un étirement de femme, le matin alors qu'elle est encore couchée dans la mollesse du lit. De partout venait un bruissement. Les fleurs se pâmaient sous les baisers du soleil, un de ces baisers comme j'en aurais voulu cueillir sur tes lèvres toujours souriantes, que j'aurais aimé écraser sur les miennes. L'air fleurait bon, chargé de ces mille émanations indéfinissables qui alanguissent et vous jettent dans une sorte de trouble... Je répondais à peine à tes questions, t'en souvient-il ? Et toi tu ne paraissais pas comprendre mes soupirs, cruelle ! Je commençais à t'aimer,

je t'aimais déjà follement et tu ne voulais pas t'en apercevoir, tu plaisantais ma tristesse, tu m'en demandais la cause alors que tu la devinais peut-être?

... Et puis, un autre jour, nous nous sommes assis dans le bois. Tu travaillais à un ouvrage de broderie qui n'avancait guère, interrompu à tout moment par notre conversation, ces mille riens que nous nous disions et qui prenaient une importance si grande, dites par nous... Et moi j'étais couché près de toi, tout contre, dans l'herbe. Je regardais ta main tirer l'aiguille d'un mouvement toujours le même qui me faisait voir un joli poignet et le galbe d'un bras admirablement rond. Je regardais dans les interstices que laissaient les arbres entre eux, les petits nuages d'un blanc rosé de nacre nager dans l'azur, puis, vite, je reportais les yeux sur toi, sur tes cheveux bruns, sur ces mèches folichonnes dont les volutes jetaient comme un pénombre sur ton cou. J'adorais ta bouche, tes lèvres toutes roses qui laissaient entrevoir, par moment, deux rangées de dents bien blanches, bien brillantes, attirantes comme l'aimant. Et tes yeux! tes beaux grands yeux qui avaient ce je ne sais quoi de doux et de bon, ces yeux qu'on devait aimer à la folie, lorsqu'ils se fixaient longtemps... longtemps sur vous. Oh! ces profonds regards qui me semblaient renfermer tant d'amour, ces regards qui disaient plus que n'aurait pu dire la plus passionnée des bouches, laisse moi les évoquer encore? Ils me font rêver à tout ce qui est doux et charmeur... à toi... à l'amour...

Quelquefois je te lisais une page passionnée d'un de nos romanciers, ou une de ces vibrantes poésies qui saisissent l'âme. Te souviens-tu combien tu restas pensive lorsque je t'ai lu "*L'Exilée* „ de Coppée et d'autres vers tout pleins de sentiment? Et moi qui n'aimais pas te voir cet air triste, je t'embrassais, je te serrais contre moi, voulant chasser les idées qui semblaient t'obséder... Puis, tu prenais le livre et tu lisais... tu lisais si bien! On voyait que tu y mettais toute ton âme, que ce que le poète avait senti, tu le sentais aussi, tu revivais ses impressions et tu me les communiquais. Combien j'aimais ta voix tantôt chaude et vibrante, tantôt calme et suave...

... Nous allions, la main dans la main, dans les grandes allées moussues, sous les pins qui étendaient sur nous, comme pour nous protéger, leurs branches semblant comme les bras de quelqu'être apocalyptique. Nous nous contions nos rêves, nos pensées les plus secrets. Et ces choses chimériques et si aléatoires avaient quelque chose de si doux, de si bon que je voudrais les entendre encore... toujours.. Et quand nous cherchions des myrtilles, quelle joie lorsque nous en trouvions une! Vite, tu te précipitais. Je te suivais et c'était à qui cueillerait la petite perle rose aperçue sur le tapis d'un vert émeraude; c'était à qui la mettrait dans la bouche de l'autre. Et quels rires sur tes lèvres! Nous en avons cueillies un jour

beaucoup, beaucoup. Nous les avons mises dans ton mouchoir, te rappelles-tu, couchées sur un lit de brindilles d'herbe et de fleurs. Et nous nous sommes assis au bord d'un fossé, mangeant les fraises et la bouche encore toute rouge, nous baisant les lèvres...

Quelquefois, grands enfants, nous courions au plus vite, nous sautions des fossés, et alors je t'admirais courir, tes cheveux au vent, ta robe clapotant ou s'accrochant à quelque ronce. Puis nous nous reposions, couchés dans l'herbe. Et je te regardais longtemps dans les yeux. Je buvais tes regards d'une douceur indicible qui me mettaient dans l'âme quelque chose d'enivrant. Souvent je prenais un brin d'herbe et je te chatouillais, et tu me regardais en souriant, de ce bon sourire qui me ravissait! Nous closions les yeux et là, de ma grosse voix, je te chantais quelques bribes d'opérette ou de romance trainant dans ma mémoire. Mais ce n'était là qu'une invite, car je te voulais entendre, et, comme ces poétiques bergers de Virgile, tu répondais, tu chantais de ta voix d'ange, tu me jetais dans un ravissement extatique où je te voyais seule, où je ne songeais qu'à mon amour.

Ah! le bon temps. Dis, t'en souviens-tu?

PIERRE HANCART.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

### A travers les Revues.

**La Jeune Belgique.** — N° de JUILLET. — Par son article initial : " *Les grands lamas du Musée* ", **La Jeune Belgique** prend part à la " bonne croisade de plume " contre la Commission des Musées. Comme on sait cette Commission, qui naguère envoyait des délégués aux ventes de tableaux, est aujourd'hui prise d'un très lourd sommeil. De temps à autre un marchand de toiles peintes, capté par l'appas de gros bénéfices, vient doucement la réveiller pour lui offrir sa marchandise et sans inquiétude aucune la Commission achète à des prix exorbitants des tableaux qu'elle aurait pu se procurer plus avantageusement. Il importe que cette Commission se dégourdisse et **La Jeune Belgique** fait bien de s'efforcer de contribuer à cette difficile tâche.

De l'article de Georges Destrée " *La Vénus Aphrodite* ", sortant de l'onde dans un jaillissement d'écume irisée au soleil, se dégage un sympathique et personnel tempérament d'artiste.

Remarqué dans ce N° les belles pages *Vers de l'Espoir*, signées Maurice Desombiaux et *La Chimère* d'H. Chainaye.

Il y a dans les vers d'Albert Jhouney quelque chose d'extrêmement mélancolique. La pièce *Sérénité* est réellement belle et suggestive. Remarqué encore les vers d'Eugenio de Castro et d'Antonio de Oliveiro-Soarès.

..

**Les Jeunes.** — N° de JUILLET.

" *Que les soirs me vont à l'âme!* "

Voilà le thème sur lequel sont écrits les charmants vers de Fernand Sévérin. Ces beaux et longs déclins de jours amènent au cœur de ce poète un flot de souvenirs d'une tristesse douce et le bruit désolé des vagues lui fait percevoir les chants qui naguère le bercèrent. Nous nous permettons de transcrire ici les derniers vers de cette pièce :

*La mer chante les berceuses,  
 Qui m'ont naguère bercé;  
 Voilà bien les chansons paresseuses  
 Du passé,  
 Les douces, les tristes, les lentes,  
 Des longs soirs d'hiver,  
 Plus lentes et plus dolentes,  
 Dans l'immense regret de la mer.*

Il y a aujourd'hui dans la littérature une tendance vers le névrosisme à outrance, tendance très fréquente; nous n'en discuterons pas la cause, mais nous la regrettons et nous sommes heureux de pouvoir mentionner les œuvres littéraires qui s'en écartent et sont d'une allure moins languoureuse, moins désespérée. Tel la pièce originale de Léon Paschal : *Les Vieux Lions*.

*Je vois de vieux lions accroupis dans un antre  
 Ramper avec lourdeur et traîner leurs vieux os;  
 Les cailloux sur le sol égratignent leur ventre.*

*L'un a des songes fous dressés dans ses yeux clos  
 Et la chair sous ses crocs saigne au fond des  
 [clairières];  
 Las, du fouet de sa queue il frappe son vieux dos.*

*D'autres rêvent, le muffle allongé sur les pierres;  
 Des clartés ont surgi soudain en leur sommeil;*

*Les lions édentés entr'ouvrent leurs paupières  
 Et baillant lentement croient mordre le soleil.*

Citons dans les *Théâtrales* de Geo Mauvère *La danse des Satyres*. Sous l'or du soleil, aux sons de pipeaux, échevelés, lubriques et ivres les satyres folâtement dansent et tourbillonnent! Ce tableau peint en grands vers d'une texture parfaite est d'un pittoresque infiniment animé.

A lire encore dans ce numéro *A tire d'aile* de G. Touchard, *Les Vers* de C. Frappart et la suite de l'intéressant article de Jean Delville *Le symbolisme pictural*.

N° d'août. — Nous avons reçu le N° d'août vierge de tout referendum sur la *Femme* et portant l'unique mention : *Numéro interdit. Edition spéciale pour la Belgique*. Qu'est-ce à dire?

**La Revue Belge.** — N° du 15 JUILLET et du 1<sup>er</sup> AOÛT. — Le directeur de la *Revue*, M. Charles Tilman publie dans le premier de ces deux numéros un article quelque peu satirique : *Eliacin ou le jeune Lettré*. Franchement M. Tilman a d'étranges idées par moment! Ecoutez ceci : " Eliacin veut éviter, " à tout prix, l'irréparable malheur d'être compris " par un cancre : son génie ferait naufrage. Il " souffle donc la lampe, et tout rayon s'éteint. Au " commencement était le chaos, et le chaos n'était " que ténèbres. Les amateurs, s'ils sont de vrais " gourmets, n'ont qu'à faire usage de leur œil " intérieur. Quand on est raffiné, on voit clair " dans la nuit. Et voilà pourquoi jamais Eliacin " ne sera lumineux. Sa gloire est d'être luministe.

" Eliacin n'est pas psychologue. Ça et là quelques traces d'analyse, de lueurs fugitives, la plupart empruntées : psychologie menue, qui tombe dans le mièvre par horreur du pédantesque. "

Nous ne discuterons pas ces idées ni des affirmations comme celles-ci : " En dehors de lui et de sa séquelle, tout est ridicule et inépuisable, " tout est même laid et sale. Pourquoi? Ses propres " hideurs, il les jette par orgueil à la face des " hommes : quand il les regarde ensuite, ils sont " malpropres, naturellement. " Puis plus loin ce bel aphorisme : " L'art est d'autant plus pur que " son objet, dans la réalité, est considéré comme " immoral. "

Dans le dernier numéro de cette revue, intéressante causerie littéraire de R. Gallet, sur Henrik Ibsen.

**Mercure de France.** — N° de JUILLET et d'AOÛT. — Ces deux numéros renferment deux bonnes études littéraires, l'une due à la plume de Pierre Quillard sur les œuvres de Stéphane Mallarmé, l'autre à celle de Paul Margueritte sur Camille de Sainte-Croix.

La partie poétique est toujours remarquable dans cette revue : surtout les vers d'Albert Samain *Cléopâtre*, *Les Litanies de la solitude* de Louis Denise et *Sonnet oublié* d'Ernest Raynaud, sonnet que nous nous permettons de reproduire :

*Elle est à vendre, la Villa, depuis des ans.  
 Le jardin où sonnaient d'amoureuses paroles  
 A tu son rive, et git, inutile, à présent  
 Qu'en chaque allée il a poussé des herbes folles.*

*La cour mauresque dont le dallage se fend  
 Ne s'éveille plus de sa paix silencieuse.  
 Et près d'une eau tarie, une statue-enfant  
 S'immobilise en un beau geste de joueuse.*

*Personne. Un vieux lierre escalade les volets.  
 Or, si l'enfant s'abstient de son jeu d'osselets  
 Et leve un peu son front d'orphélinette triste,*

*C'est, croirait-on, pour suivre au-delà des arceaux,  
 Dans le méchant carré de ciel qui lui subsiste,  
 Le seul émoi qu'elle a du monde : un vol d'oiseaux.*

L'article *Le sens esthétique chez les Russes*, signé princesse Nadejad est de circonstance aujourd'hui. Mais il sera loin de flatter la fierté russe, et il nous semble que l'auteur exagère quand elle dit : " Plus j'y pense, de la meilleure volonté du monde, " plus je me convaincs, avec une vraie tristesse, " que chez les Russes le sens esthétique n'existe " pas. " Cet article contraste étrangement avec ce que dit M. Alfred Rambaud dans le dernier numéro de la *Revue Bleue* : " ... c'est une nation " qui a pris sa part dans toutes les œuvres de " civilisation, accru le patrimoine artistique et " scientifique de l'humanité, ajouté une corde à la " lyre européenne. "

**La France Moderne** vient de perdre son rédacteur en chef, M. Jean Lombard, écrivain puissant, original et fécond. Ses œuvres principales sont : *l'Agonie*, *Byzance*, *Adel*, *Lois Majourès*, etc., etc.  
 J. D. G.

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

---

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Revue Libre*, Mensuelle. — Rédaction : 15, Chaussée de Wavre, Bruxelles.  
Abonnement un an **8** fr.; prix du numéro **30** centimes
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille.  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
-



Première Année. N° 9.

Septembre ~~AOÛT~~ 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 9.

« Le livre de la pitié et de la mort » . . . . .	PIERRE HANCART.
Rêve d'Idylle (Sonnet). . . . .	RODRIGUE SÉRASQUIER
La valse des Valses . . . . .	LOUIS DE B.
Sérénata . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
Messidor (poésie) . . . . .	AD WESTERMANN.
Lambeau détaché d'une vie d'artiste. . . . .	J. D. G.
Bibliographie. . . . .	J. D. G.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Les Jeunes*, Revue Mensuelle. — 6, rue de Fer, NAMUR.  
Abonnement **5** francs.
  4. *Les Annales Gauloises*, Revue Littéraire & Artistique. — Paraissant le 5 et le 20 de chaque mois. — Rédaction : PARIS, 17, rue du Commandeur.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **20** centimes.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *Bulletin Littéraire Mensuel* de la Société *L'Amicitia*, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **6** francs.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Revue Libre*, Mensuelle — Rédaction : 15, Chaussée de Wavre, Bruxelles.  
Abonnement un an **8** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille.  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
-

# ‘ LE LIVRE DE LA PITIÉ & DE LA MORT ,

A CAROLINE P.

Loti vient de donner quelques pages exquis, délicieuses, pleines de sentiment, de ces pages comme lui seul en sait écrire, car lui seul a le don d'émouvoir par cette teinte de douce mélancolie répandue par tout le livre.

Comme il le dit lui-même dans les quelques lignes liminaires du volume, " ce livre est encore plus moi que tous ceux que j'ai écrits jusqu'à ce jour. „ Et cependant cette personnalité qu'il semble vouloir mettre en lumière ici, nous l'avons déjà vue ébauchée dans ses ouvrages précédents. Là, elle se trouvait moins dans le fond que dans la forme, cette manière de s'exprimer qui n'est qu'à lui, ces petites phrases qui pour employer l'expression de Lemaitre, ont un immense frisson; mais cependant nous l'avons devinée durant ces longues rêveries dont on doit subir le charme lorsqu'on a fermé un de ses livres. Il nous avait dit déjà sa jeunesse rêveuse, sa tristesse sans cause, cette désespérance, ce sentiment du néant de toute chose, « de la poussière des poussières » qu'il a éprouvé, enfant encore, alors qu'à cet âge on ne voit d'ordinaire que des lèvres roses illuminées de sourires charmants, ces fronts où jamais ne passe le plus léger nuage, des yeux reflétant la joie, l'insouciance, de beaux grands yeux de velours très francs, très interrogateurs, mais jamais tristes. Et nous aimions ce Loti qui nous donnait ces émotions, qui nous faisait goûter ces sentiments si profonds laissant une souvenance chère. Et après, on se sentait comme meilleur, le cœur plus disposé à la pitié, une plus grande sensibilité, un besoin d'amour.

Cet épanchement du cœur se trouvait déjà dans « le Roman d'un Enfant », cette exquisite confession, ces pages pleines de charme qui m'ont causé tant de plaisir, et en même temps une grande douleur, une grande pitié pour cet enfant trop rêveur, trop triste.

Le livre qu'il donne aujourd'hui — livre admirable — est encore plus intime

que tous ceux qu'il a donnés. Ce sont comme des feuillets d'un journal écrit pour lui, alors qu'il voguait, là-bas très loin, balloté par les flots, alors qu'il songeait à sa bonne vieille mère, à Tante Claire, à la patrie, à sa maison, à toutes ces choses connues, si chères, qu'on semble aimer davantage dans ces longues heures de rêveries où l'on se sent bien seul, sans ces marques de tendre affection, sans amis auxquels on puisse dire ses aspirations, ses pensers secrets, ses rêves...

Comme dans tous les livres de Loti, il n'y a pas là de ces gros drames, de ces intrigues qui à force de complications deviennent inextricables; il n'y a pas de ces subtiles analyses du cœur humain comme Bourget sait en faire. Non, ses livres ne sont pas des romans. C'est mieux que cela, beaucoup mieux. Ils forment un genre original qui charme à cause même de son originalité. Ce qui plait chez Loti c'est qu'il sent profondément ce qu'il voit, qu'il dit si bien ce qu'il sent. Et puis le monde dans lequel il nous transporte est un monde inconnu pour nous, ou du moins un monde que nous nous imaginions sous un tout autre aspect que celui sous lequel il nous le représente. Vous souvenez-vous de ces « mers hyperboréennes » du golfe de Salonique, de Tahiti, cette île paradisiaque, du Japon, de ce pays lugubrement navrant, profondément triste, dépeint dans « Le Roman d'un Spahi » ? Cette poésie naturelle enchante, car pour moi personne n'est aussi grand coloriste, personne n'exprime mieux les sensations les plus fines, les plus délicates, les plus intimes. Vous souvenez-vous de cette si touchante amitié pour ce grand enfant, pour Yves ? Et Rarahu, et Jatougaye et Gaud et la vieille Yvonne, leur souvenir n'est-il pas délicieux ?

Mais aujourd'hui il ne nous parle plus de tous ces êtres et de ces pays lointains qu'il nous avait fait aimer. Il est pour ainsi dire l'unique personnage du livre; c'est dans le tréfonds de son cœur qu'il nous laisse lire. Oh! c'est un pur chef-d'œuvre que ces pages qui font vibrer tout ce que l'on a de bon en soi.

Vous vous rappelez sans doute ces mots qu'écrivait Loti : « Je vais vous », ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi... Je ne crois à rien ni à », personne; je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi ni espérance » Eh bien! le », Loti du « Livre de la Pitié et de la Mort » n'est plus du tout ce Loti-là, c'est un Loti que j'aime beaucoup mieux, qu'on ne soupçonnerait jamais d'avoir écrit ces vilaines choses que je viens de rappeler. Ce Loti froid, sans enthousiasme, plongé dans cette apathique indifférence, semblant regarder tout d'un air dédaigneux, ce Loti avec son calme méprisant, si pénible, avec quelque chose d'insensible, est devenu tout autre. Il a comme abandonné ce je ne sais quoi d'inhumain qu'il avait en lui; il a éprouvé comme le besoin d'aimer, de sentir de l'affection autour de lui, de reporter sa sensibilité et sa pitié naturelles sur ceux qui souffrent — hommes ou bêtes — et dont il voit les misères.

Ce besoin d'expansion lui fait dire aussi ses rêves, ses pensers. Et c'est pourquoi son livre est si difficile à analyser. Telles pages ne sont que des visions. (Rêve-Pays sans nom — Dans le Passé mort). Et tout cela est dit avec une précision, dans une langue si délicatement nuancée et en même temps sans apprêt, " une langue à part „ qui rend si complètement les choses, quoi qu'en dise Loti lui-même, qu'on ne peut songer à donner un résumé de ces chapitres. Aussi bien peut-on détailler le beau ? Les chefs-d'œuvre ne perdent-ils pas à être ainsi disséqués ? Mieux vaut les juger dans l'ensemble et de par soi-même. On goûtera alors tout ce qu'il y a de poésie, de " rendu „ dans cette apparition d' " Elle „ (Rêve); dans l'évocation de ce " pays lointain, — mais lointain, lointain bien au-delà des habituelles distances terrestres, tellement que, tout de suite, dès que le décor a commencé de s'éclairer, même avant d'avoir bien vu, en lui-même il a eu la notion de cet éloignement effroyable „ (Pays sans nom); — dans la souvenance de ce passé qu'il voudrait revivre quand il voit sa grand-mère et sa grand-tante Berthe causant de " deux de leurs sœurs, mortes accidentellement, très jeunes. » Et puis cette page où il dit sa rêverie, à Ajaccio, dans la maison de Napoléon, devant un portrait de la " pâle Madame Lætitia. „

« De cette mère d'empereur ma pensée se reporta sur la mienne, à moi » l'obscur, et — sans qu'il me soit possible d'expliquer en aucune façon ce sentiment-là — j'éprouvai une tristesse subite, quelque chose comme un vertige » d'abîme, à me dire que ce souper des Bonaparte, revu tout à coup si nettement, » se passait plus d'un demi-siècle avant qu'il fût question dans ce monde de ma » mère à moi; de ma mère qui est toujours ce que j'ai de plus précieux et de » plus stable, qui est toujours celle contre qui je me serre, avec un reste de coïn- » fiance tendre de petit enfant, quand la terreur me prend, plus sombre, de la » destruction et du vide.

„ Je ne sais comment exprimer cela, moi, j'aimerais mieux pouvoir me figurer » que ses commencements à elle remontent plus haut que tout, que sa foi douce, qui » me rassure encore, a des origines un peu lointaines dans le passé; — de même » que j'ai l'inconséquence de presque espérer pour son âme, au delà de la mort, » un prolongement sans fin. Non, songer à un temps déjà si semblable au nôtre et » où cependant elle n'avait pas même commencé d'exister, cela me dérouta; je crois » que cela me donne une perception nouvelle, plus décevante encore, du rien que » nous sommes tous deux dans le tourbillonnement immense des êtres et dans l'infinité » des temps. »

J'ai trouvé cette page une des plus belles que j'ai jamais lues. Peut-être parce que j'ai perdu, très jeune, ma mère, que je n'ai pas connu ses caresses et ses

baisers, que je ne puis plus me serrer contre elle “ avec un reste de confiance tendre de petit enfant... » .

Oui, Loti me semble bien meilleur que jadis et je le préfère ainsi, avec ses sentiments plus beaux, plus grands, avec cette pitié, cette commisération qu'il éprouve pour tout ce qui souffre : — pour ce vieux forçat qui verse des larmes d'indicible misère quand il songe au pauvre moineau, son compagnon d'infortune, nourri au pain de la prison; il l'emmenait là-bas, loin de la patrie; et pendant la traversée il s'est échappé de la petite cage peinte en vert; ses ailes coupées l'ont empêché de voler et il a chu, et pendant qu'il “ regardait s'éloigner sur l'écume de la mer le petit corps gris qui se débattait toujours, il s'était senti effroyablement seul maintenant, pour jamais, et de grosses larmes, des larmes de désespérance solitaire et suprême lui brouillaient la vue; „ — pour ce vieux chat galeux “ qui traînait, là, dans la rue, seul, se prolongeant comme il pouvait, s'efforçant de se retarder la mort „ dont personne n'avait pitié et auquel il donne la mort pour abrégé ses souffrances ; — pour “ ces petits êtres maladifs, ces petits scrofuleux „ soignés à Pen-Bron ; — pour ces veuves de pêcheurs auxquelles il distribue des secours, et qui, pour le remercier étaient là, sur la route, formant des groupes « émus, recueillis, immobiles, qui se regardaient sans rien dire » — pour « ces deux pauvres bœufs étioles, amaigris, pitoyables, la peau déjà usée sur les saillies des os par les frottements du roulis.. ., devant encore souffrir longtemps avant d'être tués; souffrir du froid, des secousses, de la mouillure, de l'engourdissement, de la peur..... »

Tout cela est dit en très petites phrases qui semblent comme des soupirs, des sanglots, qu'arrache la vue de toutes ces misères. Et sur tout cela est répandu quelque chose d'infiniment mélancolique qui faisait dire à une de mes amies : « C'est joli, joli; mais, après, on se sent dans l'âme une indéfinissable pitié, quelque chose de poignant, une douleur de voir souffrir ainsi. „

C'est encore ce nouveau Loti dans les deux chefs-d'œuvre “ Vie de Deux Chattes „ et “ Tante Claire nous quitte „. C'est ce qu'il y a de plus beau peut-être dans le livre, si tant est qu'on puisse arrêter son choix parmi de si belles choses. Ces pages respirent le calme, la paix. C'est l'amour d'une mère et d'une Tante; et cet amour est délicieux; il fait goûter tout le charme de la vie d'intérieur, alors qu'on a besoin pour atténuer les chagrins et les désespérances de la vie, de beaucoup de caresses, de beaucoup d'affection. C'est encore cette joie intime de revoir les choses qu'on a vues toujours à la même place, auxquelles on a songé longtemps pendant les quarts passés seul, loin, très loin, au large, appuyé au bastingage en regardant la mer irisée clapotant contre le navire. C'est cet attendrissement qu'on

éprouve à toucher tout ce que la vieille mère et la bonne tante ont soigné durant l'absence. C'est le bonheur de pouvoir « reposer les yeux avec recueillement sur les deux chers visages qui souriaient là, un peu vieillis et encadrés de boucles plus grises » pendant que la Moumoutte blanche gambadait par la chambre pour faire fête au nouvel arrivé. Tout cela donne une si bonne « impression de nid. » Et comme c'est charmant ces longues soirées passées en famille, et cette tendre affection d'êtres qui s'aiment.

Et cependant sur tout cela plane quelque chose de triste. Souvent, trop souvent peut-être, l'idée de la mort, qui n'a jamais abandonné Loti, jette une pénombre sur ces tableaux d'intérieur si riants: Ce sont des tristesses indicibles, des songeries douloureuses, puis comme la préscience de la disparition prochaine de sa mère et de tante Claire. A chaque retour il les retrouve vieilles, plus proches du déclin. « Avec une infinie mélancolie, dans cette cour égayée de soleil nouveau, je regardais les deux chères promeneuses en cheveux blancs, en robe de deuil, maman et tante Claire, aller et venir.... Et quand leurs deux robes noires cheminaient, s'écartaient de moi, dans le recul de cette avenue verte qui est la cour de notre maison familiale, je remarquais surtout ce que leur allure avait de plus lent et de plus brisé.... Oh! le temps, peut-être prochain, où, dans l'avenue verte toujours pareille je ne les verrai plus! Est-ce vraiment possible que ce temps vienne?.... »

Hélas! oui, il viendra ce temps. Ce sont d'abord les deux Moumottes qui meurent. Puis c'est tante Claire qui quitte! Et dans ces pages racontant l'agonie et la mort de celle qu'il a tant aimée, Loti a mis toute son âme endolorie, attristée. Il ne restera d'elle que quelques menus objets, des souvenirs, qui lui rappelleront bien imparfaitement ses cheveux blancs et son bon sourire. Lui, Loti, les gardera longtemps dans sa mémoire, ses traits d'une douceur infinie; il la reverra souventes fois comme il l'a vue sur son lit de mort « le visage a pris une expression de paix suprême, une distinction tranquille avec un vague sourire très doux, un air de planer au-dessus de toutes choses et de nous-mêmes... Tante Claire est devenue jolie, jolie comme jamais nous ne l'avions vue dans sa vie; l'expression de paix suprême et triomphante semble s'être fixée pour toujours comme dans du marbre. Son visage actuel est plutôt une représentation idéale d'elle-même, dans laquelle, en régularisant tous les traits, on n'avait conservé que le charme de douceur et de bonté reflété au dehors de son âme. »

Oh! Samuel et les autres, si vous saviez combien Loti a aimé tante Claire, combien il l'a pleurée! Et dire que lorsque vous verrez son portrait, plus tard, ce sera pour vous « une chose simplement respectable, qu'on regarde à peine! »

Cette désespérance si sentie a je ne sais quoi de résigné, qu'à sa seule évocation, on sent une émotion vous prendre à la gorge et une larme trembloter au bout des cils.

Quand j'ai fermé le livre j'ai songé longtemps, j'ai eu une de ces douces rêveries où je me sentais encore comme transporté lentement, sans secousses, dans des régions lointaines, avec au cœur une perception de quelque chose de douloureusement impressionnant.

Oh ! ce Loti. Et comme Jules Lemaitre je me suis dit : « Il me fait trop de plaisir, et un plaisir trop aigu et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. A peine ai-je su dire que je l'aimais. »

PIERRE HANCART.

---

## RÊVE D'IDYLLE.

*Mais, hélas ! ce n'est qu'un rêve !...*

(A. DE MUSSET).

*Je voudrais, perdu dans une forêt,  
Rempli de parfums, de fleurs et d'ombrage,  
Des merles siffleurs tout plein le feuillage,  
Tapissé de mousse, un coin bien secret ;*

*Avec un ruisseau bordé de muguet,  
Humide cristal dont le flot volage  
Se brise en courant sur le cailloutage,  
Et qui de la moire a le doux reflet.*

*De myosotis, d'iris, d'anémones,  
Tu remplirais là tes deux mains mignones ;  
J'en couronnerais, moi, tes blonds cheveux ;*

*Et tous deux blottis sous quelque grand saule,  
Reposant ton front sur son mon épaule,  
Nous lirions Musset cher aux amoureux !*

Mai 1891.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

# LA VALSE DES VALSES.

De ce corps qui se cambre en forme virginale  
Toucher le front, sonder les yeux, presser la main  
A cette main, à ces yeux purs, à ce front pâle,

Jurer la foi qui met l'extase au cœur humain  
Ivre éternellement, sourire au Dieu qui m'aime,  
Et divinement fou, sur le bord du chemin,

Rester enseveli dans ce rêve suprême!

(FRÉDÉRIC BATAILLE)

Éparpillant au vent du rêve les fanes de mes premiers jours de vacances, solitaire, j'allai, après-dîner, m'asseoir avec un livre dans le sable humide, tout contre les dunes.

Le matin des torrents d'une pluie chaude se sont abattus, claquant sur les genêts en fleurs; aux tiges des oyats qu'agite la brise grelottent encore des perles arc-en-ciellées.

La mer glauque, aux vagues moutonnantes, vient râler à mes pieds; les coquillages par elle apportés s'entrechoquent avec un bruissement clair au milieu de l'écume, et là-bas, contre les jetées l'eau se heurte avec un clapotis qui s'indéfinit en des assonances mutines. Au large, un panache de fumée: c'est un steamer; les voiles blanches d'un trois-mâts s'abaissent à l'horizon, et, longeant la côte, semblables à des coquilles de noix, les bateaux de pêche pansus, à la voilure rougeaude.

Le ciel se rétablit, bleu avec de grands nuages blancs, compacts, massés en charpie ou se déroulant comme de larges bandelettes de toile effilochées; et la chaleur du soleil lourd s'épand en brûlantes coulées.

Couché dans le sable pour lire plus à l'aise, distrait, je suis des yeux les vols de mouettes qui planent au-dessus de la mer en poussant de petits cris, les barques qui rentrent au port, les nuages qui fuyent, chassés par le vent, ... et, bercé par le murmure des vagues, je m'assoupis....

..

Sur la grève lentement marche pieds nus une jeune fille, vêtue d'une longue tige blanche à manches flottantes, la taille serrée dans une ceinture d'or, le front ceint d'une auréole en flamme; ses cheveux blonds flottent dénoués sur ses épaules

aux reflets d'opale. Ses lèvres d'incarnat esquissent un sourire mi-triste, qui fait rayonner son visage très-pâle, à la peau de satin, aux pommettes rosées ; nerveuses, les ailes de son nez frémissent ; et ses yeux pers, chargés d'extases indicibles, fixent sur moi leur regard profond, qui m'attire, irrésistible, comme un aimant.

Tout à coup du ciel descendent quatre anges : ils soulèvent dans leurs bras, comme une sœur, la vierge blanche, qui ne me quitte pas de ses grands yeux verts, hypnotiseurs, — que je sens par moments sourdre à ma bouche la folle tentation de mordre à belles dents, comme des reines-claudes, — et l'emportent doucement vers leur mystérieuse patrie. Et tandis qu'à la suite du groupe angélique je nage dans l'océan éthéré, je contemple les quatre envoyés célestes : celui tout de noir vêtu, blond, au regard caressant, est la Charité ; à côté de lui vole l'Espérance, à la robe verte parsemée d'étoiles d'or ; plus loin est la Justice, armée d'un glaive flamboyant, et suivie par la Persévérance, revêtue de la tunique des voyageurs. Et tous quatre, unissant leurs forces dans un fraternel effort, emmènent cette vierge tant pure loin des autres mortels, chez qui tout n'est qu'égoïsme et vice, vers les très-hautes régions du dévouement et de l'amour.

Pendant que j'interprète ainsi la signification de cette vision muette, nous nous élevons, rapides, vers l'inconnu. La terre est déjà loin : sous nos pieds, la mer immense, calme avec de petites vagues miroitantes au soleil, et tout là-bas, les lignes jaunâtres de la côte, où par-ci par-là on distingue les masses noires des villes.

Nous arrivons bientôt au dessus d'un grand nuage blanc, cotonneux ; les anges y déposent leur fardeau, sans mot dire ; puis s'envolent, rapides, et disparaissent dans l'immensité bleue.

Et je me retrouve seul à seul avec la vierge blonde, qui longuement encore me regarde de ses beaux yeux pers ; ses lèvres de corail qui sourient laissent entrevoir ses dents, telles des perles fines ; enfin elle s'avance, vers moi me prend le bras, s'y appuie, voluptueuse, et de la tête me fait signe de la suivre.

Un jardin m'apparaît, où des parcs de fleurs éclatent, semblables à des amas de pierres précieuses. La brise agite les muguetts qui se cachent et les campanules angelusantes ; sur un fond de blancs lilas, des roses et des œillets rouges semblent des larmes de sang. Là-bas, très loin, des carrés de tulipes feu et de jacinthes mauve pâle.

Et, silencieux, nous parcourons les sentiers solitaires ; seul le frôlement de sa tunique fait se pencher les fleurettes et bruisser les herbes folles. Elle baisse vers le sol le regard mouillé de ses prunelles ; et, pressant doucement sa main blanc

de neige, aux ongles roses, je contemple, ému, ses cheveux blonds qui m'effleurent, agités par la brise enivrante, le charnel satin de ses épaules nacrées, son front auréolé, ses yeux qui me fascinent — comme un phare les papillons nocturnes — qui ensorcellent mon bras à son bras, mon âme à son âme....

Puis, nonchalante, elle pose sa tête pure sur mon épaule, et me contemple toujours, muette, de ses yeux profonds et doux....

Soudain nous vient très lointainement une musique suave, le rythme berceur d'une valse, dont les mesures glissent autour de nous amoureuxment, tel un vol de colombes très douces, nous frôlent comme les battements d'un éventail de plumes décomposées....

J'enlace la taille souple et frémissante de la jeune fille, doucement — de peur de casser la tant frêle — et je l'emporte dans le tournoiement voluptueux de la valse molle... Insensée passe notre danse à travers les allées ombreuses; nos pieds se détachent du sol, montent, planent sur d'invisibles ailes, tandis que pianissimo la musique rythme la valse jolie.

Lorsque nous nous arrêtons, épuisés, ma danseuse mi-pâmée, dépose sur mes lèvres brûlantes un long, très long baiser, et, avec un regard chargé d'une folle ivresse, d'une extase infernale pour l'amour maladif, nerveux, de sa chair sapide, à pulpe de pêche, penchée sur mon épaule, elle murmure à mon oreille, d'une voix lasse et frémissante : « Je suis... je suis ta bien-aimée!... »

Le premier moment de stupeur passé, éperdu, je veux ressaisir ma blonde amoureuse, l'étreindre.., mais elle disparaît, et devant moi, au milieu de l'herbe fine, blanc, un lis inviolé monte vers le ciel, majestueux, comme un jet d'eau.

Et tandis que je reste là, pétrifié, l'œil fou, les lèvres aphones, la brise qui me lèche, chargée de senteurs capiteuses toujours m'apporte par bouffées le rythme berceur de la valse et le bruit des vagues; et parmi le babil des brins d'herbe. sorte du lis angelusant comme la voix très douce d'une mignarde sylphide qui soupire. « Je suis... je suis ta bien-aimée! »

Je me réveille.. . Tout là-bas, la mer qui s'est retirée. A l'horizon, empourprant l'onde et le ciel de bandes de feu, le soleil aboli trempe dans l'eau salée le bas de son disque érubescant. Et du bout de la digue, qu'un monde raffiné se pressant autour du kiosque, emplit de bruit et de toilettes claires, faibles m'arrivent, jouées par la musique militaire, les dernières mesures de la " Valse des Valses „ de Strauss.. que je venais de danser avec la vierge blonde.

*Août 1891.*

LOUIS D. B.

## SERENATA.

Venise dormait.... Au loin, des chants de gondoliers, langoureux, infiniment tristes, mouraient dans la nuit. Des reflets de lumières papillotaient à la surface de l'eau moirée du Canal Grande, vaguement éclairé par une lune blafarde.

Un petit fanal rouge à l'avant, une gondole rasait les murs des quais; fendant silencieusement les flots, elle vint se ranger près d'une maison de riche apparence, au balcon tout de fer forgé...

Un jeune homme sortit de la nacelle, s'avança sous les fenêtres. Il était seul, bien seul sur le quai désert. Tout se taisait; les embarcations se faisaient de plus en plus rares, les étoiles brillaient, semblables à des lueurs de cierges sur un immense voile de crêpe... Venise dormait.

Dans la quiétude du soir, une voix s'éleva, douce d'abord, passionnée ensuite. Sous les fenêtres de sa maîtresse, Giacomo égrenait une sérénade amoureuse. Et c'était ainsi chaque nuit. Le chant montait, clair et harmonieux, puis, répété par l'écho, se perdait dans le lointain, plus faible à mesure, enfin mourait doucement. Une lumière brilla dans la maison silencieuse, une femme parut au balcon.

“ Paola „ murmura Giacomo.

“ Prends garde à Vernezzí, dit Paola, si mon mari te voyait, ce serait fait de nous. „

La lune les éclairait à flots, entourant d'un nimbe blanchâtre la belle Italienne. Jolie brune aux yeux profondément noirs, à la gorge d'albâtre mal emprisonnée dans un peignoir de satin rose, elle aurait pu représenter la fille des Capulets, tandis que son blond Roméo, à l'allure fière, drapé dans son manteau, l'attendait à ses pieds. Fivré de ses chants, elle s'était penchée au-dessus du balcon.

“ Encore „ murmura-t-elle.

Et de nouveau, dans la quiétude du soir, une voix s'éleva, douce d'abord, passionnée ensuite...

Un grand vieillard, tout de noir vêtu, se tenait debout derrière Paola. Dans son oubli de tout, elle ne l'avait point vu entrer, l'œil brillant, un sourire sardonique aux lèvres. Vernezzí contempla longtemps sa femme, contenant mal sa rage, après quoi il fit signe à deux hommes qui l'accompagnaient. Ceux-ci sortirent...

Paola, toute à son amour, souriait à Giacomo. Elle n'avait pas vu un grand vieillard, tout de noir vêtu, se tenant debout derrière elle.

Giacomo ne chantait plus. Captivé par la beauté de Paola, il restait là, dans une muette adoration, souriant à sa maîtresse.

Il ne prêta pas attention à deux hommes qui rôdaient le long du mur de l'habitation, et lorsqu'ils s'élançèrent sur lui, il n'eut pas le temps de crier.

Le bruit d'un corps tombant à l'eau, ce fut tout..... Giacomo ne chantait plus.

*Stockholm, août 1891.*

LOUIS VÉHENNE.

## MESSIDOR.

A UNE JEUNE FILLE.

*Oh! regarde, charmante fille,  
Voici le temps de la moisson;  
Voici l'été, le soleil brille,  
L'oiseau chante dans le buisson;*

*Dans les champs, levés dès l'aurore  
Ils s'en vont, les gais moissonneurs :  
Ils sont joyeux, le matin dore  
Les blés mûrs parsemés de fleurs.*

*Il fait chaud dans la plaine immense;  
Le soleil monte dans les cieux  
Et les faux bruissant en cadence  
Se font lourdes aux bras nerveux.*

*Les champs sont remplis d'allégresse.  
— O Seigneur! bénis de ta main  
Les beaux épis, sainte richesse,  
Qui doivent nous donner du pain!*

*Les blés se couchent : les javelles  
Semblent de loin des sillons d'or.  
Oh! comme les plaines sont belles  
Sous le soleil de Messidor!*

*Toute la nature immortelle  
Chante sous le ciel éclatant,  
Regarde, la terre est bien belle,  
O charmante fille, et pourtant,*

*Si le divin Maître des Mondes  
M'offrait la terre et ses splendeurs,  
La terre avec ses moissons blondes,  
Les épis dorés et les fleurs,*

*Les horizons pleins de lumière,  
Les prés charmants, les champs joyeux,  
Je lui rendrais toute la terre  
Pour un regard de tes beaux yeux!*

AD. WESTERMANN.

## LAMBEAU DÉTACHÉ D'UNE VIE D'ARTISTE.

J'étais allé par un matin de juin passer quelques heures chez mon ami le peintre Paul Didier.

Il habitait alors une charmante campagne à l'orée du bois de Tihange, au milieu d'une superbe éclosion de fleurs et de piailllements d'oiseaux. Cette campagne était digne d'abriter un peintre ! De folles clématites grimpaient les murs un peu frustes ; au toit s'agrippaient de gracieuses pendaisons de glycines. L'éclat de la façade quoique timidement atténué par le vert des feuilles se détachait encore éblouissant sur les masses sombres du bois. Dans les feuillaisons touffues se jouait et riait la lumière et sur l'exubérance des couleurs, éclatant dans les parterres, ruisselait l'or du soleil. L'eau d'un petit étang se moirait très gentiment

Je trouvai mon ami dans son atelier. Derrière un amoncellement de chevalets où reposaient des tableaux, des toiles inachevées, des ébauches de toutes espèces, couché dans une grande chaise longue de couleur sombre mangée par le soleil, Paul Didier lisait, la cigarette aux lèvres. Il pénétrait par la grande fenêtre un

beau jour qui bleuissait la fumée volutant dans l'air, et rien n'était délicieux comme la lutte des tons et des couleurs de toutes ces toiles posées là, au hasard.

En me voyant entrer Paul se leva, vint à moi, sa figure pâle un peu épanouie, les yeux écarquillés de surprise comme après un rêve, et me serrant nerveusement les deux mains :

— « Tiens, mon bon, que je suis content de te revoir! Après si longtemps! J'ai pensé à toi il y a quelques jours!

Je prétextai mes occupations, mon manque de temps. Puis insensiblement la conversation, une de ces conversations d'amis qui se retrouvent après un assez long temps de séparation, battit son plein. On parla des affaires, d'art, des années envolées. Et que sais-je? Enfin on parla de tout sans ordre et sans suite.

Paul causait avec une incroyable volubilité et franchement je l'écoutais très distrait par tout ce qui m'entourait. Je trouvais un indéfinissable plaisir à contempler toutes les toiles amoncellées devant moi et celles accrochées aux murs au papier fleuri. Elles symbolisaient en quelque sorte un lambeau de la vie du peintre.

Là, deux jolies colombes blanches aux ailes faiblement rosées se becquetaient très amoureusement. Plus loin, un peu voilée d'ombres douces, une colombe, triste comme de beaux yeux pleins de larmes, regardait sa compagne morte, couchée les ailes pendantes. C'était vraiment gracieux et peint avec beaucoup de finesse. A côté de cela un paysage sombre, inquiétant de mélancolie, puis des fleurs jetaient des points éclatants et des portraits dont le regard obstiné vous fixe.

Parmi les portraits celui d'une jeune fille me frappa. Il me semblait fait avec plus de soins, plus d'art que les autres. Paul Didier s'aperçut de la sorte de fascination qu'il exerçait sur moi et une tristesse profonde se grava au fond de ses yeux.

— « Tu la regardes, dit-il; n'est-elle pas charmante? C'est Madeleine Auvry. »

Et comme je paraissais étonné du son étrange qu'avait pris sa voix en prononçant ce nom, il commença lentement :

« Tu sais que je n'ai pas toujours habité ici. Ce n'est que depuis quelques années que j'ai acheté cette campagne où avant moi Madeleine Auvry et sa mère, veuve d'un peintre de quelque talent, que tu as peut-être connu, venaient passer la bonne saison. Moi, j'habitais l'été dans ce petit chalet que tu peux apercevoir, là-bas, derrière ces grands arbres.

» Un jour je reçus une lettre de Madame Auvry. Elle me demandait si je pouvais venir faire le portrait de sa fille. La lettre contenait des éloges dont je n'ai jamais essayé de discuter la sincérité. Mais, vois-tu, à nous peintres,

» notre cuirasse d'indifférence n'est pas très dure et elle se troue vite sous les  
» éloges ou les flatteries, ce qui est presque la même chose. J'acceptai donc et  
» lui fis savoir que le lendemain j'étais à sa disposition. Ah! mon cher, je me  
» rappelle tout cela comme si c'était d'hier!

» C'était par un matin tout mouillé de rosée que je m'acheminai jusqu'ici. J'aperçus,  
» arrivé près de la grille toute vieille que je n'ai pas fait changer, Madeleine se  
» promenant lentement, par les allées sablées, appuyée au bras de sa mère. Tout  
» de suite je fus envahi par l'idée qu'avec un tel modèle je devais faire un chef-  
» d'œuvre! Tu ris, mon ami! Tu n'as pas tort, car les artistes ont quelquefois de  
» folles idées! — et longuement il étreignit du regard le portrait et continua, s'animant :

— » C'est que Madeleine était vraiment ravissante dans le radieux épanouisse-  
» ment de ses vingt ans. Si tu avais pu la voir! Sur toute sa personne s'épendait  
» quelque chose d'infiniment tendre et frêle, comme une vague langueur. Son teint  
» avait la pâleur douce des blancs œillets d'automne. Sous ses paupières presque  
» toujours à demi-retombées, scintillaient deux petits yeux d'une lumineuse sérénité,  
» reflétant la candeur de son âme et d'intimes tristesses. On aurait dit à la voir  
» en sa robe pâle et sous la blancheur des nues, quelque blonde vierge évocatrice  
» de rêves roses, descendue d'un beau vitrail de vieille cathédrale. »

Avec cette puissance d'évocation que possèdent presque tous les artistes, il la  
revoyait non avec sa beauté réelle, mais ayant en elle quelque chose de céleste.

» Ce fut donc ce matin là que je commençai le portrait de Madeleine, de ma  
» chère Madeleine. Je dis *ma chère*, car je l'adorais, non pas comme un artiste  
» aime tout ce qui est beau, mais j'éprouvais pour elle un amour inexplicable qui  
» me tenaillait le cœur.

» Il avait été convenu que pour ne pas se fatiguer, Madeleine ne poserait  
» qu'une heure par jour et, mon cher, toutes mes journées se passaient dans  
» l'attente de cette heure délicieuse. Madeleine était là, devant moi, me regardant  
» de ses yeux si impressionnants que je me demande aujourd'hui comment je suis  
» parvenu à reproduire aussi fidèlement ses traits sur cette toile. Lentement nous  
» nous étions laissés aller à échanger quelques mots sur nos manières d'envisager  
» l'art. Elle avait des idées d'une naïve originalité dont j'ai maintes fois profité, je  
» ne te le cache pas. Puis, de temps à autre la mère venait craintivement m'encourager  
» et me féliciter! Oh! les belles heures j'ai vécues alors! Cela s'incrusta pour  
» toujours en ma mémoire.

» Mais j'avais remarqué que ces séances fatiguaient Madeleine outre mesure.  
» Cet éréthisme s'exaspérait en elle en des souffrances. Sa pâleur augmentait et  
» le flot de ses pensées coulait plus lent, parfois plein de mornes tristesses.

„ Souvent, très souvent, elle se levait pour voir son portrait, me donnait des  
„ conseils, se trouvant très belle, prétendant que je flattais le modèle. Et elle  
„ se contemplait avec des ravissements d'enfant!

„ Un jour je la trouvai plus pâle encore que la veille; la langueur continuait à  
„ consumer son pauvre petit corps. Elle vint lentement se regarder, derrière moi.  
„ Je sentis sa main appuyée sur mon épaule, car elle n'avait plus la force de se  
„ soutenir. J'entendais mon cœur battre fébrilement à en rompre ma poitrine et de sa  
„ voix suavement affaiblie, comme venant des profondeurs les plus voilées de son  
„ âme, elle me murmurait « Vous avez du talent! Oh! oui, beaucoup!

„ Le lendemain, je devais donner le dernier coup de pinceau à son portrait.  
„ J'éprouvais en même temps de la joie et un profond chagrin, car je n'allais plus  
„ me trouver auprès d'elle! Et ces heures m'étaient si douces! Quand j'arrivai elle  
„ m'attendait avec sa mère. Madeleine resta silencieuse avec dans le regard une  
„ douleur résignée. La séance se prolongea un peu et quand j'eus fini elle se leva,  
„ vint encore se regarder, fut charmée. Ses joues devinrent d'un rose terne, puis  
„ reprirent leur pâleur. Ses lèvres ébauchèrent un sourire de contentement; ses  
„ paupières à demi-retombées déjà, se fermèrent doucement et, avec un impercep-  
„ tible frisson, elle mourut dans les bras de sa mère, comme un petit oiseau tombé  
„ de son nid, meurt sans le moindre battement d'aile. »

Paul s'était tu et tous deux nous regardions ce portrait qu'il avait conservé. En  
me retournant vers mon ami, je vis une petite larme irisée par le soleil glisser  
le long de sa joue. Et pour repousser cette tristesse qui nous envahissait, je lui  
dis en riant un peu :

— « Viens, Paul, nous irons prendre l'air! »

J. D. G.

## BIBLIOGRAPHIE.

### A travers les Revues.

La Jeune Belgique (N° D'AOUT) publie une belle  
page de Georges Eekhoud, sous le titre: *Les Croix  
processionnaires*, morceau qui caractérise bien la  
subtile et complexe personnalité de cet écrivain,  
un des fervents de la Jeune Belgique Il y a quel-  
que chose d'hallucinant dans cette sarabande des  
croix tristes; c'est écrit avec une verve un peu dou-  
loureuse mais infiniment obsédante.

La Lecture des "Vers", d'Emile Verhaeren laisse

une mélancolique impression et en même temps un  
charme. Le rythme est étrangement musical. Ces  
vers sont faits de beaucoup de poésie et se prêtent  
difficilement à l'Analyse. Citons :

-- *Le silence est effrayant,  
Il est béant le lent silence!*

*Comme un morceau de gel,  
La lune aussi du fond du puits  
Descend son visage éternel.*

*Mon cœur est un quartier de chair,  
Un bloc de viande sanglante,  
Mon cœur il bat au fond du puits  
Contre un morceau de lune ardente,  
  
Le silence et le grand froid,  
Et par la nuit le pâle effroi,  
D'un ciel plein d'astres en voyage.*

Nous le répétons, ces vers ont une douce attirance, certains ont un relief saisissant d'originalité, sont bien éloignés des terrains éternellement battus et on les sent écrits par un vrai poète.

Ce fascicule contient encore de bons vers de Ferdinand Hérol : " *Du Vitrail des Saintes.* "

\* \*

**La Mercure de France** (N° DE SEPTEMBRE). Toujours très intéressante cette revue. Dans ce dernier numéro nous avons remarqué : " *Caquets de Ménage* " de Jules Renard ; " *Anniversaire* " de Jean Court et " *Calvaire Immémorial* " de Saint-Pol-Roux.

Le second des ces articles renferme une pittoresque description de taverne. Sous les assombrissements du jour tombé, une lumière violacée sainte au travers des vitraux, baignant d'une clarté vague les buveurs avêulés. Il y a dans ces quelques pages de réelles qualités de facture et d'observation.

Pleins d'originalité les vers *Sphinx* de Germain Nouveau :

*" Toutes les femmes sont des reines :  
Impératrices souveraines,  
Et grisettes de magasin,  
Et premières communiantes,  
Après comme avant si liantes  
Avec les lèvres du cousin. "*

Il y a de la grâce et de la délicatesse dans ces vers, dictés dans le ravissement d'une adoration que nous ne discuterons pas ici — de la femme des reines comme dit Germain Nouveau.

Et ce n'est point tout, citons encore les deux *Ballades et Vendredi-Saint* de Laurent Tailhade.

\* \*

**Le Sylphe** (N° DE JUILLET). Avec quel effarement les bons bourgeois qui se soucient fort peu de tous ces rêves éthérés de poètes, doivent voir cette

revue dont les collaborateurs sont presque tous des buveurs de ciel bleu !

La revue du **Dauphiné** en compte de bons parmi ses collaborateurs et malgré cet espèce de mépris mêlé de pitié qui s'attache à tous ceux qui se permettent de crucifier quelques vers sur le papier, ils continuent à en ciseler et souvent de très-déliés. Remarqué ceux de Gustave Rivet, de Charles Niemand et de L. N. Champion et Paul Durand.

\* \*

**La Revue Belge** (15 AOUT & 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE). Rien de bien saillant dans les deux derniers numéros. Le *Lamento* de Ch. Beltjens a vraiment une étendue démesurée pour un tel sujet. Au milieu de vers lourds se dégagent quelques passages délicats.

A signaler un article *Bossuet et la Question sociale* signé Ch. Tilman et *Les Étoiles* de Paul Delhayé, seulement elles sont un peu trop froides ces étoiles :

*Et dans mon cœur ravi surgit alors l'idée  
De pouvoir, en un jour mille fois désiré,  
Asservir à tes lois tout mon être enivré,  
Par ton subtil parfum de vierge impassible.*

*Mais, ô fatalité qui toujours me poursuit!  
Je lis dans tes yeux clairs, blonde et pâle rêveuse,  
Qu'il ne tressaille en toi nulle fibre amoureuse,  
Et que mon rêve, hélas ! s'éteindra dans la nuit !*

**La France Moderne** (N° des 7 et 23 AOUT) est encore endeuillée. L'oraison funèbre de Jean Lombard, son rédacteur en chef, rappelle sa vie et les luttes qu'il a entreprises pour se conquérir la place qui lui était due dans les lettres. Sa fécondité fut prodigieuse bien que mort à 37 ans. Ses œuvres sont : *Adel*, poème, *Lois Majourès*, roman de mœurs politiques provinciales ; *Agonie* qui reconstitue Rome en décadence au temps d'Héliogabale et *Byzance* ou l'Empire d'Orient, sous le règne de Constantin Capronyme. De plus, il était sur le point de publier *Un Volontaire de 92* et *Communes ! Communes !* où il nous montre les conditions d'existence des bourgeois et des manants à l'époque qui précéda directement l'affranchissement des Communes. Remarqué encore dans ces numéros : la *Vigne* de J. Mazade et *Propos Théoriques* de René Ghil.

J. D. G.





Première Année. N° 10.

OCTOBRE 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 10.

<i>Dans le Nord</i> . . . . .	LOUIS VÉHENNE.
<i>Sur l'eau (Triolets)</i> . . . . .	RODRIGUE SÉRASQUIER
<i>Portraits</i> . . . . .	JEAN NOVIS. ?
<i>Sonnets</i> . . . . .	RODRIGUE SÉRASQUIER
<i>Voix envolées</i> . . . . .	LÉON LUCY-MAR
<i>Bibliographie</i> . . . . .	FRÉDÉRIC FRICHE LOUIS D. B.

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Chimère*. Revue Mensuelle. — Rédaction : rue du commandeur, 17, PARIS.  
Abonnement francs.
  4. *L'Ermitage*, Revue Mensuelle. — Rédaction : Rue de Varennes, 26, PARIS.  
Abonnement **12** fr.; prix du numéro fr. **1-25**.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *La Libre critique*. — Paraissant le Dimanche. Rédaction : Rue Souveraine, 37, Bruxelles.  
Abonnement un an **8** francs. — Le numéro **20** centimes.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr ; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Revue Libre*, Mensuelle — Rédaction : 15, Chaussée de Wavre, Bruxelles.  
Abonnement un an **3** fr.; prix du numéro **30** centimes
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille.  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
-

# DANS LE NORD.

## SOUVENIRS DE VOYAGE.

Tartarin, dans son exagération, est encore concevable en Suisse, pays trop civilisé, peut-être; au contraire Daudet n'aurait jamais eu l'idée de faire voyager son héros à travers les Alpes Scandinaves. C'est encore trop authentique par là. On n'y trouve pas de chamois apprivoisés.

La Scandinavie et la Suisse se ressemblant sous tant de rapports quant à la nature du sol, différent entièrement pour tout ce qui regarde la commodité des voyageurs, ainsi les moyens de transport, le logement, la nourriture, etc.

La Norvège, c'est la nature nue, dans toute sa grandeur sauvage; la Suisse, c'est la nature fardée, souriant aux visiteurs comme une jolie femme à ses admirateurs.

En Suisse, vous rencontrez partout des hôtels somptueux; il n'y a rocher sur lequel on n'ait construit quelque ruine pittoresque, faisant bien dans le tableau. En Norvège, vous trouverez des paysages tout aussi grandioses, mais si vous vous aventurez dans le cœur même du pays, c'est dans de pauvres hôtels — si on peut appeler hôtels, les baraques où l'on est quelquefois obligé de nicher — que l'on se voit d'ordinaire forcé de passer la nuit. Il faut aussi s'habituer à la nourriture quelquefois moins que ragoûtante.

Ce n'est certainement pas le cas pour les grandes villes du Nord. A Stockholm, à Copenhague, à Christiania, partout des hôtels de premier ordre, à Stockholm surtout, qu'on peut appeler sans exagération le Paris du Nord. Stockholm est sans contredit, d'abord par sa situation, une des plus pittoresques, ensuite par les distractions qu'elle offre, une des plus séduisantes cités de l'Europe. C'est une de ces villes qui produisent sur l'imagination des voyageurs une sensation irrésistible, une de ces villes que l'on regrette de quitter et dont le souvenir reste bien vivace dans la mémoire.

Théâtres, musées, rien ne manque à la curiosité du touriste : à citer surtout le Musée du Nord, dont la surveillance est exercée par des Dalécarliennes en costume national, fort jolies, ma foi, avec leur petit corset blanc et bleu, leurs longues jupes rayées, leur bonnet original, cachant les cheveux.

A Stockholm, on dirait que les gens ne songent qu'à s'amuser. Si vous vous promenez le soir le long des belles avenues qui ornent la capitale, à chaque pas vous rencontrez un café-restaurant où de braves Suédois vident leur punch au son de la musique. Le punch est leur boisson favorite, et ils en font une grande consommation. Ils n'ont pas tort, du reste, car soit dit en passant, c'est un breuvage exquis. Tous les soirs, illumination des jardins qui entourent ces différents cafés : l'on croit assister à une perpétuelle kermesse, et rien n'est joli comme ces lumières multicolores se reflétant dans l'eau du lac, donnant à la ville un aspect vraiment féerique.

J'ai assisté, à l'Opéra, à une représentation de *Roméo et Juliette*, en suédois. Quelle langue dure et heurtée! Les deux amants de Vérone avaient plutôt l'air de se lancer des injures à la tête que de se débiter des douceurs de caramels. Somme toute, bonne interprétation, pas digne cependant d'une capitale.

Au sommet de l'ascenseur qui relie la ville basse à la ville haute, on a une vue splendide de Stockholm. A ses pieds, le lac Maelar, tout découpé par des golfes et des promontoires, sur lesquels s'étagent de gracieuses maisons de campagne, puis, plus loin, le port avec sa forêt de mâts hérissés, puis, là-bas, la mer et l'infini... Et tout cela vu par un temps bien clair, éclairé par un beau soleil, offre un tableau saisissant.

Bien autre que Stockholm est Christiania, ville offrant peu d'intérêt et assez triste. Une rue fort animée, puis, plus rien. Christiania jouit cependant d'une très belle situation. La capitale est placée au fond du fjord, entre la mer et les montagnes, ses maisons blanches se mirant dans l'eau, et devant, des îles verdoyantes, déposées un peu partout comme des corbeilles de fleurs,

Ce qui laisse beaucoup à désirer en Norvège, ce sont les chemins de fer, véritables tortues rampantes. Les distances qui séparent toutes les villes sont terriblement longues, et avec cela le temps qu'on perd en route...! De Stockholm à Christiania, le trajet ne compte pas moins de dix-huit heures, et de Christiania à Copenhague, la distance est tout aussi longue.

Cette dernière ville est très curieuse à visiter. Riche en musées, en châteaux historiques, en œuvres d'art de toute sorte, elle ferait les délices des archéologues.

Son musée ethnographique où l'on voit se développer à travers les âges la civilisation des peuples du Nord, est peut-être unique en Europe. Partis des temps les plus reculés, des troglodytes, nous voyons successivement l'âge de pierre, l'âge de bronze, l'âge de fer... puis, plus loin, le moyen-âge, les temps modernes, enfin nous arrivons en plein XIX<sup>e</sup> siècle. C'est toute l'histoire de l'humanité renfermée dans quelques salles.

Une visite intéressante est celle du musée Thorwaldsen, le grand sculpteur danois. Ici se trouvent réunies toutes ses productions, au nombre d'un demi-mille. Dans la cour du musée, déserte et triste, une longue pierre recouverte de lierre, c'est là-dessous que repose l'auteur de ces chefs-d'œuvre.

Toutes les villes du Nord qui se respectent ont un *Tivoli*, sorte de grand jardin auquel on a accès moyennant une couronne. Dans ce jardin, on trouve tous les plaisirs imaginables; théâtres, cirques en quantité, panoramas, ballon captif, tirs, carrousels, cafés, et que sais-je? Il y en a pour tous les goûts. Moyennant quelques øre, on visite successivement ces différents établissements qui offrent de quoi contenter les plus difficiles. Ces *Tivolis* sont des sortes de foires permanentes. Chaque soir il y a des illuminations, des feux d'artifices, etc. Encore une fois, les gens du Nord s'en donnent ferme. Ils sont moins froids qu'on veut bien le croire.

Copenhague est vraiment une ville attirante; et quelles jolies promenades offrent ses environs; quels ravissants points de vue en longeant le Sund. D'un côté une mer bleue, bleue comme le saphir, avec des teintes verdâtres dans le lointain, venant mourir à vos pieds, et de l'autre côté, non pas des dunes arides et tristes, mais une végétation luxuriante, des arbres fruitiers, des fleurs éclatantes, des petits ruisseaux d'eau douce qui se perdent, là-bas, dans la forêt, en chantant, répondant à la grosse voix de la mer.

Une des excursions les plus intéressantes que l'on puisse faire, étant donné un séjour à Copenhague, est la visite du château de Rosenborg, plein de souvenirs historiques se rattachant à l'histoire des rois de Danemark.

Non loin de Copenhague se trouve Elsenour, bien connu de tous ceux qui ont lu Shakespeare. Là se dresse devant le touriste, la fameuse forteresse de Kronborg, où le gouvernement prélevait autrefois le péage du Sund. Le château, qui date de 1585, a été immortalisé par l'auteur d'*Hamlet*. Il paraît que ce n'est du reste pas là le château dont parle le poète. Cela est fort probable, mais j'aime à croire que c'est celui-là. J'y vois l'esplanade où l'ombre du feu roi se présentait à Hamlet; il me semble que ces grands murs gris, léchés par la lune, sont bien ceux sur lesquels les sentinelles voyaient chaque nuit passer le spectre. Je me crois au théâtre et j'entends Hamlet dire à son père :

« Que tu sois un esprit bienfaisant ou un spectre infernal, que tu exhales autour de toi un parfum céleste ou les vapeurs de l'enfer; que tes desseins soient méchants ou charitables, tu viens sous une forme si intéressante pour moi que je prétends te parler.. »

Alors le roi défunt, de sa voix d'outre-tombe :

« Je suis l'âme de ton père, condamnée pour un temps marqué à errer la

nuit, et le jour à être emprisonnée dans les flammes, jusqu'à ce que les fautes impures qui ont souillé mes jours pendant ma vie, soient consumées et purifiées par le feu... »

Et là-bas, n'est-ce pas Ophélie, bercée par les flots, toute de blanc habillée... morte? Non, c'est un rêve, rien de tout cela n'a jamais existé, mais le moyen de ne pas laisser errer son imagination, de ne pas croire à ce qui n'est pas ?

C'est aussi dans les casemates de ce château que, selon la légende, demeure l'esprit qui protège le royaume, Ogier le Danois, chanté dans les contes d'Andersen, et c'est de là qu'il sortira pour voler au secours de la patrie le jour où celle-ci sera en danger.

On montre encore dans la forteresse la chambre où la reine Caroline-Mathilde, femme de Christian VII fut enfermée après qu'elle fut soupçonnée d'avoir eu des relations trop intimes avec le ministre du roi, Struensée. Ce dernier, comme on sait, fut disgracié et mis à mort.

Dans un voyage en Scandinavie, il faut distinguer deux parties : l'une, la partie urbaine, avec ses distractions bien modernes, ses richesses artistiques, ses mœurs raffinées, l'autre, la partie rustique, avec son étude de la nature, ses mœurs primitives, la bonhomie franche et toute simple de ses habitants.

Pour celui qui aime cette étude de la nature, il sera servi à souhait en allant en Norvège. A chaque pas il rencontrera de nouvelles merveilles. D'abord, il verra des chutes d'eau que la Suisse est loin de posséder. Les plus remarquables sont celles de Trollhättan, non loin de Gothenbourg. Elles sont au nombre de six, toutes alimentées par le lac Wener qui reçoit dans son sein plus de vingt-quatre rivières. Ces chutes se déversent à perte de vue, et ont été comparées, à juste titre, paraît-il, à celles du Niagara. La plus haute est la chute Toppö, dont on a une vue splendide d'un petit pont jeté au-dessus des cataractes.

Partout d'ailleurs, n'importe où vous allez, vous trouverez des chutes d'eau. Et c'est un plaisir que de voyager dans ce pays où chaque tournant de route vous réserve une surprise, un point de vue tout neuf, non encore entrevu dans d'autres voyages.

Souvent aussi on rencontre des *Marmites de géants*. Ce sont d'énormes blocs de pierre, que les glaciers fondus ont charriés à une époque très reculée et qui ont été arrêtés par des rochers; l'eau continuant à les rouler sur place, leur a fait creuser dans le roc même, des trous qui sont parfois assez profonds. Dans quelques-unes de ces cavités, on trouve encore la pierre. D'après la légende, les géants y faisaient leur cuisine d'où *Marmites de géants*.

La légende joue du reste un grand rôle dans ce pays, et les anciennes *sagas* se transmettent encore de père en fils.

Les habitants de la Scandinavie sont d'une honnêteté toute naïve; ils ignorent ce que c'est qu'exploiter les voyageurs. Ils accueillent bien tous les touristes, indistinctement, mais ils ont cependant une antipathie marquée pour les Allemands, et ne se gênent pas, au contraire, pour faire des démonstrations d'amitié aux Français. C'est ainsi que bien souvent, à Stockholm, j'ai entendu des concerts se terminant par une vigoureuse *Marseillaise*, étouffée par les hurras de la foule.

Lorsque vous allez visiter une contrée dans l'intérieur de la Norvège, le Téliemarken, par exemple, il faut se méfier, je l'ai déjà dit plus haut, des hôtels et de la nourriture. Il est bien triste vraiment que l'homme doive dormir et manger, sans quoi ce serait une très belle excursion à recommander. Là, vous voyez les habitants tels qu'ils sont, pas très civilisés peut-être, mais bons et sympathiques. C'est là seulement que vous rencontrerez de ces maisons norvégiennes, si caractéristiques en leur rusticité primitive. A l'intérieur, une haute cheminée, dont le manteau supporte d'anciens chandeliers en cuivre, un grand lit, clôturé par des rideaux en étoffe grossière, de longs bancs en bois de chêne devant une table massive tout encombrée de brocs d'étain. Un rouet dort dans un coin, aux murs sont appendues des images aux couleurs hurlantes, ainsi que des assiettes de porcelaine, une petite lampe en cuivre se balance au plafond. Tel est l'intérieur du paysan norvégien.

Toutes de bois, ces maisons; sur le seuil vous verrez une vieille femme fumant une pipe, vous regardant d'un air ébahi. Derrière l'habitation se trouve remisé le traîneau, qui n'attend que la première neige pour se lancer, rapide, traîné par un renne. Le toit de la maison est recouvert de mousse; au-dessus de la porte souvent une tête de renne; contre les cloisons, ordinairement peintes en rouge, quelques hiboux, crucifiés, pourrissent tranquillement.

Si vous pénétrez dans un de ces chalets, quelquefois une jolie fille, aux tresses blondes, aux yeux bleus, au teint rosé, vous dit en norvégien : *God Morgen, Herre. Hvad ønsker de?* (Bonjour, Monsieur. Que désirez-vous?) Et vous vous trouvez tout bête, dans votre ignorance de la langue, de ne savoir que répondre à ces grands yeux qui vous regardent, vous interrogent....

Demandez l'hospitalité à des paysans norvégiens; ils ne manqueront jamais de vous servir comme dessert à leur maigre dîner des multes, sortes de framboises, couleur orange, qui selon les habitants du pays sont un fruit très rafraîchissant, mais que je n'ai jamais réussi à avaler. C'est d'une acidité!....

Ce qui est bien original aussi, ce sont les anciennes églises que l'on rencontre en Norvège, églises remontant souvent au XII<sup>e</sup> ou au XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces églises, entièrement en bois, ont un toit à trois étages, découpé ainsi que

ceux des pagodes chinoises, avec des figures représentant des dragons ailés, des salamandres. A l'intérieur, une galerie parcourt tout le petit édifice, bien vieux, bien vermoulu, rongé des vers. Entre autres curiosités, on remarque encore « le banc de mariage », placé devant l'autel, quelque bénitier préhistorique d'une forme indéfinissable, ressemblant un peu à une bouilloire, de vieux retables en chêne sculpté....

En Norvège, les soirées sont bien plus longues que chez nous. Alors que dans le Sud c'est déjà nuit noire, le soleil éclaire encore les montagnes neigeuses de la Scandinavie... La nuit tombe doucement. Dans les immenses forêts de sapins et de mélèzes, un grand calme règne. Au-dessus de la tête, des pics abrupts émergent des broussailles qui les recouvrent en partie, aux pieds, des combes s'étagent en gradins. Dans le lointain, le tintement des clochettes suspendues au cou des vaches et dont la symphonie va s'éloignant dans les profondeurs silencieuses des forêts, un coucou chantant dans un arbre...

C'est alors qu'on se surprend à aimer la nature, tout seul, là-bas, au fond des bois...

*Septembre 1891.*

LOUIS VÉHENNE.



# SUR L'EAU.

## TRIOLETS.

*La barque glisse doucement  
Entre les rives verdoyantes;  
Sur la rivière se moirant  
La barque glisse doucement.  
Très frais et fleurant bon, le vent  
Ride un peu les eaux transparentes;  
La barque glisse doucement  
Entre les rives verdoyantes.*

*Le soleil fait couler ses ors  
Sur les arbres et les prairies;  
Sur les fleurs constellant les bords  
Le soleil fait couler ses ors.  
Les oiseaux, soprani, ténors,  
Perlent, gais, leurs chansons jolies.  
Le soleil fait couler ses ors  
Sur les arbres et les prairies.*

*De grands nénuphars de satin  
Ouvrent leurs corolles neigeuses;  
Sur l'eau sont, au cœur de succin,  
De grands nénuphars de satin.  
Avec un clapotis mutin  
L'avant fend les eaux babilleuses.  
De grands nénuphars de satin  
Ouvrent leurs corolles neigeuses.*

*Tu trônes au fond du bateau  
Sous ton parasol rouge assise ;  
Ta blanche main traînant dans l'eau,  
Tu trônes au fond du bateau.  
Comme une marquise Watteau  
Souriant avec mignardise,  
Tu trônes au fond du bateau  
Sous ton parasol rouge assise.*

*Je m'avance amoureusement  
Pour prendre un baiser sur ta joue ;  
Pour embrasser ton front si blanc  
Je m'avance amoureusement...  
Soudain apparaît au tournant  
Une voile, et puis une proue...  
Je m'avance amoureusement  
Pour prendre un baiser sur ta joue.*

*Le canot passe près de nous ;  
Pourquoi devenir écarlate ?  
Las ! on y rit comme des fous !  
Le canot passe près de nous.  
Quel péché d'être à tes genoux ?  
Est-ce une action scélérate ?...  
Le canot passe près de nous ;  
Pourquoi devenir écarlate ?*

Septembre 1891.

RODRIGUE SÉRASQUIER.







## GAGAÏSME.

POUR PAUL M.

*Au concert. — On perçoit en un bruit déchirant  
S'enfler les cuivres qui, derrière le feuillage  
Brillent au soleil clair, et l'aigre radotage  
Des clarinettes. Près de moi s'assied, pimpant,  
Un groupe féminin; et le buste bombant,  
La taille bien cambrée et rieur le visage,  
La tresse qui descend jusqu'au bas du corsage,  
Les jeunes filles sont à causer, et j'entends  
Une grande aux yeux noirs, aux petits airs candides,  
Lâcher sans sourciller des paroles stupides,  
Accompagnant ses mots de gestes ravissants.  
- Et rempli de pitié pour l'inepte poupée  
J'étouffai le désir qu'en mon âme frappée  
J'avais, faible, senti sourdre aux premiers moments.*

~~~~~

## MIGNARDISE.

POUR JEAN NOVIS.

*Bien haut dans le ciel pur et teinté de saphir,  
Elle dort en un lit de nuages candides;  
Vagues de soie emmi les coussins tout humides,  
La mer de ses cheveux, que l'on voit resplendir.  
Soulevant ses seins nus, un long, très long soupir,  
Fait frémir de son nez les ailes translucides;  
Et sa paupière a clos ses grands yeux limpides,  
Pers, tels les raisins blancs d'un cep près de mûrir.  
En rêve elle aperçoit ambuler l'âlme unique  
Plus aimé de son âme, et lui tend, impudique,  
Sa lèvre qu'un sourire on voit adoniser;  
Mais seul fendant la blanche ouate de sa couche,  
Arc et carquois au dos, sur son amène bouche,  
Erôs, le dieu mignard, vient poser un baiser.*

Septembre 1891.

RODRIGUE SÉRAEQUIER.

## VOIX ENVOLÉES.

### I. — Ce que l'on chante en Mai.

Puisque tu veux savoir, mignonne, maintenant que mai perle les fenêtres et les fleurs, puisque tu veux savoir si j'ai rêvé d'avenir en te voyant, écoute l'exquise et suave promenade que j'ai faite dans les temps qui viennent. J'ai cherché bien longtemps dans tes yeux la réponse à mon amour, et puisque tu souris à mon côté, j'ai décidé de te satisfaire, pour que, dans ta joie naïve, tu découvres au jour tes dents si blanches, et que deux gentilles fossettes se creusent aux deux coins de tes lèvres.

Je me suis dit, vois-tu, qu'il serait bien charmant de vivre sans cesse auprès de toi, allant à deux, l'été, comme aux premiers jours, le long des verts sentiers de forêt, cueillir mignonnement les mûres, dont le jus noir te souillerait la bouche, pour que je l'essuie d'un baiser!... Et l'hiver, de rester, bien doucement frileux, au coin de l'âtre, dans notre claire mansarde, le givre aux fenêtres, ce givre dentelé qui fait épanouir ta joie, et qui, découvrant tes dents si blanches, creuse deux gentilles fossettes aux deux coins de tes lèvres!

... Je me suis rêvé tout cela,... et j'ai vu la vie bien rose, l'avenir bien parfumé de venelles et d'églantines!... J'ai songé ta grâce éclore dans les fleurs,... et j'ai vu les papillons courir le long de ton corsage dégrafé, pour te dire mystérieusement à l'oreille : « N'est-ce pas qu'il serait bien charmant de vivre sans cesse auprès de toi, allant à deux, l'été, comme aux premiers jours, le long des verts sentiers de forêt! »... Et j'ai résolu de ne boire que le beau de l'existence,... de n'effleurer de la terre que tes cheveux, et de ne t'aimer à jamais que dans la clarté alanguie du soleil, au milieu d'un concert de gazouillis et de roulades ailées, lorsque afin que, couchés rêveusement tous deux sous les hauts buissons, l'astre assoupi ne puisse nous apercevoir, toi m'écoutant, et moi te répétant ce que tu peux savoir maintenant que mai perle les fenêtres et les fleurs...



## II. — Ce que l'on pleure en août.

La mignonne est partie... Dieu! que les grands bois sont tristes! Tout est terne et plein d'une amère mélancolie! Notre claire mansarde d'autrefois est bien sombre maintenant! Les lilas de la petite fenêtre se sont fânés à son départ!... et mon cœur est tout blessé, tout meurtri, comme les verts sentiers de forêt où nous nous enlacions rêveusement, sous les hauts buissons fleuris d'églantines! Tout a pris une voix bien dolente, le grand ciel me crie de ses accents bleus : « La mignonne est partie. » — Dieu! que les grands bois sont tristes!

L'infidèle a fui..... et le parfum blond de ses cheveux emplit encore mon âme... J'ai brisé ma lyre et j'ai chassé la muse du logis simple où nous nous sommes aimés. Les pigeons qui roucoulaient sur la corniche du toit, ma main brutale les a chassés et je n'ai plus voulu voir les touffes moussues qui croissaient dans la gouttière, et que la mignonne aimait tant. J'ai tout délaissé ; tout abandonné. Car l'infidèle a fui, et le parfum blond de ses cheveux emplit encore mon âme.

Allez, amants au cœur brisé, allez rêver bien seuls à travers la campagne odorante ;... allez nous souvenir exquisement de la tant aimée disparue.. Elle était si jolie! Les oiseaux chantent encore dans leurs nids. Nous, nos voix se sont troublées, et nous n'avons plus de couche nuptiale dans la sente... il est encore un bonheur pour notre esprit désabusé.... c'est de nous survivre à nous-mêmes; c'est de songer aux ides passées, aux longs jours bien chauds où nous adorions la choisie, et où la choisie paraissait nous aimer... Maintenant, je n'ai plus rien pour consoler les sombres : « allez! amants au cœur brisé, » allez rêver bien seuls, à travers la campagne odorante!

LÉON LUCY-MAR.



# BIBLIOGRAPHIE.

## ANDROMÈDE.

**Andromède**, Poème lyrique de Mr Sauvenière, professeur à l'Athénée Royal de Liège — (Œuvre couronnée au Grand Concours de Poésie en 1891).

Certains esprits chagrins soutiennent avec aigreur que les lettres belges sont dans le marasme. Ils ajoutent même que la faute en est surtout à la nullité lamentable des professeurs, inspecteurs, etc, dont la tâche serait d'encourager notre littérature, et qui — toujours au dire des malveillants — s'efforcent d'étouffer tout bon germe, pour que rien ne les dérange dans la béatitudo de l'ignorance où ils se carrent.

Ces propositions saugrenues, je rougis de les rappeler ici ; mais je ne le fais que pour les refuter à l'instant même par un argument *ad hominem*. L'argument, c'est Monsieur Sauvenière, professeur etc., etc.

Déjà, lors du dernier concours triennal de poésie, Monsieur le Professeur avait livré à notre émerveillement un admirable poème lyrique : *Sinaï*, sur lequel les concurrents au prix Rome avaient brodé les arabesques échevelées de leurs mélodies. Qui ne se souvient de ces vers immortels :

..... *L'Eternel, notre Dieu,  
Donne aux fils d'Abraham des troupeaux et des  
[villes]*

*Qu'ils n'ont point élevés ! .....*

... *L'Eternel, notre Dieu, est le seul Eternel, etc.*

Mais Monsieur le Professeur ne s'endort pas sur ses lauriers. Il nous donne cette année un nouveau chef-d'œuvre, son *Andromède*. Je voudrais pouvoir reproduire ici ce pur bijou dans sa superbe intégrité, mais hélas, la place me manqua, et les ciseaux de la Rédaction ne le cèdent pas en férocité à ceux d'Atropos, la Parque inhumaine !

Je me bornerai donc à ne cueillir que quelques fleurs, au hasard, dans ce parterre suave.

La *Justification* préliminaire nous apprend que : *Dans un concours de beauté* (rien de Spa) *Andromède ose disputer le prix aux Néréides, filles de Neptune*. En châtement, un monstre ravage le pays du roi son père. Monsieur le professeur nous fait entendre :

... *Aux rivages  
Le cri des malheureux mourant d'avoir souffert,  
Les plaintes des guerriers, les sanglots des épouses  
Le cri de tes enfants, mère, que tu repousses.*

On consulte l'oracle :

*Parle, révéles-nous la décisio-n suprême!...  
... Eclate, au même instant un formidable bruit :  
Le strident sifflement de Gorgone, qui fuit  
L'Hespéride et ses monts (sous le glaive invincible  
Du fils de Jupiter, de Persée intrépide,  
Le vainqueur pressenti.) Le temple va crouler !*

— Dam, on croulerait à moins !

Andromède, condamnée par l'oracle, est saisie par les prêtres d'Ammon, *dieu du Soleil (?)* :

*Du Dieu la volonté  
Veut qu'au monstre on l'entraîne,  
Sur le roc qu'on l'enchaîne,  
Peuple, Dieu l'a dicté !*

Et voici la pauvre toute seulette et grelottante sur son rocher :

*Ses blonds cheveux épars voilent sa nudité  
Défaillante. Mordant à la roche inhumaine,  
Les bras tordus, crispés, dans une attente vaine,  
Que l'espoir a déçue et que trahit l'amour,  
Andromède alanguie est vaincue à son tour !*

Heureusement tout s'arrange, grâce au bon gendarme Persée, lequel, après avoir abattu le monstre, annonce que

*Le myrte fleurira sur la branche du chêne !*

Diablement fort en arboriculture, ce Persée ! Presque autant que le jardinier dont cet excellent M<sup>r</sup> Georges Ohnet parle quelque part, et qui greffe avec plein succès un rosier sur un cep de vigne, ou bien une vigne sur un rosier, je ne sais trop lequel des deux.

Or donc, après avoir prédit ce miracle stupéfiant, Persée désenfourche Pégase, — et Monsieur le Professeur aussi.

Les trop courts extraits ci-dessus ne donnent pas de la perfection de cet exquis et rare poème l'idée que je voudrais. Mais, en voyant l'ensemble, on est porté à envier les heureux auxquels fut dévolu l'honneur de mettre en musique ces vers délicieux. Il me semble qu'il ne faut pas être bien grand clerc pour réchampir de mélodies ravissantes ces paroles divinement harmonieuses, aux rimes savantes et riches, aux coupes impeccables, et qui sont par elles mêmes une musique idéale.

Oh! Monsieur le Professeur, de grâce, dans trois ans, daignez produire à l'ébaubissement de vos contemporains un nouveau *Sinaï*, une nouvelle *Andromède*, autant que vos précédentes œuvres délicieuse, précieuse, merveilleuse, glorieuse, victorieuse et supercoquencieuse, laquelle, n'en doutez pas, rencontrera le même respectueux accueil de la part d'un jury souverainement impartial et compétent.

Continuez, Monsieur le Professeur, continuez: *Macte animo, generose magistre! sic itur ad astra!* et même à l'Académie de Belgique.

FRÉDÉRIC FRICHE.

### A travers les Revues.

La Jeune Belgique (SEPTEMBRE) débute par un article intitulé: *L'Art pour l'Art au Congrès de Malines*. Un professeur de l'Université de Louvain, M<sup>r</sup> Léon de Monge, grand prêtre de jansénisme littéraire en Belgique, a voulu proposer l'insanité suivante: " La théorie de *l'Art pour l'Art* est une théorie immorale. „ Mais gêné peut-être de la paternité de cette énormité, il endossa le soin de la présenter au concile de son collègue, M. Kurth, qui fit adroitement ajourner la discussion. Et dans la suite, le Congrès n'osant pas condamner la formule incriminée, classa la proposition a remotis. De fait, comme le dit l'auteur de l'article, l'ajournement primitif a été transformé en enterrement de première classe.

Ce numéro nous donne en vers: de F. Séverin, *La Béatrice & Amour*; deux poèmes ingénus, langoureux, écrits par l'Amant d'une idéale Voulué.

Plus loin, *Album-Blättchen*, d'Albert Arnay, pièces faciles, originales, et *Oarystos* d'Eugenio de Castro. Ces derniers vers, traduits du portugais ne sont que fioritures, festons et astragales, avec parfois des comparaisons étranges, voire même hardies; au demeurant, morceau remarquable.

Dans le *Memento*, nous apprenons que les congresses Malinois, toujours sur la proposition du sublime M. de Monge, ont placé le Sâr Mérodack Baladan — très-connu en littérature, surtout pour l'intensité de son odeur pédestre — au nombre des écrivains qui compromettent et déshonorent les catholiques Belges!

Et à propos du Sâr, les *Petites Affiches* annoncent qu'il a fondé le " *Salon de la Rose Croix*. „ — Manifestation victorieuse des Normes de la Beauté, ce salon sera " un temple dédié à l'Art-Dieu, avec les chefs-d'œuvre pour dogmes, et pour saints les génies. „

Délectable fumisterie!

\* \*

L'Hermitage (Septembre). Prose liminaire de G. Bernard-Kahler sur la *Littérature dans la Politique*. J'y remarque une phrase fort juste, visant peut-être quelques pages sur le sens esthétique chez les Russes, qui ont paru dans le *Mercur* de France, signées Princesse Nadejad: " Nous n'avons pas besoin de la littérature et de l'art russe; les canons du czar seuls nous importent à l'heure actuelle. „ —

Plus loin, à citer: *Décor pour symphonie funèbre* d'Albert Saint-Paul et *l'Armurier*, fort belle page d'Ant. Sabatier. Puis *Azur et Or* de Henri Mazel, Proses mignardes, amoureuses par endroits, dans le genre des *Tout petits poèmes en prose*, dont j'ai gardé bonne souvenance. Enfin *Spleen*, pantomime par Marc Legrand et Abel Tarride. —

Bons vers de Dauphin Meunier, de Cam. Mauclair. De Joseph Declareuil, *Le Ramesside*, excellent sonnet que je prends la liberté de transcrire ici:

*Il songeait aux aïeux qu'il mit en de superbes  
Catafalques de pierre, ornementés d'iris,  
Et qui règnent sur les pallides Osiris,  
Ainsi que le glaïeul sur la plèbe des herbes;*

*Il songeait comme un moissonneur devant ses  
[gerbes],  
Et, jowncel aux airs musclés de Bœuf Apis,  
Sous le gorgerin bleu d'émail et de lapis,  
Était celui qui dit les impériaux verbes,*

*Qui porte la vipère et le sceptre des hommes  
Et pour qui la Lybie et Juda sont des nomes,  
L'époux sacré d'Isis, le très divin Horos!*

*Tabernacle choyé d'Ammon-Ra qui le hante  
Et tel Phoïbos, ô Grecs, taillé dans le Paros,  
Il mirait dans le ciel son image flambante!*

\* \*

Dans La Revue Belge (15 SEPTEMBRE), remarqué une nouvelle de J.-B. Chatrian, *En Vacances*; et d'Aug. Lefèvre un bon sonnet, *le Belluaire*.

A la fin du fascicule, M. Léon Goemans nous parle de l' " estomirante „ proposition *Rooses* au Congrès Néerlandais de Gand. — Car il n'est permis à nul d'ignorer que ce *Mijnheer*, répandant du haut de son perchoir les perles précieuses de sa parole esbaudissante sur son auditoire attendri a proposé à quelques autres *Mijnheer* accourus des quatre coins du petit monde flamingant

« d'exclure la langue française de l'enseignement primaire dans la partie flamande du pays! ! »

Mais au lieu de tenir, *Mijnheer*, pareil langage. Il vaudrait mieux le taire et cacher ton fromage!

\* \*

Dans la *France Moderne*, à signaler un article de M. F. Mistral sur les *Poésies Hébraïco-Provençales*, traduites et transcrites par S. M. Don Pedro II d'Alcantara, ex-empereur du Brésil. — Ensuite, enquête très littéraire par Pangloss: « de l'influence du chapeau mou sur le cerveau des poètes. » Ce numéro donne aussi des vers que Laurent de Gavoty adressa jadis à Agar la célèbre tragédienne, qui vient de mourir à Mustapha, âgée de 55 ans.

\* \*

Les *Jeunes* (SEPTEMBRE) nous annoncent qu'ils ont fusionné avec la *Chimère*, rédacteur en chef, Paul Redonnel, auteur des *Liminaires*. Dommage! car c'était un des rares bons journaux littéraires belges. Dans ce numéro — le dernier donc qui paraît sous ce titre — bonnes proses d'Aug. Vierzet, Alb. de Quiriny, P. M. Olin; et vers de Géo Maurère et Ch. Frappart.

Nous faisons des vœux pour *Chimère* et ses nouveaux rédacteurs.

\* \*

J'ai reçu les trois premiers numéros d'une nouvelle revue *La libre Critique*, où j'ai remarqué: *Les tribulations d'un auteur dramatique*, par Champcevrains; puis *Décadent!* de Robert Charmette, et, signée J. A. une bonne réponse à ce dernier article, qui critiquait Verlaine. Bravo! l'anonyme défenseur de l'auteur des poèmes saturniens!

L'entrée solennelle du lauréat du concours pour le prix de Rome, M. Lebrun, qui est parvenu à mettre en musique les délicieux vers de M. Sauvenière, a fourni à deux « bardes », gantois, Messieurs Cam. Verhé et V. Théry l'occasion d'une petite envolée lyrique. Ces messieurs, enfourchant le Pégase rétif et tant poussif sur lequel Boileau a jadis encore chevauché, ont fait un petit voyage au vieux Parnasse du 18<sup>e</sup> siècle, et en ont rapporté des pondaisons dont voici deux échantillons:

Heureux celui qui peut, au bout de sa carrière,  
Se souvenir assez, s'il regarde en arrière,  
Pour dire en soupirant: c'était mon plus beau jour!  
Sa tâche est accomplie, et son beau front se penche.  
Heureux ce front divin sous l'auréole blanche  
Qui se souvient avec amour!

CAM. VERHÉ.

Son grand génie ouvre à l'intelligence  
L'immensité du monde des esprits,  
Et la justice y trouve sa balance;  
Oui, notre ville est fière de ce fils!  
Entendez-vous, le beffroi carillonne  
Pour saluer ce triomphe opportun.  
J'ai cinquante ans! ma muse est toujours bonne,  
Pour acclamer notre ami Paul Lebrun!

V. THÉRY.

J'ai appris que M. Verhé a été classé second au concours de poésie où M. Sauvenière a décroché la timbale! Encore après Sauvenière? Alors cela ne m'étonne plus!

Quant à M. Théry! Si la justice y trouve sa balance, moi je n'y trouve rien, pas même des bouts-rimés!

Après Verhé,  
Ohimé!  
Mais après Théry  
Aïe!

Comme disait Boileau.

\* \*

Fleur de gagaïsme :  
Texte d'un sujet de devoir français, proposé dans la tant bonne et littéraire ville de Gand, à un cours militaire suivi par de jeunes caporaux de 15 à 17 ans :

« Lettre de condoléances de Louis XII à la duchesse de Nemours, à propos de la mort de Gaston de Foix à la bataille de Ravenne. »

Est-ce que « Mossieu », le professeur ne se sentirait pas bien?

LOUIS D. B.





Première Année, N° 11.

NOVEMBRE 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 11.

|                                                               |                      |
|---------------------------------------------------------------|----------------------|
| <i>Mortuis</i> . . . . .                                      | LOUIS VÉHENNE.       |
| <i>La Femme</i> . . . . .                                     | WESTERMANN.          |
| <i>Fossoyeur nocturne</i> . . . . .                           | LOUIS DE B.          |
| <i>Pochade</i> . . . . .                                      | RODRIGUE SÉRASQUEZ ? |
| <i>Un salon littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle.</i> . . . . | JOSEPH DESGENÈTS.    |
| <i>Heures vécues</i> . . . . .                                | LÉON LUCY-MAR.       |
| <i>La fille de l'illustre Tiefdenken</i> . . . . .            | FRÉDÉRIC FRICHE.     |
| <i>Bibliographie.</i> . . . . .                               | L. D. B.; L.; J. D.  |

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.



# MORTUIS.

Les morts ne sont pas ceux qui meurent  
Et qui s'en vont en paradis;  
Les vrais morts sont ceux qui demeurent,  
Par la stupeur des deuils raidis.

(GEORGES BOUTELLEAU).

Aux jours tristes et sombres de novembre, je songe à ceux qui furent... Et quand vient la date de l'anniversaire de tous ces pauvres chers disparus, dormant leur dernier sommeil, là-bas, sous le gazon humide, ce m'est une consolation d'aller les visiter, eux si froids et si abandonnés.

Dites-moi, morts tant pleurés, qu'un sarcophage de porphyre ou qu'une simple croix de bois se dresse sur votre pauvre corps, n'êtes-vous pas tous égaux dans le grand néant où vous êtes retournés? A quoi bon alors ce luxe vain déployé sur vos tombes, pourquoi ces monuments immenses, si vous ne connaissez plus la gloire factice d'ici-bas?

Dites-moi, à quoi songez-vous maintenant, enveloppés dans vos linceuls mortuaires? Vos grands yeux vides, qui regardent dans la nuit, ont-ils sondé le mystère de l'au-delà? Et alors que vous nous voyez, nous autres, paraissant si forts, et pourtant si misérables, un rire affreux, rire de pitié, ne vient-il pas secouer vos os glacés?

Ainsi je songeais, longeant les tombes qui peuplaient le cimetière, coudoyant une foule presque indifférente, venant là comme but de promenade. Partout des couronnes fraîches, un sot étalage de richesse; quelques personnes agenouillées devant de pauvres tertres recouverts de mousse. Oh! comme le cimetière de campagne, tout humble qu'il est, présente un caractère plus grandiose et plus profondément triste que ces immenses nécropoles aux froids monuments, grands squelettes sans âme.

Une cloche tintait... La porte d'une église était ouverte. J'entrai. Les cierges brillaient, piquant de petits points d'or le noir du drap qui recouvrait l'autel, les orgues remplissaient les voûtes de leurs notes plaintives, qui se perdaient dans les hauteurs de la nef; une odeur d'encens, lourde et pénétrante, remplissait

toutes choses, vous grisant doucement... Au milieu de l'église se dressait un immense catafalque, papillotant des lueurs que projetaient les cierges. L'enceinte était pleine de monde; quelques personnes paraissaient émues. Et le glas retentissait au loin, tombant très lourd et très lugubre sur cette cité de morts.

Dites-moi, pauvres défunts, entendiez-vous ces chants et ces prières qui s'élevaient pour vous?

Le soir, alors que la bise gémissait au dehors, comme la plainte d'un trépassé, je revivais votre souvenir. Je vous croyais revenus, il me semblait entendre derrière moi vos pas bien connus, je sentais vos souffles effleurer mes cheveux, et les grands portraits qui ornaient la chambre paraissaient s'animer. Non, ce n'était pas vous, tout restait muet, et vos places devant l'âtre étaient toujours vides. Le beau rêve, mais hélas, vous êtes partis, jamais vous ne reviendrez.

Et alors, je pensais à tout ce qui n'est plus, à tout ce que nous serons nous mêmes plus tard. Ainsi s'écoulaient les heures, plongé dans d'amères réflexions.

Dites-moi, morts adorés, est-ce trop de quelques larmes versées tous les ans sur ceux que nous avons tant aimés?

LOUIS VÉHIENNE.

---

## LA FEMME.

\* Et Dieu fit une femme de la côte qu'il avait prise à Adam. »

LIVRE DE LA GENÈSE, CHAP. II.

*Adam dormait. C'était aux premiers temps du monde.  
Adam dormait devant l'immensité profonde,  
Et la première aurore éclairait son sommeil  
De toute la splendeur de son premier soleil.  
Dans le ciel radieux, plein de lueurs étranges,  
Dieu regardait, tranquille, entouré de ses anges.  
La terre s'éveillait de la nuit du néant :  
Tout était jeune, heureux et beau, tout était grand.  
Et l'univers semblait la perfection même.  
Dieu vit qu'il y manquait un chef-d'œuvre suprême.  
Alors pour couronner tout ce qu'il avait fait,  
Il prit un peu de chair à l'homme qui dormait;*

*A la nature il prit ses plus charmantes choses,  
L'innocence des lys et la candeur des roses,  
La chanson du printemps, pleine de grandes voix,  
Que la brise murmure aux arbres dans les bois,  
Il prit aux anges purs la douceur de leurs ailes,  
Et des perles, encor plus douces et plus belles,  
Des gouttes de rosée et des gouttes de lait :  
Il mit ce qui rayonne avec tout ce qui plaît,  
Avec l'azur des cieux et la blancheur des cimes,  
Dans le divin creuset des mystères sublimes ;  
Il prit les diamants des prés couleur d'espoir,  
Et l'hymne du matin, le cantique du soir,  
Et la douce lueur de l'étoile qui tombe,  
Avec des chants d'oiseaux, des soupirs de colombes,  
Des rayons de soleil et des parfums de fleurs.  
Puis Dieu mit près d'Adam la gerbe de splendeurs,  
Et dans ce corps charmant plaçant la sainte flamme,  
De toutes ces clartés fit la première femme.*

AD. WESTERMANN.

## **FOSSOYEUR NOCTURNE.**

(FANTAISIE MACABRE).

Sa compagne est morte.

Écoutant au dehors s'éteindre les rumeurs vespérales, bruisser la neige qui descendait en ouates légères et les heures s'envoler du clocher de la proche église, il a veillé deux nuits près du lit où elle reposait pallide, inerte, sous les couronnes, les bouquets et les palmes, à la lueur de deux chandeliers à flamme crépitante, flanquant un christ d'ébène et un verre d'eau bénite où plongeait un rameau de buis.

Il l'a vue mettre en bière, et ce matin, sous l'avalanche des flocons qui s'abattaient en tourbillonnant, blême, le front moite, les yeux fixes, il a suivi jusqu'au cimetière le corbillard cahotant la dépouille aimée pendant tout le trajet.

Dans la fosse où s'est engouffré le cercueil, il a jeté une pelletée de terre

gelée, qui fit un bruit très sourd et lugubre en frappant le bois verni et le crucifix d'argent.....

Et une voiture l'a ramené.

Depuis, il est assis devant le feu, immobile, distrait, plongé dans une torpeur malade; tantôt il regarde sautiller la flamme sur les charbons luisants, tantôt fixe quelque chose dans l'ombre, de ses yeux vides, où micasse un désespoir infini, tels ceux d'un opiumesque ivrogne.....

Rompant le béant silence, dix coups s'échappent tristement de la tour de l'église voisine, et prennent, eff vibrant dans l'air pur, leur vol à travers l'espace. Il tressaille,.. et s'arrachant à sa pénible rêverie, se lève vivement. Pris d'une idée subite, il endosse son pardessus, met son chapeau et sort de la maison.....

Le proche clocher, dans sa gracilité, candide, pique le ciel constellé, où noyée dans un nimbe verdâtre, la lune poitrinaire ruisselle, semant des étincelles sur les toits neigeux. Et il marche vite à travers les rues désertes, sous le papillotement indécis des réverbères; il semble ne pas sentir la rigueur du froid nocturne. Il marche, courbé sous le vent qui roule de l'extrémité du boulevard, faisant tourbillonner les flocons tombés le matin en une ronde effrénée, fantastique. Il marche; ses pieds s'enfoncent dans la neige qu'ils font gémir, et il murmure des paroles insaisissables. Il marche comme une ombre par les boulevards plantés de squelettes d'arbres et les ruelles tortueuses bordées de fantômes de maisons silentes.

Il marche; la ville ensevelie sous la neige s'efface peu à peu dans le lointain; la campagne s'étend là-bas, uniformément blanche. Il marche toujours. Ci poindre une avenue plantée d'arbres aux branches chargées de neige, qui craquent; il s'y engage; sous l'effort du vent, des plaintes sortent, funèbres, des vieux troncs dénudés.....

Le cimetière est devant lui.

La grille grince..... Il entre... . Dans le voisinage, un chien hurle....

Sous la blondeur lunaire, entre les tertres blancs qui par rangées renflent le sol, les monuments funéraires et les sapins dont les branches glacées plient sous l'amoncellement de la neige, il se dirige vers la tombe fraîchement fermée de sa compagne, s'y agenouille. Et, démesurée, sur la neige proxime son ombre grise se meut, s'abaissant, se relevant.....

Le lendemain on trouva la terre dure et gelée du tertre creusée à un mètre de profondeur, et à côté, assis sur une pierre tombale, violet de froid, les mains noires, les ongles ensanglantés, lui ricanant: il était fou.

*Octobre 1891.*

Louis D. B.





*tutu!?*

MADAME S., très jeune mais mariée; taille moyenne; grands yeux ravis trouant un visage éveillé; toilette criarde. Elle est assise sur une chaise longue et s'adresse à Monsieur R.

— « Alors, mon cher, c'est tout à fait décidé; vous déposerez chez moi, demain dans la matinée, le dernier volume d'Ohnet. »

MONSIEUR R., rentier entre deux âges; joie épandue sur un visage rouge brique; infligé d'un embonpoint terriblement menaçant; cheveux poissés de cosmétique; nez épaté; voix nasillarde; parle avec un dodelinement de la tête.

— « Vous les aimez donc beaucoup ces livres! »

MADAME S. (*avec passion.*) Si je les aime! (*longue extase.*) J'en ai dévoré quatre en six jours. C'est si bien écrit! Ça n'est pas bien compliqué, il est vrai, mais quelle finesse d'analyse, quelle pénétrante observation des moindres états psychologiques! Appréciez-vous aussi, vous dont le bon goût est reconnu (*avec un gracieux sourire*), cet adorable écrivain?

MONSIEUR R. (*avec conviction.*) Chère madame, comme vous je l'apprécie à sa juste valeur. C'est un des plus grands écrivains contemporains, mais je vous avouerai que je n'en ai rien lu. Xavier de Montépin, voilà mon auteur favori! (*un moment de silence.*) Il surpasse, croyez-moi, Ohnet. Toutes ses œuvres présentent un intérêt vraiment artistique. Et puis quelle langue chaude et superbe! Non sans raison, madame, on l'a comparée à celle de Corneille. Quel scintillement de mots spirituels! (*élevant la voix et écartant les bras en un geste majestueux de prestidigitateur.*) Je suis convaincu qu'il aura l'honneur de s'asseoir dans le premier fauteuil vacant à l'Académie Française. (*Crescendo.*) Sa place d'ailleurs y est toute indiquée!

Un frémissement d'admiration traverse le salon. Puis un silence.

MONSIEUR T., très vieux; tout rabougri; une forêt de cheveux blancs lui bat la nuque; on dirait un vénérable académicien; voix lente et très voilée.

— « Je suis entièrement de votre avis, Monsieur R. Mon Dieu! où allons-nous? où tous ces écrivains nous mènent-ils? Et Zola (*les invitées rougissent*), et Daudet, et Maupassant, et Bourget, et Catulle Mendès, et Armand Silvestre (*les invitées prennent des teintes cramoisiées*), tous ces pornographes enfin qui atrophient notre littérature. (*Avec indignation.*) A leur suite vient une bande échevelée de jeunes écrivains que je ne veux pas et n'ai jamais voulu lire. Comment voulez-vous que des jeunes fassent quelque chose de bon! Qu'ils lisent Ponson du Terrail, Georges Ohnet, Xavier de Montépin! Voilà des écrivains de mérite! Qu'ils lisent comme moi tous les jours le *Petit Journal* et quelquefois le *Petit Parisien*. C'est de la littérature noble et forte qui leur donnera de grandes et hautes idées.

MADAME X., vieille et laide; disgracieuse; visage chiffonné; yeux à fleur de tête; poitrine insolemment développée.

— « Pourriez-vous me fournir quelques éclaircissements, mon cher monsieur R. sur la signification des mots Décadents, Déliquescents, Symbolistes, Instrumentistes. Mon fils me parle souvent de ces genres littéraires.

MONSIEUR R. (*embarassé au plus haut point*). Je ne pourrais vous expliquer en ce moment le sens de ces mots. Je le regrette, mais croyez-moi, chère dame, bien que je n'aie jamais lu d'œuvres d'écrivains appartenant à ces différentes écoles, je suis convaincu qu'elles ne contiennent rien de bon!

MADAME X., très souvent aussi mon fils me parle de représentations données au Théâtre d'Art et au Théâtre Libre. Qu'est-cela?

Tous les invités (*avec une indignation marquée*). Oh! Oh! mais c'est horrible! Il s'y passe des choses, mais des choses!

MADAME X. (*visiblement épouvantée*). Eh bien? Eclairez-moi, je vous en supplie. Peut-être est-il temps encore de sauver mon fils! Qu'est-ce donc que ces théâtres?

Tous les invités : Nous ne savons pas; nous n'y sommes jamais allés, mais c'est horrible tout de même!

*La soirée continue.*

JOSEPH DESGENÈTS.

---

## HEURES VÉCUES.

*" Ami, ce grand bonheur retournera dans l'ombre ;  
Bientôt tu n'auras plus dans ta détresse sombre,  
Comme baume, qu'un souvenir !"*

A M<sup>lle</sup> MARIE DUPONT.

J'ai toujours aimé à revivre les heures vécues, à me replonger dans un passé morne et triste, à en égréner à nouveau tous les instants, toutes les joies, toutes les larmes. C'est une exquise sensation que me donne cette rentrée au cœur de ce qui n'est plus... une sensation étrange d'éternité, de jamais, pleine d'une profonde et douce mélancolie. Et c'est surtout en face des choses, des êtres de ce passé là, des objets — fussent-ils les plus petits — de cette époque disparue, que me revient toute la vie de ces heures... Il arrive aussi à mon âme une impression toute autre, parfois: l'idée que peut-être, que *probablement*, dans un temps indéterminé et futur, ces mêmes heures renaîtront, identiquement semblables,

et très lentes,... et qu'elles s'écouleront alors bien plus dolement, et qu'elles seront bien plus longues — aussi longues que nos désirs....

C'est ainsi que l'autre soir, seul, assis devant ma table couverte d'anciennes choses, j'ai revu distinctement la plus délicieuse époque de ma vie, l'heure rose de l'autre fois, — il y a déjà si longtemps!.... Et je fis alors un rêve sans pareil et si vrai, si exact minutieusement, qu'il ne fallut pas grand effort d'imagination pour m'y croire encore,... dans la lumière de ce petit salon aux tentures multiples et sombres, devant ce piano noir à incrustations cuivrées,... avec *Elle* à mon côté, fredonnant les paroles d'une romance si vieille!.... tandis que je l'accompagnais. .. Il pouvait être midi, une matinée un peu grise, un peu froide, avec de temps en temps un pâle rayon de soleil! Au dehors, — et je l'entendais étrangement dans cette rêverie, — le bruit bariolé des boulevards, ce bruit de foule, ce bruit de choses, et le bruit du vent, parfois... Autour de nous, rien, que les yeux des statuettes et des photographies, personne, pas une créature,.. Je calme! Seules, les notes perlées s'échappaient de l'instrument, avec les petits frissons d'or de sa voix comme écho limpide.

Et je percevais exquisement les tremblements de ce timbre frais et si jeune, comme le jour même où cela s'était passé. Les mêmes effluves troublantes berçaient mon être,... et cette promiscuité solitairement chaste, cette radieuse jeune fille auprès de moi, dans cette pénombre parfumée, tout cela me revenait avec une effrayante vérité.... Je dis effrayante, car j'eus peur à la fin, de cette résurrection d'une chose déjà depuis tant de jours enfuie!.... Un tremblement glacial me secoua, une tristesse mêlée d'une indéfinie crainte m'oppressa soudain, et malgré ce bouleversement de moi-même, j'entendais la voix chère qui continuait :

*" Nous allons chanter à la ronde  
Si vous voulez,  
Que je l'adore et qu'elle est blonde  
Comme les blés ! "*

— et je voyais mes doigts enfoncer les touches claires du clavier qui bruissait fidèlement, et en sourdine....

Toutes les odeurs d'alentour me grisait... J'étais bien transporté à cette époque même, dans cette cité étrangère, auprès de cette mignonne, la veille encore ignorée.... Tout le nu de ma chambre avait disparu, et c'était bien maintenant ce boudoir, ce salon coquet, si féminin, cette chambre d'artiste, pleine d'exotiques magnificences... C'était de nouveau le bonheur en son plein, la félicité vraie, —

la première que j'aie goûtée dans ma lamentable existence, la consécration à l'amour d'une vie qui commençait seulement...

Et j'ouïs se finir la plaintive romance et la voix chère se mourir dans un grand enlacement... L'impression délicieusement neuve de deux bras blancs autour de mon cou et l'attouchement de deux lèvres brûlantes, me plongèrent dans un ravissement tel que tout s'effondra, dans des poussières de baisers, de caresses et de regards... La sensation de réalité avait été trop forte.

Cette dernière résurrection brisa le charme,... tout le bleu s'envola, et je fus rappelé à moi-même, dans la tant sombre vérité!..

Oh! qu'il était loin, le passé mort, à ce brusque réveil!

Qu'ils étaient loin les accords de la lente musique et les accents de cette voix douce! ... Oh! loin! loin!... disparus! finis!... éteint le boudoir aux magiques senteurs,... éteint le pâle soleil du boulevard!... bien morte aussi, hélas! la chère mignonne, et froides ses lèvres rouges!

Je me retrouvai seul et triste, effroyablement, devant ma lampe qui baissait, très lugubre, tandis qu'un chien hurlait à la mort dans un jardin voisin.

Liège, 9 Octobre 1891.

LÉON LUCY-MAR.

---

## LA FILLE DE L'ILLUSTRE TIEFDENKEN

### CONTE D'OUTRE-RHIN.

Dans une ville du Rhin, au bon temps des universités allemandes, vivait l'illustre professeur Tiefdenken, dont l'immense savoir était célèbre de par l'Allemagne entière, où il passait pour l'homme du monde le plus versé en droit romain et germanique.

C'était le personnage le plus considérable de la ville, et chacun lui tirait son chapeau jusqu'à terre, aussi bien le *philister* le plus arrogant, que le dernier des *fichsen*.

Ses collègues de l'Université le tenaient en si haute estime, qu'on parlait de l'élire bientôt *rector magnificus*.

Mais les honneurs le laissaient indifférent et ne déridaient pas sa figure jaune et recroquevillée comme un vieux parchemin, toujours plissée par les pensers profonds qui s'agitaient sous son crâne.

Deux choses seulement lui faisaient quitter son air morose : sa pipe et sa fille ; c'était une longue belle pipe de porcelaine et une jolie fille blonde, toutes deux vraies allemandes, roses et blanches, potelées, joyeuses à voir, ayant même certain air de parenté.

Quand l'illustre Tiefdenken, bien emmitouflé dans sa houppelande fourrée, les pieds sur les chenets, regardait à travers les spirales bleues sa fille Eva, les yeux baissés sur quelque broderie, alors son cœur se dilatait, un sourire épanouissait ses lèvres pincées et son menton en galoche, et il louait le Seigneur de lui avoir accordé de si grands biens.

Pourtant, même dans cette quiétude du coin du feu, une chose le tarabustait : il voyait avec impatience nombre d'étudiants et de jeunes gentilshommes rôder autour de sa fille ; l'un deux surtout, ce mauvais sujet de Wilhelm Krantz, se distinguait par une rare audace ; sitôt qu'Eva sortait de chez elle, même accompagnée on était sûr de voir le plumet et la rapière de Wilhelm apparaître à l'angle de la rue, et la suivre partout : à la promenade, au marché, à l'église. A tout instant, on le voyait passer devant la maison du professeur, faisant sonner ses éperons, retroussant fièrement sa moustache et les yeux fixés sur la fenêtre où la blonde enfant se montrait d'habitude. Son manège mettait Tiefdenken hors de lui : quoi, ce bretteur, ce fat, le plus paresseux des *bürchen* de l'Université, toujours en ripailles et en *kneipe*, oser prétendre à son Eva, sa fille à lui Tiefdenken ! c'était à tomber foudroyé ! Qu'aurait dit l'infortuné professeur, s'il avait su que loin d'être, comme il le croyait, insensible à ses assiduités, la timide Eva y répondait de toute la force de son petit cœur, et prenait grand plaisir à entendre les doux propos de Wilhelm, derrière les piliers de l'Eglise où ils se donnaient rendez vous !

Heureusement, l'ignorance de Tiefdenken était parfaite en ce point.

\* \* \*

Or, il advint qu'un matin l'illustre professeur se leva de fort mauvaise humeur. Il avait veillé tard le soir précédent, courbé sur un nouveau mémoire de son ennemi intime et contradicteur juré, le fameux Eselkopf de Heidelberg ; le susdit Eselkopf avait l'audace de s'attaquer à la fameuse thèse de Tiefdenken : *De la question de savoir si les bœufs, sous le troisième consulat de Caius Marcus Garullus se vendaient au marché aux bœufs ou bien dans le temple de Vesta.* Tiefdenken lui-même était fort malmené et traité de *vir ignarus*, voir même *stultus*.

Tant d'outrecuidance lui faisait bouillir la bile et déjà il échafaudait mentalement une réplique victorieuse à cet animal d'Eselkopf (*vir perridiculus ac ineptissimus*).

Il était si absorbé que, sortant de chez lui le nez baissé, il ne vit pas ce garnement de Wilhelm Krantz, s'avançant en sens inverse, les yeux levés au balcon. Il en résulta que le professeur et le beau cavalier se heurtèrent violemment : le premier jura par Aedepol, le second par Gambrinus, et ils se reconnurent mutuellement.

« Vraiment, maître Krantz » grogna Tiefdenken, « ceci dépasse les bornes » vous êtes un insolent — *homo rudis* — et je pourrais bien toucher à Monseigneur le Recteur deux mots de votre conduite scandaleuse, pour vous apprendre à faire le godelureau sous les fenêtres de ma fille ! »

La sermonne tombait mal à propos, car l'infortuné Krantz se rendait précisément chez le professeur pour lui demander la main de sa fille, comme il en était convenu avec elle pas plus tard que la veille ; il arrivait, non sans appréhension, préparant un début adroit et rusé qui touchât le professeur, et voilà, comme introduction, qu'il manquait le renverser au seuil de sa porte. La bordée qu'il reçut lui fit perdre le peu de présence d'esprit qui lui restait encore. « Illustre maître » balbutia-t-il, en lui balayant les pieds de son chapeau à plumes, « je suis bien confus de vous avoir heurté un peu brusquement, mais je suis si troublé et quand vous saurez pourquoi..... »

« Voilà qui m'est bien égal, par exemple ! » grogna Tiefdenken.

« Très précieux, *herr docent* », reprit Wilhelm d'une voix lamentable, en le retenant par le pan de sa toge, « j'adore votre fille et vous supplie de m'accor... »

« *Infandum ! nefas !* » bégaya le savant, les bras au ciel — « mi... .. misérable petit sacripant, vous êtes le plus impudent personnage !... *Mehercle !* pilier de taverne, vous êtes ivre ou fou ou tous les deux. Je vous jure que vous vous repentirez de votre insolence — *Vade retro* — je ne veux rien entendre — je cours chez Monseigneur le recteur demander pour vous un châtiment exemplaire ! »

Et il se sauva furibond, à grandes enjambées. Le pauvre amoureux rentra tout penaud chez lui, où quelques joyeux camarades vinrent le relancer et le consolèrent à grand renfort de pots et de cruches.

Le lendemain tandis qu'il sommeillait encore, se reposant de ses émotions de la veille, et ressentant comme de vagues tiraillements dans le cuir chevelu, un des *pedellen* du recteur frappa à la porte. Il en reçut un large parchemin tout hérissé de latin et de grec. Comme Wilhelm ne ressentait qu'une sainte terreur pour

ces deux langues, il s'empessa de jeter le grimoire au feu, et le regarda s'y tordre, ce qui lui rappela les contorsions indignées de l'illustre Tiefdenken. Ce souvenir l'ayant rendu tout mélancolique, il se mit à la recherche de ses amis et sut noyer amplement son chagrin. Puis il ne pensa plus au mystérieux écrit ; il eut grand tort, car huit jours après, le corps des *pedellen* tout entier vint l'appréhender, en grand costume et grande cérémonie. On le conduisit processionnellement aux cachots de l'Université, pour y purger la peine d'un mois de prison à laquelle le *senatus academicus* l'avait condamné par contumace.

\* \* \*

Bien loin d'éteindre son amour, cette fâcheuse aventure ne fit que l'exciter ; tout en continuant ses assiduités auprès de la blonde Eva, il mena activement ses tranchées autour du père, dont il se mit à suivre les leçons avec un zèle qu'on ne lui avait jamais connu.

Il buvait les paroles de l'illustre Tiefdenken, prenait force notes et lorsque le professeur descendait de sa chaire, il semblait ne quitter les bancs qu'à regret.

Il poussait l'hypocrisie jusqu'à aller de temps en temps consulter Tiefdenken sur un point obscur de jurisprudence, après bien entendu, que Grotius et Puffendorf lui eussent permis de traiter doctoralement la question.

Il avait l'air si appliqué, si respectueux, si repentant, que Tiefdenken s'y laissa prendre, et le crût revenu de ses folles idées et désireux de lui faire oublier son impertinence.

Un beau jour, Wilhelm vint lui poser cette question brûlante : " Illustre maître, quelques amis studieux et moi, nous avons l'autre jour discuté, comment est punissable l'enlèvement d'une jeune fille ou d'une matrone, et nous n'avons pu nous mettre d'accord, tous les textes manquant de clarté, à ce qu'il nous a semblé. Ne pourriez-vous, dans votre sagesse, trancher la question ? „

L'illustre Tiefdenken avait si bien abandonné toute idée de défiance à l'égard de son élève, qu'il ne vit rien de suspect à sa demande. Il faut vous dire qu'il était ce jour-là, dans de merveilleuses dispositions. Il venait de pulvériser ce misérable Eselkopf, sous une triomphante réponse, et sa gloire en avait grandi de cent coudées.

L'Allemagne savante ne parlait plus que de celà ; dans toutes les universités, c'étaient des *oh* et des *ah* d'admiration à n'en pas finir.

" Comment, mon jeune ami, fit Tiefdenken, vous, si studieux et si érudit, vous ne vous souvenez pas de la loi : *si quis virginem vel matronam...* le texte est formel. Mais remarquez pourtant „ continua-t-il, emporté par son flair, comme le

chien qui suit une piste, que cette loi est fort défectueuse. On peut l'é luder facilement. — Comment donc, cher maître?», fit Wilhelm subitement très attentif.

« C'est bien simple : supposons pour un instant que vous vouliez enlever une jeune fille....

« Oh! oh! révérente *herr docent* », quelle supposition ! nasilla hypocritement Wilhelm.

« Rassurez-vous » mon jeune ami, je sais que vous avez laissé à tout jamais votre ancienne vie de débauche et de dissipation.

Supposons donc que vouliez commettre ce rapt si peu en rapport avec vos austères dispositions actuelles. Suivez bien mon raisonnement, je vous prie : serez-vous punissable si vous vous faites enlever par la jeune personne? Et sans doute, ne me regardez pas de cet air étonné : vous avez, j'imagine, un bon carrosse aux portes de la ville, les coffres bourrés pour un petit voyage à la frontière. La demoiselle s'y installe, vous arrivez, comme en vous promenant ; elle vous interpelle et vous invite à monter auprès d'elle — vous avez apporté des gens dignes de foi qui pourront en témoigner — et fouette postillon. Vous voyez bien, dans cet exemple, le ravisseur ne serait malheureusement pas punissable, car ce rapt déguisé ne serait plus celui dont parle la loi. C'est une étrange et fâcheuse lacune de nos lois, aussi bien que du droit romain....»

« Oh *herr docent* », s'écria Wilhelm avec un enthousiasme très réel, « votre perspicacité est véritablement miraculeuse, et le plus fameux des juristes passés ou présents ne serait pas digne de nouer les rubans de vos souliers! » Et il s'enfuit radieux.

*A suivre.*

FRÉDÉRIC FRICHE.

## BIBLIOGRAPHIE.

Une feuille de chou flamande, s'adressant aux ouvriers et aux philistins, le *Vaderland*, qui sort des mêmes presses que la *Flandre Libérale*, — ce tant intéressant journal dont les rédacteurs se servent plus volontiers des ciseaux que de la plume, — se fait le champion de « littérateurs », ayant donné déjà, dit-elle, des preuves d'un réel talent, et que nous éreintons de si arrogante façon dans notre dernier numéro.

Tout d'abord se pose un dilemme : le « critique de littérature et d'art », du journal

en question, — qui n'a pas le courage de signer sa prose, — est-il malade ou se fiche-t-il agréablement des « hommes de lettres », qu'il cherche à défendre?

Et en le supposant sincère, quels sont ces écrivains de talent si injustement attaqués? Est-ce M<sup>r</sup> de Monge ; ou le Sâr aux pieds fumeux?

Est-ce le flamingant « *mijnheer* », Rooses, que nous avons invité à cacher son fromage au lieu de préconiser des choses délatatoires et submersibles, comme dit Ronchonot! Le

défendu serait-il le sublime Sauvenière, que nous avons été les premiers à signaler au public

*Les vers pleins de beautés que n'ont point tous les  
[autres?]*

Ou les deux " *bardes* „ locaux, M<sup>r</sup> C. Verhé, dont *le beau front se penche avec amour*, et M<sup>r</sup> V. Théry,

*Dont l'astre aimé à l'horizon se lève*  
tandis que

*Son grand génie ouvre à l'intelligence  
L'immensité du monde des esprits?!*

Je l'ignore, car l'article est vague. Toutefois si cela peut faire le bonheur de ce pauvre plumitif, nous tiendrons ces messieurs pour des génies, et nous le proclamerons, lui, *tapir de 1<sup>o</sup> classe!*

Mais ce que vous ne savez pas, ouvriers et truands, ce que vous ne savez pas, philistins pansus, c'est que fonder un cercle dans le but de faire de la littérature française est chose noble. C'est le " *critique* „ du *Vaderland* qui a trouvé cela tout seul; et il a daigné nous conseiller aussi d'écrire d'une manière compréhensible, au lieu de singer la *Jeune Belgique*, les décadents et autres fin-de-siècle!

Mais vous parlez d'or, mon cher Monsieur! Nous n'imiterons plus la *Jeune Belgique*: " Merci de vos conseils. Heureusement que vous êtes là! Voulez-vous la rédaction en chef?..

Je baise vos cothurnes. »

LOUIS D. B.

\* \*

Entrevu dans *La Zwanze*, petite feuille paraissant *quelquefois* — le deuxième numéro vient de voir le jour après une gestation de sept mois!!! — chétives et plates plaisanteries d'un goût douteux.

Nous conseillons à l'unique collaborateur, je veux dire ZWANZEUR, de cette ébouriffante production, M. Pr.... de faire dès à présent provision de sel pour le

jour où il s'avisera encore d'accoucher de monstruosité pareilles.

On assure que le troisième enfantement, — c'est-à-dire le troisième numéro — est attendu à Pâques.... ou à la Trinité.

L.

\* \*

Nous avons reçu une fort intéressante petite brochure de propagande publiée par: *La Vérité Philosophique* de Paris. Elle est intitulée *Une Mère Vierge* et signée G. W. Foote. Cette brochure traduite de l'Anglais par M. C. Cilwa, rédacteur du *Bleuet*, est dirigée contre l'Immaculée Conception de la Vierge. L'argumentation est serrée et très concluante. Le style correct et clair.

\* \*

*Evohé!* par GEORGES MARLOW. L. et A. GODENNE, Imprimeurs-Éditeurs, rue Notre-Dame, 101, Malines.

Avec sa livrée rose pâle un peu déteinte, ce petit volume de vers fait plaisir par ce morne et embrumé ciel d'automne. Les oiseaux se taisent, les poètes chantent! Cette éclosion d'arrière-saison a fort bonne allure et vaut bien qu'on en dise un mot.

Si nous ne nous trompons *Evohé* est le premier volume de vers que M. G. Marlow, un tout jeune poète belge, livre au public. Ce début renferme des promesses réelles à côté de débauches. Les vers sont souvent délicats; il y a de jolis tableaux; ce n'est ni trop subtil, ni trop fouillé; c'est frais et sincère. Seulement nous voudrions un peu plus d'originalité dans le choix des sujets et plus de variété dans les rythmes.

### A travers les Revues.

*La Jeune Belgique*. — Numéro d'octobre. — Remarqué dans ce fascicule les deux sonnets: *Vaines Rencontres* d'Albert Giraud

et *Madeleine* de Valère Gille. En prose un excellent article de Georges Eekhoud: *Cycle Patibulaire. Blanchelive... Blanchelivette!* C'est un beau specimen du style mouvementé et puissant de l'écrivain de *la Nouvelle Carthage* et des *Fusillés de Malines*, écrivain qui sait sentir et bien rendre ses sensations. Lu avec infiniment d'intérêt une consciencieuse étude signée Ernest Verlant: *Trois pièces d'Ibsen*.

\* \*

*La Libre Critique*. — Dans le numéro du 25 octobre M. Franc émet de bonnes idées dans son article: *Nos jeunes auteurs dramatiques*. Les précédents numéros contiennent quelques épîtres jaculatoires défendant ou critiquant les *Ecrivains décadents*. Les collaborateurs de *La Libre Critique* ont raison d'étudier ces intéressantes questions, mais sous prétexte de s'éclairer mutuellement, ils s'aveuglent souvent et en viennent aux gros mots. Moins de véhémence et plus de froideur vaudrait mieux, nous semble-t-il.

\* \*

*La Revue Belge*. — Numéro du 15 octobre. — A citer une odyssee banale et d'une désespérante naïveté: *Contes de mon village* de J. B. Chatrian.

\* \*

*Mercure de France*. — Numéro d'octobre. — Remarqué l'article initial: *La Gent Irritable. La Trêve* de Saint-Pol-Roux. Pages très spirituelles avec un fond de vérité et de raison.

En vers: *Ruines* d'Edouard Dubus et *A un jeune Aède* de Louis le Cardonnel.

Dans ce fascicule G. Albert Auriez publie une étude très approfondie de quatre toiles du peintre belge Henry de Groux. "personnalité qui aura sa place et sa place glorieuse dans l'histoire de la peinture."

\* \*

*L'Ermitage*. — Dans ce numéro d'octobre de bonnes pages: *Au bord de la Baltique* (notes de voyages) par G. Bernard-Kalher et *Soir d'Eté* (nouvelle) par Eugène Hollande. En outre le dernier acte de *La fin des Dieux* par Henri Mazel.

\* \*

*Chimère*. — Numéro d'octobre. — Cette coquette revue, agée de quelques mois à peine, est toute pleine de jolies choses signées Redonnel, Armand Silvestre, Fernand Mazade, P. Devoluy. Nous nous permettons d'en détacher ce beau sonnet de Ch. Frappart.

## TRIOMPHE

A. G. TOUCHARD.

*Les guerriers lassés de gloire et de prodiges,  
Fiers de la fierté des êtres victorieux,  
Suivant le long cortège éclatant des quadriges,  
Lèvent leurs glaives blancs, en défi, vers les cieux.*

*Leur chef insigne est sur le char de la victoire  
Que traînent des chevaux sanglés de pourpre et d'or;  
Et des foules clamant la grandeur de sa gloire,  
Lui décernent le nom divin d'Imperator.*

*Voici suivre bientôt les dépouilles opimes,  
Et parmi ceux qui vont, dédaigneux et sans pleur,  
Sombres et lentement s'avancent les victimes,*

*Dont les yeux éclairés d'inutiles audaces  
Montrent malgré l'affront et malgré les menaces,  
La rage des vaincus et l'horreur du vainqueur.*

\* \*

*Naissance*. — Nous souhaitons longue vie et prospérité à *La Revue flamande de Littérature et d'Art*, éditée chez J. B. Schaumans, rue Dethy, 74, Bruxelles. Cette revue mensuelle a pour directeur: Frantz Foulon.

J. D.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Chimère*, Revue Mensuelle. — Rédaction : rue du commandeur, 17, PARIS.  
Abonnement francs.
  4. *L'Ermitage*, Revue Mensuelle. — Rédaction : Rue de Varennes, 26, PARIS.  
Abonnement **12** fr.; prix du numéro fr. **1-28**.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Cloîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *La Libre critique*. — Paraissant le Dimanche. Rédaction : Rue Souveraine, 37, Bruxelles.  
Abonnement un an **8** francs. — Le numéro **20** centimes.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Revue Libre*, Mensuelle. — Rédaction : 15, Chaussée de Wavre, Bruxelles.  
Abonnement un an **3** fr.; prix du numéro **30** centimes.
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille.  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
  13. *La Revue Flamande de littérature et d'art*, Mensuelle. — Imprimerie Schaumans, BRUXELLES.  
Abonnement : **125** fr.
-



Première Année. N° 12.

DECEMBRE 1891.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

### SOMMAIRE DU N° 12.

|                                                    |                     |
|----------------------------------------------------|---------------------|
| <i>Le Polichinelle (Conte de Noël)</i> . . . . .   | LOUIS VÉHENNE.      |
| <i>Encens de marché (Triolets)</i> . . . . .       | RODRIGUE SÉRASQUIEZ |
| <i>Panoramas d'en haut.</i> . . . . .              | LÉON LUCY-MAR.      |
| <i>Sonnet</i> . . . . .                            | LÉON LUCY-MAR.      |
| <i>La fille de l'illustre Tiefdenken</i> . . . . . | FRÉDÉRIC FRICHE.    |
| <i>Bibliographie.</i> . . . . .                    | LOUIS DE B. & J. D. |

**Prix du numéro : 40 centimes.**

**Prix de l'abonnement : un an 4 francs.**

BUREAU DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

N.-B. — Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire parviendra au bureau de la rédaction, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.

---

Les journaux ou revues qui désireraient faire l'échange sont priés de s'adresser au bureau du Journal.

---

## PUBLICATIONS RECOMMANDÉES.

1. *La Jeune Belgique*, Revue Mensuelle. — Boulevard d'Anderlecht, BRUXELLES.  
Abonnement **10** francs.
  2. *La Revue Belge*. — Rue de Bériot, 42, LOUVAIN.  
Abonnement un an **4** fr.; le numéro **20** centimes.
  3. *Chimère*, Revue Mensuelle. — Rédaction : rue du commandeur, 17, PARIS.  
Abonnement **8** francs.
  4. *L'Ermitage*, Revue Mensuelle. — Rédaction : Rue de Varennes, 26, PARIS.  
Abonnement **12** fr.; prix du numéro fr. **1-25**.
  5. *Le Sylphe*, Revue Mensuelle. — 8, Faubourg Trois-Clôîtres, GRENOBLE.  
Abonnement **6** fr.; prix du numéro **50** centimes.
  6. *Le Nord Littéraire*, Revue Mensuelle. — 113, rue de Paris, VALENCIENNES.  
Abonnement un an **5** francs.
  7. *La Libre critique*. — Paraissant le Dimanche. Rédaction : Rue Souveraine, 37, Bruxelles.  
Abonnement un an **8** francs. — Le numéro **20** centimes.
  8. *L'Art moderne* (paraissant le dimanche). — Rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.  
Abonnement un an **10** francs.
  9. *Mercure de France*, Mensuel. — Rédaction, 15, rue de l'Echaudé, St-Germain, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr ; prix du numéro **60** centimes.
  10. *Le Luet*, Revue Bi-Mensuelle, 28, rue du Mont-Thabor, PARIS.  
Abonnement un an **7** fr.; prix du numéro **25** centimes
  11. *La France Moderne*. — Bureaux : 15, Boulevard du Nord, Marseille  
Abonnement un an **6** fr.; prix du numéro **10** centimes.
  13. *La Revue Flamande de littérature et d'art*, Mensuelle. — Imprimerie Schaumans, BRUXELLES.  
Abonnement : **13** fr.
-

# CONTE DE NOËL.

## LE POLICHINELLE.

Dans une chambre misérable, mal éclairée par un lumignon fumeux dont la flamme borgne dessinait sur les murailles crépies des ombres étrangement démesurées et fantastiques, une femme se trouvait assise au chevet d'un lit d'enfant. Une chaise éclopée, un méchant grabat moisissant dans un coin, c'était là tout l'ameublement de ce pauvre taudis. De feu, point; pourtant il faisait bien froid, car l'on était à la veille de Noël et la neige était tombée drue durant tout le jour.

Cette femme s'était penchée sur la couche et regardait son fils, un petit garçon de cinq à six ans, profondément assoupi. De temps à autre une toux sèche secouait la poitrine de l'enfant, amenant un flot de sang à ses joues d'un blanc mat. Elle le considéra longtemps, des larmes brillaient dans ses yeux. Puis, ramenant la couverture sur les mains bleuies du petit, abandonnées sur le drap, Jeanne — ainsi s'appelait-elle — se leva et posant son front contre la vitre regarda dans la rue.

Toutes blanches étaient les maisons, découpant sur le sol leurs silhouettes noires. Leurs toits neigeux scintillaient sous les rayons d'une lune de gel; on aurait dit des pierreries jetées confusément sur un vaste manteau d'hermine. Le ciel était plein d'étoiles, brillant dans le bleu sombre de la voûte comme autant de clous d'or et dont la lumière discrète paraissait infiniment mystérieuse et triste. Parfois des pas faisaient craquer la neige durcie; ce bruit troublait seul le silence qui régnait dans ce quartier désert de Paris. Des cloches tintaient dans le lointain; *Noël! Noël!* chantaient-elles, et ces envolées argentines, emportées par le vent, allaient partout très claires et très joyeuses.

Tout doucement la rue, les maisons disparaissaient de devant les yeux de Jeanne; dans la rêverie où elle s'était abandonnée, elle avait une autre vision; celle du lieu où s'était écoulée son enfance, où s'étaient passés ses beaux jours! Ces cloches lui rappelaient le village où elle était née; elle voyait encore la longue file des paysans se rendant à la messe de minuit, leurs lanternes sautillant

sur les routes comme autant de feux follets. Et l'église, éclatante de lumières, et les orgues qui ronflaient, et la crèche, et d'autres choses encore, elle revivait cela très distinctement.

Hélas! Jeanne était toute seule maintenant dans le grand Paris. Toute seule. Si son petit Paul avait eu un père pour le protéger, mais il n'en avait pas.....

Le roman de cette malheureuse était bien simple, un de ces romans comme il y en a tant et tant, mais si tristes dans leur cruelle banalité. Pauvre fille séduite et abandonnée, elle avait quitté son village, ne pouvant résister aux sarcasmes, aux railleries que lui décochaient ses anciennes amies et était venue vivre à Paris avec son enfant, oubliée de tous. Pendant les premières années elle s'était placée comme ouvrière chez une fleuriste ; sa maigre paye avait suffi à ses besoins.

Mais voilà que depuis deux mois le petit Paul était tombé malade ; on devait toujours rester à la maison pour le soigner. Sa mère n'allait plus à l'atelier, aussi le peu d'argent qu'elle avait épargné s'était-il évanoui. Oh! elle l'avait tant redoutée, cette misère noire qui allait se dresser devant elle! Elle n'avait plus de pain, le feu était éteint depuis longtemps et la santé de son enfant qui nécessitait tant de soins! Avec cela qu'elle n'ignorait pas qu'il n'aurait fallu que bien peu de chose pour éteindre ce petit souffle déjà si faible. Et pourtant jamais elle n'aurait voulu aller seule à l'ouvrage. Il aurait fallu confier Paul à une étrangère ou le placer dans un établissement quelconque. Tout plutôt que cela. Il avait besoin de bien trop de tendresse, le petit.

Jeanne regardait toujours à la fenêtre, sans voir, perdue dans son rêve.

« Maman, dit une petite voix, j'ai froid et il fait si noir. »

Brusquement ramenée à la réalité, elle se précipita vers Paul. Il avait les yeux grands ouverts, dans ses prunelles brillait une flamme étrange qu'y avait allumée la fièvre.

« Qu'y a-t-il, mon chéri? »

« J'ai froid, » reprit l'enfant. Et après quelques moments d'hésitation, comme s'il avait craint de parler : « N'est-ce pas cette nuit que le petit Jésus apporte des jouets aux enfants qui ont été bien sages? »

Et toujours les grands yeux restaient fixés sur la mère.

« Tu m'avais dit, il y a un mois, que Saint-Nicolas aussi nous aimait, qu'il nous apportait des cadeaux. Il n'est pas venu; je l'avais cependant tant prié. Petit Jésus ne m'oubliera pas lui, n'est-ce pas? »

Paul souriait, il était sûr que sa prière serait exaucée cette fois.

« Tu ne manqueras pas de mettre mon petit soulier dans la cheminée? Je l'y aurais déjà placé moi-même, si je n'étais pas si malade.... Dis, s'il m'apportait un

grand polichinelle? C'est ça qui serait amusant. Tu sais, comme celui qui coûtait si cher et que nous avons vu un jour à la vitrine d'un magasin .. Oh! que je voudrais l'avoir. »

Jeanne ne répondait pas ; elle souffrait tant d'entendre cet innocent lui demander un polichinelle de quarante sous. Ah! bien oui, avec ça qu'elle avait de quoi lui donner quelque chose à Saint-Nicolas ou à Noël, alors qu'il n'y avait plus de pain dans la huche.

Une douleur pleurait en songeant à ce babil d'enfant. Quand Jeanne releva la tête, elle regarda de nouveau son fils, il dormait. Un sourire venait mourir sur ses lèvres pâles. Il rêvait sans doute de jouets dorés, de grands bonshommes de massepain. Oh! ce polichinelle, elle y pensait toujours maintenant ; c'était une hantise qui la poursuivait.

Et pourtant n'y aurait-il pas moyen de satisfaire ce caprice de Paul ?

Jeanne ~~était~~ levée subitement ; voyant le petit toujours endormi, elle ouvrit la porte, puis descendit dans la rue.

Elle marcha au hasard, glissant sur le verglas ; après avoir erré quelque temps, elle se trouva dans un quartier de Paris plus animé et soudainement s'arrêta devant un grand bazar, où une foule pressée se bousculait au milieu d'un immense brouhaha. Elle avait devant les yeux le polichinelle dont Paul avait parlé, tout reluisant de vernis, ayant l'air de sourire aux acheteurs. Jeanne entra.

C'était bien celui qu'elle avait vu avec son fils, deux mois passés. Quarante sous ! Et elle n'avait plus rien. Oh! si elle eut osé, elle aurait mendié, mais elle n'osait pas. Jamais sa main ne s'était tendue.

La pauvre femme regardait d'un œil d'envie ce jouet que Paul aurait tant désiré posséder. Puis, subitement, cédant à un mouvement irréfléchi, alors qu'elle croyait que personne ne la regardait, elle s'empara du polichinelle et le cacha sous son tablier.

A peine avait-elle fait quelques pas dans la rue, qu'elle entendit une voix crier :

“ Arrêtez cette femme, arrêtez-la ! „

Alors elle se mit à courir tout d'une haleine, bousculant les passants, ainsi qu'une folle.

Elle monta vite dans sa chambre. Plus de bruit de voix. Peut-être avait-on perdu sa trace.

Jeanne tira le verrou de la porte branlante, déposa le polichinelle sur le lit de Paul.

Le petit, réveillé par le bruit, ouvrit les yeux. Il aperçut le bonhomme de bois

qui lui souriait. Ce fut un moment de joie indescriptible; il n'en croyait pas ses yeux.

Ainsi petit Jésus ne l'avait pas oublié. Oh! il allait bien le remercier.

Soudain, alors que rien ne l'aurait fait supposer, il fut pris d'un accès de toux si déchirant, que sa mère pâlit affreusement. « Mon Dieu, dit-elle, il se trouve mal. »

Paul avait la parole brève et saccadée; ses traits se contractaient violemment, sa tête retomba sur l'oreiller, ses yeux devinrent vitreux. Au même moment, Jeanne entendit sur le palier une voix qui lui arrivait très distincte: « C'est dans cette chambre que s'est réfugiée cette femme. Nous allons bien voir. »

On frappa à la porte.

« Ouvrez, » cria-t-on.

La pauvre mère était blanche comme une morte. On l'avait suivie! Derrière la porte ces hommes qui menaçaient, et Paul qui se mourait!

« Ouvrez, ou j'enfonce, » dit quelqu'un. La cloison fut secouée avec force.

Paul s'était soulevé sur ses oreillers, il tremblait de crainte. Ces voix inconnues, brutales, le terrifiaient. Il avait la figure convulsée, les yeux sortaient des orbites, ses petits bras, dans un geste d'agonie, s'étaient accrochés à ceux de sa mère.

« Maman, soupira-t-il, qui est là? J'ai si peur. Ils viennent pour me faire du mal... Oh! la lampe s'est éteinte, n'est-ce pas? Je ne vois plus clair. »

Et pourtant la lampe brûlait toujours. De nouveau la porte fut violemment ébranlée.

Jeanne était folle de douleur.

« Assassins! s'écria-t-elle, mais vous allez le tuer! » On n'entendit pas sa voix.

Paul, dans un dernier effort, s'était penché vers sa mère et d'une voix si faible, mais si faible que ce n'était plus qu'un souffle: « Tu remercieras petit Jésus, n'est-ce pas, maman? Moi, je vais dormir... Oh! j'ai si sommeil.... je crois que je..... »

Ses yeux devinrent d'une fixité effrayante et pâlirent; on aurait dit des étoiles qui s'éteignaient. Ses membres se détendirent, il resta immobile.

Jeanne poussa un grand cri. Au même instant la porte céda, deux hommes faisaient irruption dans la chambre.

A leur vue, l'infortunée s'était élancée; dans un geste de rage elle saisit le polichinelle et le jeta à leurs pieds: « Prenez-le, dit-elle, je n'en veux plus; pourtant je l'ai payé assez cher: il m'a coûté la vie de mon fils. »

Puis elle tomba inanimée aux pieds du cadavre du petit Paul.

## ENCENS DE MARCHÉ.

(TRIOLETS).

*Dans la fraîcheur de l'aube humide,  
Cavalcade de chariots,  
Dont des ruraux à l'air cupide,  
Dans la fraîcheur de l'aube humide,  
Par la corde qui sert de bride  
Conduisent les grossiers chevaux.  
Dans la fraîcheur de l'aube humide,  
Cavalcade de chariots.*

*Les rustiques vêtus en fête  
Se dressent près de leurs paniers.  
Au marchandage ils tiennent tête,  
Les rustiques vêtus en fête.  
Cherchant à tromper la replète  
Bourgeoise aux airs peu finassiers,  
Les rustiques vêtus en fête  
Se dressent près de leurs paniers.*

*Ici des fleurs aux teintes claires  
Emergent de leurs rouges pots;  
Bouquets d'un sou, corbeilles chères,  
Ici des fleurs aux teintes claires;  
Fleurs du pays, fleurs étrangères,  
Chrysanthèmes et lys pâlots;  
Ici des fleurs aux teintes claires  
Emergent de leurs rouges pots.*

*Là-bas des fruits en empilades  
Et des légumes entassés,  
Depuis pêches jusqu'à salades!  
Là-bas des fruits en empilades,  
Poires, pommes et melons fades,  
Fleurant bon, juteux et glacés.  
Là-bas des fruits en empilades  
Et des légumes entassés.*

*Plus loin marché cosmopolite  
Près d'Artevelde en bronze vert,  
Haranguant le peuple, stylite.  
Plus loin marché cosmopolite :  
Aunages à teinte insolite,  
Bouquins et bibelots divers.  
Plus loin marché cosmopolite  
Près d'Artevelde en bronze vert.*

*Marchands de jambon, lard, saucisses,  
Dattes, saurets et Herve infect,  
De schots, de spiks, de pains d'épices :  
Marchands de jambon, lard, saucisses,  
Koekebaks, oliekoeks, — délices ! —  
Frites à grailloirneux funet ;  
Marchands de jambon, lard, saucisses,  
Dattes, saurets et Herve infect.*

*Enfin : canards, peuple qui braille,  
Poulets ; œufs, beurre ; oignons ; gibier ;  
Sur un marché jonché de paille.  
Enfin canards, peuple qui braille,  
Lapins fronçant le nez, volaille  
Poussant la tête hors du panier.  
Enfin : canards, peuple qui braille,  
Poulets ; œufs, beurre ; oignons ; gibier.*

*Et des clochettes métalliques,  
Du carillon du vieux beffroi  
S'envole un de ces lieds antiques,  
Dont les clochettes métalliques  
Egrènent les notes magiques,  
Par dessus tout ce désarroi,  
Vieilles clochettes métalliques  
Du carillon du vieux beffroi.*

Gand, Novembre 1891.

RODRIGUE SÉRASQUIER.



# PANORAMAS D'EN HAUT.

## I.

C'est au-dessus de l'Océan par un temps clair. Peu de bruit, à part le clapotis régulier des vagues et le souffle du vent sur les eaux; parfois un cri d'albatros ou de mouette, perdu dans l'immensité du calme, avec un léger frissonnement d'ailes blanches. La mer miroite, éblouissante, sous les feux du soleil.

Les terres grises s'estompent, indécises, au lointain, comme une sorte de plaine brumeuse, sans aucune végétation, sans la plus pâle apparence de vie. Il semble que la clarté s'arrête aux côtes découpées de ces étendues, que l'onde absorbe tout le soleil, superbement orgueilleux, voilant de ce vermeil manteau sa nudité farouche... A certaines heures, la vague prend des transparences exquisées... C'est alors comme un vaste champ d'émeraudes, semé de blondeurs éblouissamment mobiles, coloré de réverbérations et de rayons solaires, d'une prodigieuse intensité... C'est un infini d'or et de perles, un tapis d'une indicible richesse, floconneux des reflètements d'en haut, tissé de fils mouvants et lamé de flammes.

Parfois aussi, l'ombre ovale du ballon passe comme un endeuillement sur cette féerie... La mer maintenant est calme, pieusement. Plus une ride sur cette immensité!... un tranquille inrêvé, inoubliablement troubleur et grandiose. C'est la force dormante, la puissance suprême et brutale en son repos tragique,... un ondoisement qui sommeille... un incendie verdâtre qui serait immobile! — Et de cette fournaise inagitée, comme d'une cassolette infinie, montent vers le ciel clair un flot de nuages vaporeux et doux, quelque chose d'éthéré violetteusement, une coloration mauve sur du blanc... L'implacable sérénité couvre cette perspective merveilleuse... Les nuages, dans leur stabilité magique et flamboyante, paraissent au zénith en d'innombrables formes, tantôt coupoles, dômes et flèches élancées, tantôt massifs et lourds, surplombant l'or de blancheurs nacrées. Toute la luxuriante architecture orientale est échafaudée aux parvis de l'éther,... et l'aérostaf fier et calme passe au travers de ce monde enchanté, seul noir dans cette virginité du ciel, seul terrestre dans cette exquisité divine!...

## II.

C'est au-dessus de Paris par une nuit splendide de fin d'août. La grande métropole scintille de mille lumières, semées tantôt en cordons réguliers, tantôt dispersées aux fenêtres des habitations que l'on n'aperçoit plus... Ce sont des vitres rougies, des falots dont on voit la lueur tremblante, d'innombrables flammes jetées ainsi que des étoiles sur le noir de la grande ville, et le puissant appareil électrique de la tour promène majestueusement son flamboyant regard limpide sur tout ce jaune et tout ce sombre.... Le ciel est d'un azur foncé excessivement tendre. La lune, dont l'orbe plein parcourt silencieusement son éternel voyage, illumine les nuées, que troublent d'étincelantes constellations. L'atmosphère rayée de courants tièdes, balance à peine l'aérostat qui maintenant flamboie sous le ciel : la toile jaunâtre a pris, dans l'éclatante lumière de l'astre, des tons de miroir ou de cristal. Il semble que ce soit un globe de feu, un aérolithe incandescent, une sphère phosphorescente qui plâne, hautainement et calme, dans l'incomparable douceur de ce nocturne éther. La nacelle oscille à peine, tant les vents sont tranquilles ; c'est plutôt une navigation qu'une ascension ; le mouvement de l'aérostat indiquerait bien plus un remous de marée qu'un souffle d'air. C'est une sorte de natation infiniment onctueuse dans un flot de brises paresseuses et odorantes, à huit cents mètres au-dessus de Paris... Le silence couvre aussi cette nuit merveilleuse si théâtralement. Peu des bruits de la cité grouillante parviennent jusqu'aux aéronautes, seul, et d'heure en heure, le bourdon de Notre-Dame lance au zénith ses notes graves et lentes. Et pourtant, c'est la minute agitée de la grande vie, l'heure où les boulevards superbes se bondent de leur foule mondaine et gaie, l'heure des éclats de rires, des bals insensés ! Mais tout cela s'éteint en s'élevant, et il ne parvient là-haut qu'un murmure à peine perceptible, moins encore entendu que le clapotis des vagues, tantôt... Une buée opaline entoure la nacelle immobile, et, penchés sur les bords, les voyageurs regardent, l'esprit étrangement apaisé, cette grande clarté muette au dessus de cette grande existence sombre, cette paix qui dérobe le bruit, cet ineffable calme, voile impénétrable des animations d'en bas... Ils contemplent, songeurs, toutes ces choses, et surtout l'Infini, cette étendue surhumaine et insaisissable, si sublimement large et si puissamment haute, qui règne à des millions de lieues des séjours terrestres... Et ce n'est pas sans un frissonnement d'horreur et sans un désir irrésistible d'excelsior, que l'on rêve à la turpitude des êtres, ainsi mise en contraste avec l'immortelle pureté des atmosphères...

*Liège, Octobre 1891.*

LÉON LUCY-MAR.

## SONNET.

A M<sup>lle</sup> JEANNE LAURENTY.

*C'était un vieux tombeau, debout contre un vieux mur,  
Vert-de-grisé, portant le sceau des anciens âges,  
Où rêvaient, tout armés, deux nobles personnages,  
Dans la pierre sculptés par un artiste obscur...*

*Ils étaient étendus, le visage très pur,  
Les mains jointes, ayant — pompe des sarcophages —  
A leurs deux pieds unis deux animaux sauvages,  
Et puis une couronne à leur front froid et dur.*

*On les avait trouvés dans un saint monastère,  
Au fond d'un cloître humide et noir, souillés de terre,  
Ouvrant leurs yeux profonds où s'abritaient, les nuits,*

*Les vers, froids habitants de cette ruine antique.  
Et de ces vieux barons le tombeau magnifique,  
Va, m'a-t-on dit, servir à recouvrir un puits.*

LÉON LUCY-MAR.

---

## La Fille de l'illustre Tiefdenken.

(Fin).

Le lendemain, dès l'aurore, un carrosse supérieurement attelé emportait à grands tours de roue loin de la ville l'heureux Wilhelm, qui couvrait d'un regard de triomphe sa chère Eva, pelotonnée dans un coin, toute confuse et inquiète.

Les premières lieues furent silencieuses, remplies seulement par la crainte d'une poursuite possible. Après quelques relais, cette préoccupation disparue, Eva, se prit à soupirer, à froncer sa jolie frimousse rose, et finalement elle

fondit en larmes, tout en murmurant d'une voix entrecoupée: « Wilhelm, qu'avons nous fait! pourquoi vous ai-je suivie..., quel chagrin pour mon pauvre père..., et que dira-t-on de moi par la ville.. Je vais passer pour la dernière des dernières..., personne ne voudra plus me regarder.., comment ai-je pû me prêter à tout ceci.. . quelle folie! »

Et la pauvre petite se montait de plus en plus, se tordait les bras dans son encoignure. Ne sachant que faire pour la consoler, Wilhelm lui prit les mains, les caressa, les baisa gentiment, lui murmura son nom à l'oreille, effleurant de la moustache les folles petites mèches blondes de la tempe; il voulut lui passer le bras autour de la taille, la bercer sur ses genoux....

— « Laissez-moi, monsieur, cria-t-elle en trépignant de ses mignons petits pieds, ne me touchez pas, vous me faites horreur. — Vous êtes un misérable, un infâme, un monstre ..., n'approchez pas, ôtez-vous de devant mes yeux... Je veux retourner de suite, tout de suite, ou je me jette par la portière... »

— « La, la, ma petite Eva, lui sussura Wilhelm à genoux devant elle, ma chère, ma belle petite Eva, calme-toi, voyons, ne te fâches pas; ne m'aimes tu plus, dis; regarde-moi. Tu sais comme je t'aime, que crains tu? Ne sommes nous pas convenus de tout: dans quelques heures nous arriverons à la chapelle de ce vieux prêtre dont je t'ai parlé, qui nous mariera, puis nous retournerons demander le pardon de ton père. Il nous le donnera, il t'aime trop pour en faire autrement..., tu verras .., calme toi, ne sois pas inquiète, ma belle petite, tu me désoles! »

— « Il ne nous pardonnera jamais, jamais, sanglota la pauvre Eva un peu calmée, mais poussant des soupirs capables d'attendrir un roc, il nous maudira, il nous chassera.... »

— « Non, non, ma chérie, il n'en fera rien. Ecoute: je vais te confier un grand secret, une chose que je suis obligé de taire encore, mais plus longtemps, j'espère; je ne m'appelle pas Krantz. Je suis le prince de Narrenfels von Krachenbach..... »

— « Bonté divine, fit la petite tout émotionnée, le prince de..... »

— « Ni plus ni moins, mais écoute-moi. Mes ancêtres ont longtemps occupé le trône de Narrenfels, et j'en suis l'héritier légitime, mais mon tuteur, le margrave de Nimmersatt-Schweinenfressen, l'a usurpé pendant ma minorité et s'y maintient par la force, opprimant mes malheureux sujets. Une conspiration s'est nouée pour le chasser, et avant peu j'espère, si tu veux bien, tu seras princesse... »

— Princesse, moi, Eva Tiefdenken, exclama-t-elle en battant les mains comme un enfant à la promesse d'un beau jouet... »

Wilhelm l'attira doucement contre lui, et tout en caressant son beau front blanc, où il mit plus d'un baiser, il lui conta longuement toutes les splendeurs de la cour :

la couronne toute d'or et de pierreries, auprès de laquelle veillaient nuit et jour deux gardes de fer avec des épées aussi longues qu'eux sur l'épaule ; et le manteau princier de satin d'argent, le jour de leur entrée à Narrenfels, dont les pages porteraient la longue traîne, et les fêtes, les bals, les chasses, les dames d'honneur qui la serviraient et lui tiendraient compagnie.

Wilhelm parla si bien, que toute trace de larmes disparut ; penchée sur son épaule, elle lui souriait à présent de ses yeux bleus, où brillait la splendeur de toutes ces belles choses promises. Le soleil de ce beau jour de printemps se mettait de la partie pour l'égayer, remplissant d'un joyeux frisson les branches et les buissons de la route et les herbes des prairies qui descendaient jusqu'au grand Rhin pailleté d'argent, où les voiles obliques mettaient leurs taches blanches ; les oiseaux chantaient, timides encore, comme engourdis par l'hiver passé ; et les deux amoureux, serrés l'un contre l'autre au fond de la voiture, faisaient les plus doux projets d'avenir.

Tout-à-coup, à un coude brusque de la route, un carrosse arrivant en sens inverse manqua les faire verser. Wilhelm mit la tête à la portière. Une exclamation de surprise retentit, et un vieux gentilhomme qui occupait l'autre carrosse mit rapidement pied à terre, et s'approcha de lui chapeau bas.

— « Kissinger, vous ici ! » s'écria le jeune prince.

— « Moi-même, altesse, fit l'autre tout joyeux. Je venais vous chercher en toute hâte : le margrave de Nimmersatt — le diable ait son âme — est mort subitement d'indigestion le jour du bien heureux Saint-Marc. « Le conseil d'Etat vous a acclamé comme souverain. Je suis dépêché pour vous en porter la nouvelle, mais je devance de quelques heures seulement une ambassade nombreuse plus digne de Votre Altesse. »

— « Merci, mon bon Kissinger, fit Wilhelm rayonnant. Je me souviendrai toujours que c'est de vous que j'en ai tenu la nouvelle. Dès aujourd'hui, vous êtes commandeur de mon ordre et gouverneur général des perruches de la cour. »

Le brave Kissinger, suffoqué par tant d'honneurs, voulut se jeter à ses pieds :

— « Relevez-vous, mon fidèle serviteur, » dit Wilhelm d'un ton fort digne, ma foi ! surtout pour le *bürsch* le plus fou des universités allemandes. — « Je vous présente la princesse » dit-il en se tournant vers la belle Eva que la surprise et la joie clouaient au fond du carrosse. Et, arrêtant le flot de compliments et les révérences du vieux gentilhomme : « Montez dans mon carrosse, continuait-il, je rebrousse chemin. Dépêchez un de vos piqueurs pour enjoindre à ma cour de faire diligence. »

Lorsque Tiefdenken s'aperçut du rapt de sa fille, il faillit avoir une attaque d'apoplexie, tant le coup lui arrivait brutal, comme le maillet sur le front d'un bœuf. Mais sa première stupeur passée, il remplit la maison d'une colère épouvantable, repoussant les exhortations au calme qu'on lui prodiguait, et jetant ses in-folios à la tête de ceux qui osaient l'approcher.

Au désespoir que lui causait la perte de sa fille, se joignait encore la colère d'avoir été joué de la sorte par ce misérable Krantz, contre lequel il vomissait un torrent d'imprécations capables de terrifier Eselkopf lui-même, si habitué pourtant à ce genre d'argumentation; tout ce que l'allemand, le latin, le grec et l'hébreux comptent d'injures et de gros mots, se heurtaient dans sa salle de travail, se cognaient, rebondissaient aux vieux meubles sévères, aux livres austères de la bibliothèque, aux portraits des anciens Tiefdenken pendus aux murailles.

On eut dit une querelle de démons se disputant un damné, tant il faisait tapage à lui tout seul, la perruque ébourifées comme les poils d'un chat en furie; ses petits yeux dardaient des éclairs sous les besicles remontées au front, ses mains osseuses et crochues s'allongeaient comme de monstrueuses araignées jaunes, comme pour crever les yeux et tordre le cou à un Wilhelm imaginaire. Ah, s'il l'avait eu devant lui, ce suppôt d'enfer de Wilhelm, il l'aurait mis en pièces sans lui laisser le temps de dire *ouf!*

Terrible, il le vouait successivement aux tortures et aux supplices les plus agréablement variés, depuis le pal jusqu'à l'écartellement.

Cet accès était trop violent pour durer. Peu à peu, comme s'apaise une tempête, ses imprécations devinrent moins démesurées, et il ne fut plus question que de faire pourrir Wilhelm sur la paille d'un cachot. Malheureusement, il se souvint que de ce côté le ravisseur n'avait rien à craindre, comme il le lui avait démontré lui-même, vieux fou qu'il était!

A la pensée de son abandon, le pauvre vieux se mit à pleurer en silence, sa vieille face plissée en une grimace ridicule et navrante à la fois.

Le voyant plus calme, ses amis s'étaient retirés, laissant seul auprès de lui le conseiller Korpach, son intime depuis un demi-siècle, petit homme timide aux yeux de lapin, fureteurs et rouges.

Ils se taisaient tous deux, enfoncés dans leurs fauteuils, aux deux bouts de la grande salle lambrissée, où flottaient déjà les reflets du crépuscule rougeoyant au-dessus du Rhin. Tiefdenken se calmait peu à peu, soulagé par ses larmes, mais gardant toujours sa petite grimace ridicule; le conseiller lui, les regards inquiets fixés sur son ami, et ne trouvant pas de consolations à lui offrir, balançait machinalement ses jambes grêles, les mains entre les genoux.

— « Korpach, donne-moi ma pipe, soupira faiblement le pauvre Tiefdenken, fumer me fera du bien. »

Korpach aveignit la précieuse pipe, mais comme, le professeur se disposait à l'allumer, un roulement de carrosse fit tremblotter les petites vitres rondes, le marteau de la porte battit avec fracas... puis un froissement de soie, un cliquetis d'éperons et d'armures monta l'escalier, la porte s'ouvrit.....

Eva et Wilhelm se jetèrent aux pieds de Tiefdenken; derrière eux se tenaient des dames magnifiquement vêtues de drap d'or sur les larges vertugadins, des officiers en hongreline et hausse-col, le grand feutre à panache à la main.

Le vieux professeur, à demi-soulevé aux bras de son fauteuil, pût à peine en croire ses oreilles, lorsque le beau Wilhem, tout chamaré de plaques et de grands-cordons, lui demanda respectueusement pardon et, lui contant sa nouvelle fortune, le supplia de permettre que sa fille devint princesse de Narrenfels-Krachenbach.

Le coup était trop subit pour le pauvre Tiefdenken. Il devint tout pâle, ouvrit la bouche, laissa tomber sa pipe sur le parquet, et s'affala dans son fauteuil, prêt à défaillir. On s'empressa autour de lui, mais déjà ses nerfs avaient repris le dessus. Se redressant tout d'une pièce, très digne, il dit sèchement : " Je vous la donne, il le faut bien, mais vous êtes un joli garnement, quoique prince... et puis... vous m'avez fait casser ma pipe.

FRÉDÉRIC FRICHE.

## BIOGRAPHIE.

Nous avons reçu de M<sup>r</sup> V. Théry, le factum suivant, que nous reproduisons intègre :

Gand, le 16 Novembre 1891.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les n<sup>os</sup> 10 et 11 des " Essais du Cercle littéraire français », me prennent à partie, et quoique le critique semble vouloir m'y malmener quelque peu, je m'honore de ce qu'il me fournit l'occasion de donner quelques mots d'explications au sujet des vers qui l'occupent d'une façon si intéressée.

Le résultat du concours du prix de Rome était connu à Gand, le 12 Septembre dernier, vers

6 1/2 heures du soir; voulant causer une surprise agréable à mon ami Paul Lebrun, proclamé lauréat du dit concours, je me mis immédiatement à l'œuvre et j'enfentais d'une petite pièce de vers dont je donnais lecture à sa rentrée de Bruxelles vers 11 heures du soir.

Ce sont donc ces vers, composés au pas de charge, dont votre critique s'occupe. Nécessairement le temps m'avait fait défaut de les produire d'une façon tout-à-fait correcte, et je comptais bien, en temps utile, leur appliquer la dose de corrections nécessaire; j'eus le malheur, le lendemain à mon bureau de laisser traîner mon brouillon; un farceur, sans doute dans le but de me jouer un petit tour, n'eut rien de si pressé que d'en prendre copie et de les livrer, à mon insu, à la publicité.

Voilà pourquoi, Monsieur, votre critique y a trouvé des fautes et qu'il a pu marquer en lettres italiques l'hiatus du premier vers de ma quatrième strophe.

Dans votre numéro 11, répondant à un article du *Vaderland*, votre critique, par plaisanterie, prétend vouloir me tenir pour un génie; je ne me sentirais d'aise si je ne repoussais les vaines grandeurs de ce monde. Votre critique a tort; je n'ai ni talent, ni génie; le sentiment seul fait toute ma science; mon vrai bonheur consiste, dans les circonstances de fêtes, de pouvoir honorer quelque ami, s'il y a lieu, par la production d'une poésie où je chante ses qualités, ou bien encore, quand on me sollicite, de prêter, d'un façon désintéressée toujours, le concours de mon faible petit talent poétique à rehausser l'éclat de quelque œuvre charitable.

J'écrivais en 1887 dans un album d'ami :

*" Je n'ai, ma foi, ni talent ni génie,  
Mais suis heureux quand mes faibles accents  
Touchent le cœur, aux sons de l'harmonie,  
Des bienfaiteurs, pour les pauvres passants. "*

Et en 1889, dans ma pièce de vers lue et dédiée à la " Société Royale des Chœurs ", :

*" Le croirait-on? Un monde me dénie  
D'être l'auteur de mes faibles écrits,  
Comme si moi j'avais quelque génie,  
Ou du talent que charment des profits.  
Gloire et honneur, ces titres qu'on envie,  
M'ont fait connaître un jour l'inimitié : (1)  
Tout n'est pas rose en cette triste vie,  
Voilà pourquoi je prêche l'amitié! "*

Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur le Directeur, de la longueur démesurée de mon épître; je tenais absolument à justifier l'incorrection de mes vers; je vous saurais gré, puisque mon nom a été cité et malmené, de vouloir insérer la présente dans votre plus prochain numéro.

Veillez, Monsieur le Directeur, me croire à vous de sympathie et d'amitié.

VICTOR THERY.

Un document de cet accabit peut aisément se passer de commentaires. Espérons que voilà l'incident clos.

(1) Par le fait d'avoir obtenu en 1886 de Sa Majesté le Roi des Belges, une épingle d'or, ornée de diamants à son chiffre.

## Les Revues.

La *Jeune Belgique* (Novembre) nous offre, par Albert Giraud, un éreintement en règle de MM. Gustave Frédérix et Charles Tardieu, qui, de parti pris, ne font aucune attention aux œuvres des jeunes écrivains Belges. La maison G. F. C. T. & C<sup>ie</sup>, que ces Nestors composent à eux deux, offre en réalité ce danger, que les philistins — ceux qui daignent s'occuper de littérature — acceptent les souverains verbes du critique de " leur journal ", comme paroles d'évangile; et l'on s'étonne après cela que pour leurs épais concitoyens, les jeunes de notre pays écrivent en chinois, plagient leurs voisins du sud, ne produisent, malgré cela, que des œuvres lilliputiennes, et sont d'une crasse ignorance! En bons singes de la *Jeune Belgique* — c'est le *tapir* du *Vaderland* qui nous appelle ainsi — nous ne pouvons qu'applaudir cet article de son collaborateur.

Ce fascicule contient une prose: *Fragment* de Henry Maubel; des vers de Valère Gille, Gustave Kahn, Jean Boels; et de Paul Lacomblez un extrait du drame qu'il vient de publier sous le titre: *Loth et ses filles*.

Dans le Memento, on cite des passages de l'ébouriffant rapport du susnommé M. Frédérix sur la Princesse Maleine, à qui le jury — après l'avoir vue trainer dans la boue — a décerné la palme, qu'a eu grandement raison de refuser Maurice Maeterlinck. Les prix de l'académie — que Max Waller appelait une chapelle d'admiration mutuelle à l'usage des adorateurs de nombril — et autres du même accabit, ont créé plus d'un sot, plus d'un croute, qui se gobe, se croit un génie, un être à qui tout est permis, même de faire de mauvais vers — voir l'Andromède de M. Sauvenière par exemple — depuis qu'il a empoché son diplôme.

Maurice Maeterlinck n'a pas besoin de la sanction — donnée dans quelles conditions, du reste — de tous ces perruqueux, qui, se mêlant de juger, de régler l'art, ne font que l'étouffer dans son développement « et voulant de leurs mains profanes tresser des couronnes de gloire, n'arrivent qu'à dégrader le front des artistes qui ont la faiblesse de les accepter. »

\* \*

*Chimère* (Novembre) outre une sympathique lettre de Jules Simon, donne des proses remarquables de André Gill, philosophique, voire « chimérique; » d'Albert Arnay, amoureuse à la fois et funèbre, et de J. P. Nixos, antithèse des « tribunaux » de Jules Moineaux. — Vers de G. Touchard, l'ancien des *Jeunes*, Jean Court, etc.

Chimère est un nom à ajouter sur la liste des bonnes revues de jeunes.

\* \*

Dans le *Mercur de France*, (Novembre), remarqué: Histoire de « Hans Pfaal » d'Edgar Poë. — Fort bien l'Autopsie de la vieille fille, prose très mystique de St-Pol-Roux. — En vers, nous citerons extrait du Reliquaire, le Bal des Pendus, strophes originales d'Arthur Rimbaud; et des sonnets d'Albert Samain et Jean Court. Le sonnet de ce dernier est digne d'être reproduit :

### Extermination.

*De grands cavaliers noirs, sans casque ni rondache,  
Par la nuit rouge mènent un galop d'enfer ;  
Courbés sur leurs chevaux, torche au poing, haut  
[la hache],  
Ils font gicler le sang des vaincus sous leur fer.*

*« Hurrah ! la Ville est prise ! Que flambe la Ville ! »  
Et les arcs triomphaux, les Palais et les Tours  
Ecrasent en croulant la peuplade servile  
Des vaincus qu'épargna la hache des Vautours.*

*« Hurrah !... Hurrah !... Hurrah !... » La cohorte  
[sanglante]*

*S'évanouit cependant que, sous d'épouvante,  
Des chiens décharnés lèchent les plaies des blessés...*

*Et la lune livide, autour de qui s'effare  
Un vol d'oiseaux de nuit, ricane aux trépassés,  
Ainsi qu'un mascaron tragiquement hilare.*

\* \*

Dans l'*Ermitage* (Novembre) j'ai lu avec infiniment de plaisir, un article de Pol Maçon: Un Yoghi dans son répertoire. Ces quelques pages sont remplies de pensées originales, la plupart gaies, telles: « Gloire au tambour! C'est toujours avec des résonnements de peau d'âne qu'on persuadera aux peuples d'aller faire trouver la leur. » et

« Il ne faut pas juger de l'arbre par l'écorce. Les Auvergnats portent volontiers des vêtements de velours. »

D'autres sont plus profondes, et laissent parfois énormément matière à réflexion au lecteur, par exemple:

« On ne m'ôtera pas de la tête qu'il y a eu interversion dans l'ordre des livres saints, et que tout ce qui est dit de la création d'un être raisonnable formé à l'image de Dieu doit être rangé parmi les prophéties. »

En somme bon article, d'un genre nouveau, et par cela même de plus d'intérêt et de mérite.

Dans ce même numéro, bons vers de Dauphin Meunier, Henri De Gron, G. Fourest et Pierre Dufay.

\* \*

La *France Moderne* (5 Novem.) Numéro intéressant. Henry Delcourt nous y parle de la *Paix du cœur*, roman psychologique de Jean Blaize, dont un extrait nous est donné à la 3<sup>e</sup> page. Ensuite, continuation du Baron de Mont-Mayor, de L. D. de Savignac, et trois pièces de poésie.

Dans la *Revue Belge* (1<sup>er</sup> Novembre), longue tartine de M. Tilman sur l'affaire Maeterlinck, et intéressant article, intitulé « Coups de plume, » de notre concitoyen Firmin Van den Bosch. — En outre la suite de la Vengeance d'Achille jolie nouvelle de F.-E. Ardrighetti. — déjà cité dans des numéros précédents, — et plusieurs poésies. —

\* \*

*La Libre Critique* (8 Novembre.) Numéro calme. Nous citerons: Frederixiana, toujours à propos du prix décerné à l'auteur de la Princesse Maleine, et un article sur *Lolla et ses filles*, de Paul Lacomblez.

\* \*

Au dernier moment, nous apprenons qu'on a commencé l'impression d'*Automnales*, planquette de vers illustrée de notre ami et collaborateur Carlos du Fay.

Louis D. B.

3<sup>me</sup> Exposition du Cercle : WIJ WILLEN.

La tant bonne et endormie ville de Gand vient d'avoir une petite exposition originale et artistique; ce rarissime évènement vaut la peine d'être noté.

Nous avons relevé en cette exposition d'excellentes toiles, aquarelles, sculptures de MM. O. Coppens, Hip. Le Roy, Montald, Van Melle, Horenbant, Willaert, De Wette, Toeffaert, Mast, etc

Rien de saillant dans la séance musicale d'inauguration.

Quant au catalogue il a droit à des éloges : il n'est pas du tout quelconque.

Avec infiniment de plaisir nous y avons lu de bons vers de nos collaborateurs Frédéric Friche, Louis et Lucien De Buscher, Carlos du Fay. Nos chaleureuses félicitations.

A quand la 4<sup>e</sup> exposition ?

J. D.

FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

# ESSAIS

PUBLIÉS PAR LE

## CERCLE LITTÉRAIRE FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE.

---

**PREMIÈRE ANNÉE.**

---

BUREAUX DU JOURNAL :

**GAND, 71, RUE DE FLANDRE, 71, GAND.**

---

GAND,

Imprimerie mécanique de LÉON DE BUSSCHER, rue Savaen, 32.

# ERRATA.

---

| Page | 8 ligne | 23                         | au lieu de | <i>emmène</i>     | lisez                    | <i>emmènera.</i>             |
|------|---------|----------------------------|------------|-------------------|--------------------------|------------------------------|
| »    | 21      | »                          | 1          | »                 | <i>s'interrompit</i>     | » <i>s'interrompait.</i>     |
| »    | 45      | »                          | 24         | »                 | <i>paru!</i>             | » <i>paru,</i>               |
| »    | 47      | »                          | 5          | »                 | <i>caline</i>            | » <i>calme.</i>              |
| »    | 48      | »                          | 9          | »                 | <i>faisait</i>           | » <i>faisais.</i>            |
| »    | 54      | »                          | 11         | »                 | <i>laissée</i>           | » <i>laissé.</i>             |
| »    | 58      | »                          | 37         | »                 | <i>huitres</i>           | » <i>truites.</i>            |
| »    | 59      | »                          | 9          | »                 | <i>chaires</i>           | » <i>chairs.</i>             |
| »    | 68      | »                          | 20         | »                 | <i>parce qu'il</i>       | » <i>il.</i>                 |
| »    | 93      | »                          | 15         | »                 | <i>table</i>             | » <i>sable.</i>              |
| »    | 95      | »                          | 3          | »                 | <i>l'air</i>             | » <i>l'an.</i>               |
| »    | 95      | »                          | 4          | »                 | <i>souïrire</i>          | » <i>souvenir</i>            |
| »    | 124     | »                          | 13         | »                 | <i>ris</i>               | » <i>rit.</i>                |
| »    | 130     | »                          | 16         | »                 | <i>hyperboréennes du</i> | » <i>hyperboréennes, du.</i> |
| »    | 130     | »                          | 21         | »                 | <i>Jatougaye</i>         | » <i>Fatougaye.</i>          |
| »    | 134     | »                          | 22         | »                 | <i>son</i>               | » <i>sur.</i>                |
| »    | 167     | »                          | 7          | »                 | <i>infligé</i>           | » <i>affligé.</i>            |
| »    | 174     | »                          | 5          | »                 | <i>révérente</i>         | » <i>révêrend.</i>           |
| »    | 174     | »                          | 15         | »                 | <i>apporté</i>           | » <i>aposté.</i>             |
| »    | 175     | »                          | 2          | »                 | <i>que</i>               | » <i>dont.</i>               |
| »    | 179     | »                          | 14         | »                 | <i>était</i>             | » <i>s'était.</i>            |
| »    | 189     | »                          |            | »                 | <i>Biographie</i>        | » <i>Bibliographie.</i>      |
| »    | 190     | 42(1 <sup>o</sup> colonne) | »          | <i>accabit</i>    | » <i>acabit.</i>         |                              |
| »    | 192     | 17(1 <sup>o</sup> colonne) | »          | <i>planquette</i> | » <i>plaquette.</i>      |                              |

# TABLE DES MATIÈRES.

|                                                  |       |                                                        |          |
|--------------------------------------------------|-------|--------------------------------------------------------|----------|
| <b>A.</b>                                        |       | <b>E.</b>                                              |          |
| Aux lecteurs.                                    | 1     | Encens de marché, Rodrigue Sérasquier.                 | 181      |
| Amour chiffonnier, (L'), Paul M.                 | 91    | Escarpolette (L'), A. Westermann.                      | 52       |
| Amoureuse, (L), J. D. G.                         | 92    | <b>F.</b>                                              |          |
| Ange qui meurt, Paul M.                          | 66    | Fable sans morale, L. Lucy-Mar.                        | 3        |
| Après une promenade en forêt,<br>A. Westermann.  | 84    | Femme (La), A. Westermann.                             | 162      |
| <b>B.</b>                                        |       | Fille de l'illustre Tiefdenken (La), F. Friche         | 170-185  |
| Baisers de juin, Frédéric Friche.                | 116   | Fossoyeur Nocturne. Louis De B.                        | 163      |
| Bal chez les oiseaux (Un) Louis De B.            | 74    | Fragments d'un journal de pensionnaire,<br>P. Hancart. | 103      |
| Beauté qui tue, Paul M.                          | 66    | <b>H.</b>                                              |          |
| Bibliographies. 80-96-111-127-143-159-174-189    |       | Heures vécues, L. Lucy-Mar.                            | 168      |
| <b>C.</b>                                        |       | Hollandais chez lui, (Le) Pierre Hancart.              | 38       |
| Carillon, Frédéric Friche.                       | 95    | Homard (Le), V. Lézar.                                 | 57       |
| Chien de Paul Marcellin (Le) Frédéric<br>Friche. | 17-43 | <b>I.</b>                                              |          |
| Cigarette, (La) Frédéric Friche.                 | 8     | Idylle Rouge, Louis Véhenne.                           | 33-53-70 |
| Conte de Noël, Louis Véhenne.                    | 177   | Incarnation, L. Lucy-Mar.                              | 22       |
| Croquis, Léon Lucy-Mar.                          | 88    | <b>L.</b>                                              |          |
| <b>D.</b>                                        |       | Lambeau détaché d'une vie d'artiste, J. D. G.          | 140      |
| Dans le Nord, Louis Véhenne.                     | 145   | Lettre à Pierre Loti. A. Westermann.                   | 100      |
| Désespoir Georges Dussillon.                     | 14    | Lettre Perdue. J. D. G.                                | 49       |
|                                                  |       | Livre de la Pitié et de la Mort, (Le) P. Hancart.      | 129      |

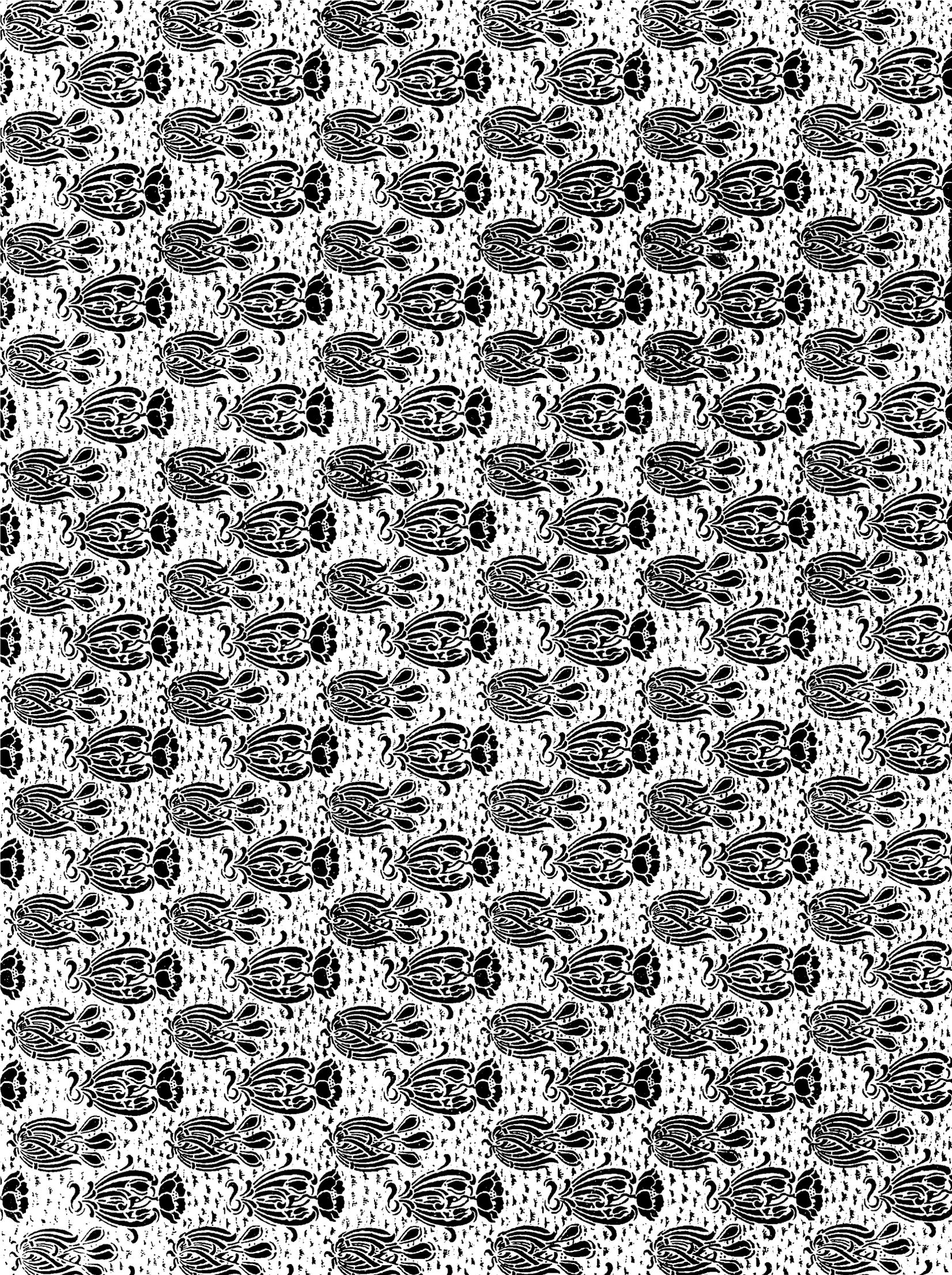
|                                       |     |                                                   |     |
|---------------------------------------|-----|---------------------------------------------------|-----|
| <b>M.</b>                             |     |                                                   |     |
| Madrigal, Paul M.                     | 37  | Rondels, Jean Novis.                              | 94  |
| Mauricette, Louis Véhenne.            | 97  | Ronde Spectrale, Louis Véhenne.                   | 68  |
| Menus Souvenirs, L. Lucy-Mar.         | 65  | Rose Mousseuse (La) Louis De Busscher.            | 18  |
| Mer (La), Louis Véhenne.              | 6   | Ruban Mauve, (Le) R. Lequater.                    | 113 |
| Mère (Une), A. Westermann.            | 77  | <b>S.</b>                                         |     |
| Messidor. A Westermann.               | 139 | Salon littéraire au XIX <sup>e</sup> siècle, (Un) |     |
| Monsieur Chaverdier, Jean Novis       | 24  | J. Desgenêts.                                     | 166 |
| Mort d'Ange, L. Lucy-Mar.             | 61  | Serenata, Louis Véhenne.                          | 138 |
| Mortuis, Louis Véhenne.               | 161 | Si j'avais des ailes, Georges Arvensis.           | 4   |
| <b>N.</b>                             |     | Silhouettes soldatesques, Louis De B.             | 81  |
| Ne pas savoir, Paul M.                | 60  | Songe (Un), V. Lezar.                             | 31  |
| Nuit Claire, Jean Novis.              | 102 | Sonnet, L. Lucy-Mar.                              | 185 |
| <b>P.</b>                             |     | Sonnets, Carlos du Fay.                           | 73  |
| Panoramas d'en haut, L. Lucy-Mar.     | 183 | Sonnets, Carlos du Fay.                           | 128 |
| Parisiana, L. Lucy-Mar                | 89  | Sonnets, Charles Tuytens.                         | 12  |
| Pastel, Carlos du Fay.                | 41  | Sonnets, Rodrigue Sérasquier.                     | 109 |
| Petit poème fin de siècle. F. Friche. | 67  | Sonnets, Rodrigue Sérasquier.                     | 145 |
| Pochade, Rodrigue Sérasquier.         | 165 | Souvenance, Pierre Hancart.                       | 125 |
| Portrait, Paul M.                     | 37  | Spleen d'amour, Paul M.                           | 64  |
| Portraits, Jean Novis.                | 153 | Sureaux (Les), F. Friche                          | 114 |
| Pour un baiser, Carlos du Fay.        | 56  | Sur l'eau, R. Sérasquier.                         | 151 |
| <b>R.</b>                             |     | <b>T.</b>                                         |     |
| Remembrance, Rodrigue Sérasquier.     | 21  | Tableau Triste, Joseph De Geyst.                  | 9   |
| Rêve, Rodrigue Sérasquier.            | 48  | Traversée, J. D. G.                               | 113 |
| Rêve d'Idylle, R. Sérasquier.         | 134 | Triolets Printaniers, Jean Novis.                 | 69  |
| Réverie, Maxime Sanghi.               | 26  | <b>V.</b>                                         |     |
|                                       |     | Valse des valse (La), Louis De B.                 | 135 |
|                                       |     | Vie et jour, Georges Arvensis.                    | 29  |
|                                       |     | Voix envolées, L. Lucy-Mar.                       | 175 |

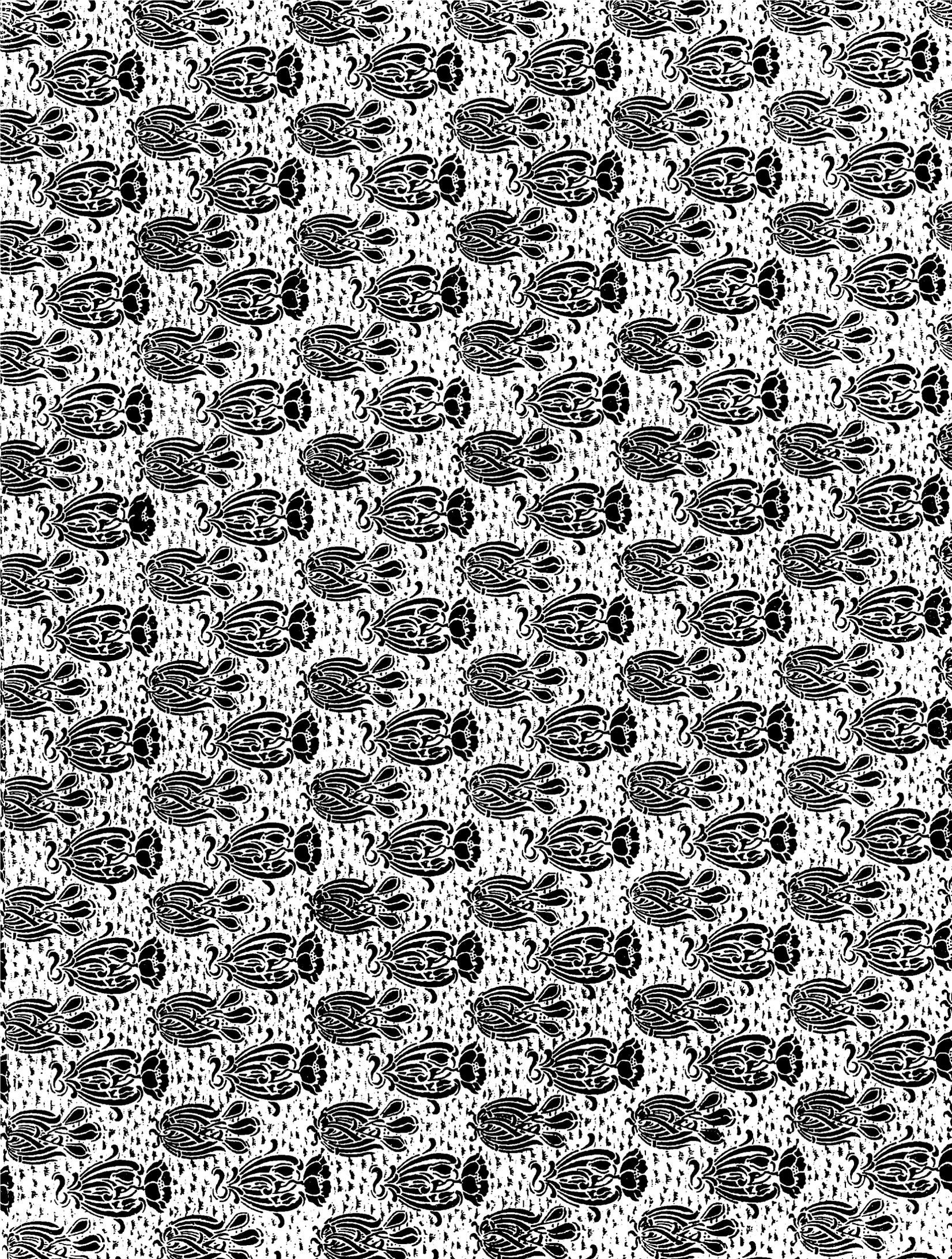


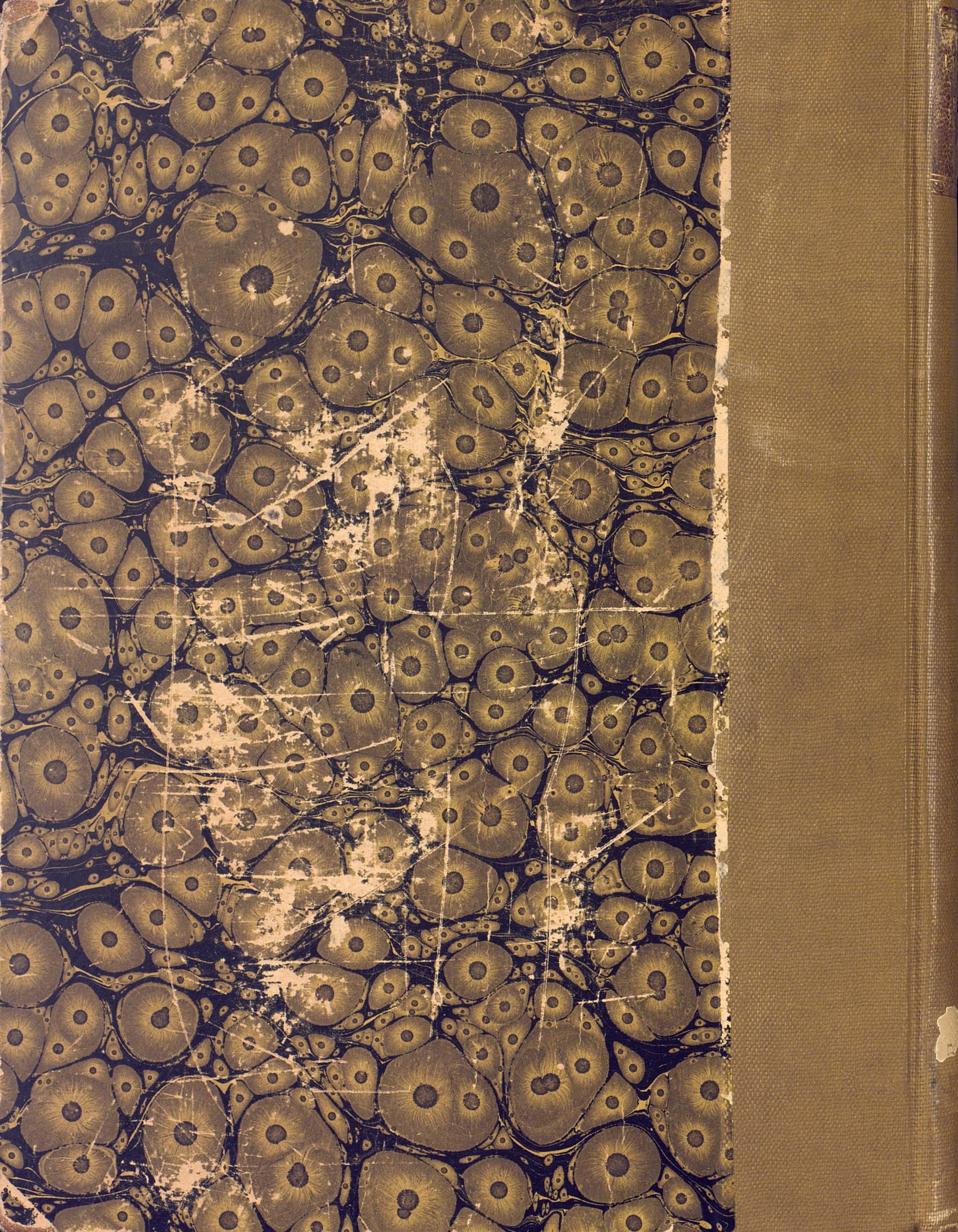












## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.